8.00 d10

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE

Des EGYPTIENS,
Des HEBREUX,
Des PHENICIENS,
Des ASSYRIENS,
Des PERSES,
Des CARTHAGINOIS,
Des GRECS,
Des ROMAINS.

AVEC UN

DISCOURS

Sur la Queſtion,
Si les anciens Grecs et les Romains furent ſupérieurs aux peuples modernes.

PAR

A. J. ROUSTAN,
Miniſtre de l'Egliſe Helvétique à Londres.

TOME III.

Imprimé par BAKER et GALABIN,
l'An 1776.
Et ſe vend chez l'Auteur dans Richmond's buildings, Dean-ſtreet, Soho, N°. 6.
A LONDRES.

ABREGÉ
d'Hiſtoire Ancienne.

CHAPITRE XCVI.

De Rome, [illegible] et de

MVSEVM BRITANNICVM

Cenſure de Caton; [illegible] les [illegible]triens et des Liguriens; [illegible] Maſiniſſa contre les Carthaginois; guerre de Rome avec Perſée, réduction de la Macédoine, de l'Illyrie et de l'Epire; humiliation des Rhodiens; deſpotiſme de Rome avec les Achéens.

PLUS Rome étendoit ſon Empire, plus elle s'eloignoit des antiques vertus auxquelles elle devoit ſa grandeur. An de R. 568. Av. J. C. 185.

On

ABRÉGÉ d'Hiſtoire Ancienne.

CHAPITRE XLVI.

DE ROME, DE LA GRECE ET DE L'ASIE.

Cenſure de Caton, réduction des Iſtriens et des Liguriens, guerre de Maſſiniſſa contre les Carthaginois, guerre de Rome avec Perſée, réduction de la Macédoine, de l'Illyrie et de l'Epire, humiliation des Rhodiens, deſpotiſme de Rome avec les Achéens.

PLUS Rome étendoit ſon Empire, plus elle s'éloignoit des antiques vertus auxquelles elle devoit ſa grandeur. An de R. 568. Av. J. C. 185.

On en eut cette année une nouvelle preuve. Caton aiant demandé la Cenſure, il n'y eut pas d'efforts que ne fit la foule des Patriciens et des riches pour l'écarter, uniquement parce qu'il étoit homme nouveau, et mortel ennemi du luxe; Au lieu d'adoucir ſon ton, ce vrai Romain leur reprochoit en face, qu'ils ne s'oppoſoient à ſon élection que parce qu'ils redoutoient ſa vertu, et il repréſentoit aux autres citoyens que les maux de la République allant toujours en croiſſant, on eſpéroit en vain les guérir ſans un Médecin ferme et vigoureux; il fut élu avec ſon ami Flaccus.

Il chaſſa d'abord ſept perſonnes du Sénat, et entr'autres Flamininus frère du vainqueur de Philippe, parce qu'à la prière d'une Courtiſane il avoit fait décapiter à table un priſonnier: Ne pouvant attaquer le luxe de front, parce qu'il avoit gagné plus ou moins tous les Ordres, il tâcha d'en ralentir au moins les progrès, en le rendant couteux, et en faiſant entrer dans le cens des biens qui paioient tribut les meubles, les équipages, les habits, la toilette, et tous les eſclaves: Les Grands et les faſtueux crièrent, le peuple lui érigea une ſtatue: Quelqu'un lui aiant dit peu auparavant, qu'il étoit ſurpris qu'on ne lui eut pas encore rendu cet honneur, que divers citoyens ſans mérite avoient obtenu: “ J'aime mieux,” lui repondit-il, “ qu'on demande pourquoi l'on n'a “ point érigé de ſtatue à Caton, que “ pourquoi on lui en a érigé.”

An de R. 570–572. Av. J. C. 183–181.

Nous avons vu au Chapitre XLIII. le renouvellement de la guerre en Eſpagne. Le Préteur Fulvius Flaccus y remporta ces années-ci trois victoires ſur les Celtiberiens, tandis que Paul Emile battit les peuples de la côte de Gènes nommés Liguriens; cette défaite abattit ſi fort les derniers, qu'ils demandèrent la paix; il fallut pour l'obtenir quitter leurs pays, et aller vivre dans le Samnium.

An de R. 573-579. Av. J. C. 180-174. Les habitans de la plaine étoient les ſeuls qui euſſent traité ; ceux des montagnes ſe défendirent encore quelques années, mais le Conſul Popilius les aiant battus près de la ville de Caryſte, ils ſe rendirent à diſcrétion ; le barbare les déſarma, raſa leurs villes, les vendit avec leurs biens à l'encan, et eut enſuite l'impudence d'inſtruire le Sénat de tous ſes exploits.

Quoique l'humanité n'y fut guère écoutée, la politique en tenoit lieu quelquefois ; on craignit de déſeſpérer tous les ennemis de la République, en laiſſant traiter ceux qui s'étoient rendus comme on pourroit traiter à peine ceux qu'on auroit pris les armes à la main. Il y eut donc un arrêt du Sénat confirmé par le peuple, qui chargea deux Préteurs de rendre la liberté à ces malheureux Liguriens, et de les établir au delà du Pô. Le cruel. Popilius devoit auſſi rendre compte de ſa conduite au Préteur Licinius ; mais celui-ci gagné par la famille du coupable, tira ſi fort l'affaire en longueur, qu'il ſortit de charge ſans la décider.

Rome attaqua enſuite les Iſtriens, qui avoient autrefois donné du ſecours aux Etoliens contr'elle, et fait quelques courſes récentes ſur les terres des alliés : Le Conſul Manlius aiant marché contr'eux l'an 574 de Rome, les Iſtriens vinrent à ſa rencontre, et battirent d'abord un corps poſté entre ſon camp et ſa flotte ; les fuiards gagnérent le camp, et y portèrent un tel effroi, que les ſoldats au lieu de s'armer, coururent au rivage pour ſe rembarquer ; c'en étoit fait de toute l'armée, ſi les Iſtriens avoient entendu la guerre ; mais au lieu de pourſuivre l'ennemi, ils ſe mirent à piller le camp, et à faire bonne chère ; pendant ce tems-là Manlius ordonna à la flotte de gagner le large, raſſembla ſes ſoldats épars, revint au camp, y trouva les Iſtriens yvres et déſarmés, en tua huit mille, et chaſſa le reſte; Claudius acheva de les ſoumettre l'année ſuivante.

An de R. 580. Av. J. C. 173. Les Carthaginois avoient, ce ſemble, paié aſſez cher la paix qui termina la ſeconde guerre punique, pour que les Romains duſſent les en laiſſer jouir; la politique du Sénat ne le permit pas; il ne leur déclara pas, il eſt vrai, la guerre, mais la leur laiſſa faire par Maſſiniſſa, qui profitant lâchement de l'impuiſſance où ils étoient de combattre ſans l'aveu de Rome, et ſachant bien que Rome ne le donneroit jamais, entra dans leur pays avec une puiſſante armée, et ſoumit un grand territoire.

Les Carthaginois envoiérent à Rome des Ambaſſadeurs pour s'en plaindre; ils dirent qu'outre le pays d'Empories * que Maſſiniſſa leur avoit enlevé depuis long-tems, il leur avoit pris en deux campagnes plus de ſoixante et dix châteaux ou villes, que ne pouvant ſouffrir plus long-tems ſes uſurpations, ils prioient le Sénat de leur accorder l'une de ces trois graces, ou d'écouter les deux partis, et de prononcer avec équité, ou de permettre aux Carthaginois d'oppoſer la force à la force, ou de décider une fois pour toutes ce qu'ils devoient céder au Roi Numide. Le Sénat leur donna de belles paroles, et laiſſa ſon allié en poſſeſſion de ſes conquêtes.

An de R. 581. Av. J. C. 172.

Divers peuples lui portèrent l'année ſuivante d'auſſi vives plaintes contre pluſieurs Conſuls et Préteurs. Ceux qui gouvernoient l'Eſpagne Romaine avoient foulé les peuples ſous prétexte du blé qu'ils devoient. Caſſius

---

* Il étoit près de la petite Syrte, et très-fertile; la ville ſeule de Leptis paioit un talent de tribut par jour.

ſins avoit mis l'Iſtrie à feu et à ſang, et attaqué les Gaulois des Alpes ſans aucun prétexte; Licinius avoit déſolé la Béotie, et les Préteurs Lucrétius et Hortenſius traité Chalcis à peu près en ville ennemie; le Sénat fit un réglement pour l'Eſpagne, envoïa une ambaſſade aux Gaulois, promit ſatisfaction aux Iſtriens, fit racheter les Chalcidiens et les Béotiens vendus pour eſclaves; mais de tous les coupables Lucrétius ſeul fut condanné à une amende.

An de R.
573-580.
Av. J. C.
180-173.

Cependant Rome étoit menacée d'une guerre plus dangereuſe que celles qu'elle venoit de finir: Au premier bruit de la mort de Philippe, Perſée qui s'étoit ſauvé en Thrace, depuis la découverte de ſes calomnies contre Démétrius, revint en hâte en Macédoine, monta ſans oppoſition ſur le trône, et n'y fut pas plutôt affermi, qu'il réſolut de rompre le joug de Rome: Sentant parfaitement les dangers de l'entrepriſe, il employa ſept ans à faire les préparatifs, et à mettre dans ſes intérêts les Rois et les peuples voiſins ; mais les victoires des Romains ſur Antiochus et Philippe avoient inſpiré une telle terreur de leurs armes, que leurs alliés, quoique jaloux en ſecret de leur puiſſance, n'oſoient les quitter, et que les autres trembloient à l'idée de ſe brouiller avec eux : Eumène Roi de Pergame ſe donnoit même autant de mouvemens pour leur faire de nouveaux amis, que Perſée pour leur ſuſciter des ennemis : Ce dernier irrité porta la baſſeſſe juſqu'à le faire aſſaſſiner près de Delphes ; Eumène bleſſé réchapa, n'en fut que plus animé contre lui, et plus en état de le décrier : Ainſi Cotys Roi des Odryſes, et deux petites villes de la Béotie, furent ſes ſeuls alliés ; Pruſias ſon beau-frère Roi de Bithynie n'oſa même s'unir à lui, tandis que Rome arma contre lui

Maſſiniſſa,

Maſſiniſſa, Eumène, Ariarathe Roi de Cappadoce, les Rhodiens, les Achéens et les Béotiens.

An de R. 581. Av. J.C. 172. Quelque confiance qu'elle eut en ſes forces, et en celles de tant d'Etats, le ſouvenir de l'ancienne gloire de la Macédoine lui fit pourtant regarder cette guerre comme importante, et ſans ſe départir de ſa maxime de n'envoier que deux légions contre les plus grands Rois, elle permit au Conſul Licinius d'enrôler autant de Centurions et de ſoldats vétérans qu'il voudroit parmi ceux qui auroient moins de cinquante ans : Cet arrêt donna lieu à une diſpute aſſez vive ; Juſqu'alors les Romains n'avoient pas connu nôtre point d'honneur ſur les grades ; un Conſulaire ſervoit ſouvent comme Lieutenant, ou Tribun, et un Tribun comme ſimple ſoldat ; dans l'occaſion préſente vingt trois Centurions refuſèrent de ſervir, ſi l'on

ne leur donnoit de dernier rang qu'ils avoient eu ; l'affaire fut portée aux Tribuns du peuple, et discutée avec chaleur : Au milieu des conteſtations, l'un des vingt trois Centurions nommé Liguſtin demanda audience, et l'ayant obtenue, dit : " Romains, mon
" père m'a laiſſé un arpent de terre,
" et une cabane, où j'ai reçu la vie
" et l'éducation ; j'y demeure encore ;
" dès que je fus en âge de me marier, il me fit épouſer la fille de
" ſon frère, qui n'eut pour dot que
" la fécondité et la chaſteté ; nous avons ſix fils et deux filles ; j'ai plus
" de cinquante ans, j'ai fait vingt
" deux campagnes, j'ai été quatre
" fois * Primipile, honoré de ſix couronnes civiques, et récompenſé
" trente quatre fois par mes Généraux ; cela ſuffit, je crois, pour
" prouver

---

* C'étoit le premier Centurion de la légion.

“ pouvoir que je ſerois en état de
“ ne plus ſervir, mais ce n'eſt point
“ ce que je demande ; tant que ceux
“ qui font les levées m'en jugeront
“ capable, je ne refuſerai point ; que
“ les Tribuns des ſoldats me donnent
“ tel rang qu'ils voudront, c'eſt leur
“ affaire ; la mienne eſt d'empêcher
“ qu'aucun de mes compagnons ne
“ l'emporte ſur moi en courage. Ca-
“ marades, ſuivez mon exemple ;
“ vous avez reſpecté dans vôtre jeu-
“ neſſe le Sénat et les Magiſtrats ;
“ déférez encore à leur avis en cette
“ occaſion, et regardez comme hono-
“ rable toute place où vous pouvez
“ ſervir la patrie :” Les autres Centurions le crurent, le Sénat le combla d'éloges, et il fut fait Primipile.

Licinius partit peu aprés pour la Macédoine, et pénétra d'abord dans la Theſſalie ; Perſée vint à ſa rencontre ſur les bords du fleuve Penée, et lui livra un combat de cavalerie, où les

Romains perdirent plus de deux mille hommes, et qu'il n'en coûta pas cent aux Macédoniens; inſtruits de ce ſuccès, Hippias et Léonat qui commandoient la phalange, l'amenèrent ſans ordre au Prince, pour ne pas lui faire manquer l'occaſion de conſommer la victoire; il jugea plus prudent de renvoier au lendemain, le lendemain les Romains furent retranchés au delà du fleuve.

Il crût du moins que cet échec, en apprenant aux Romains à le craindre, les rendroit plus faciles ſur les conditions de paix, et il la fit demander au Conſul, offrant de paier le même tribut que ſon père, et d'abandonner les villes et terres qu'il avoit cédées. Le Conſul répondit qu'il ne devoit point eſpérer de paix, ſ'il ne ſe mettoit lui et ſon Roiaume à la diſcrétion du Sénat. Une ame un peu noble eut été indignée. Perſée auſſi épouvanté que ſ'il avoit été vaincu, offrit de paier un tribut plus fort que Philippe, et ne fut pas mieux écouté.

Cependant la victoire avoit fait plus de joie que de peine aux Grecs, et contribua ſurement à la réſolution que prirent les Epirotes de ſe joindre à lui.

Ce peuple allié depuis quelque tems des Romains, avoit compté les ſervir comme tel dans la guerre de Macedoine ; ils l'empêcherent eux-mêmes en prêtant l'oreille aux calomnies d'un certain Charopus contre les Grands et les Magiſtrats, enſorte que ceux-ci craignant le ſort de ceux de l'Etolie, dont pluſieurs avoient été tranſportés à Rome ſous divers prétextes, s'unirent à Perſée, et engagerent leur Nation à prendre le même parti.

An de R. 582-583. Av. J. C. 171-170.

Hoſtilius ne fut pas plus heureux l'année ſuivante que Licinius ſon prédéceſſeur ; Perſée le battit en Theſſalie, et Appius Claudius l'un de ſes Lieutenans s'étant approché témérairement

ment d'Uſcana ville d'Illyrie qui appartenoit à ce Prince, la garniſon fit ſur lui une ſortie ſi furieuſe, que de douze mille hommes qu'il avoit amenés il s'en ſauva à peine trois mille.

Perſée profita de l'hyver ſuivant pour ſolliciter Gentius Roi d'une grande partie de l'Illyrie de ſe joindre à lui : Celui-ci demanda de l'argent, Perſée feignit de ne pas l'entendre, et la négociation manqua.

Martius ſucceſſeur d'Hoſtilius voulut porter la guerre dans le cœur des Etats du Roi, comme le plus ſûr moien de la terminer, et pénétra en effet dans la Macédoine par les montagnes les plus eſcarpées, où Perſée maître des gorges eut pu cent fois l'accabler, s'il eut ſçû ſe ſervir de ſes avantages ; mais ce fut à cela que ſe bornèrent les exploits du Conſul.

Les Rhodiens envoièrent alors au Sénat des Ambaſſadeurs pour l'exhorter à la paix, et menacer de ſe déclater contre quiconque s'y réfuſeroit ; le Sénat répondit, qu'il connoiſſoit dès long-tems leurs liaiſons avec Perſée, et que lorſqu'on l'auroit vaincu, ce qu'on eſpéroit apprendre dans peu, Rome verroit ce qu'elle auroit à faire, et traiteroit chacun ſuivant ſes mérites.

An de R. 584. Av. J. C. 169.

Cependant le peuple et le Sénat étoient également mécontens du peu de ſuccès de leurs Généraux, et l'on penſa enfin à en choiſir un capable de ſoutenir l'honneur des armes Romaines ; Paul Emile réunit les ſuffrages ; quatorze ans s'étoient écoulés depuis qu'il avoit obtenu l'honneur du triomphe par la défaite des Liguriens ; on le jugea ſeul en état de triompher de Perſée, et on l'élut Conſul preſque malgré lui.

Il harangua le peuple avant de partir ; " Romains," leur dit-il, " j'aurai ſoin de vous mander ce qui arrivera, et vous pourrez compter ſur " la vérité de mes dépêches ; mais

“ de grace défiez-vous des bruits qui
“ n'ont point d'auteur connu, car de
“ la manière dont les choſes ſe ſont
“ paſſées ici depuis cette guerre, il
“ n'eſt aucun Général ſi ferme, que
“ vos diſcours ne puiſſent décourager.
“ Il eſt des gens qui dans les repas
“ et les cercles réglent les démarches
“ du Conſul, et prétendent ſavoir
“ mieux que lui où il doit camper,
“ établir des magazins, en venir aux
“ priſes avec l'ennemi, ou ſe retirer;
“ rien ne peut nuire davantage au
“ ſuccès de vos armes, parce que tous
“ vos Généraux ne ſont pas des Fa-
“ bius: Ce n'eſt pas que les avis leur
“ ſoient inutiles; je penſe au contraire
“ que qui veut tout mener par ſes
“ ſeules lumières, et ſans conſulter
“ perſonne, montre moins de ſageſſe
“ que de préſomption; mais à qui
“ ſied-il bien de donner ces avis?
“ Premiérement à ceux qui entendent
“ la guerre, et ont déja commandé;

“ puis à ceux qui ſont ſur les lieux
“ et connoiſſent l'ennemi: Si quelcun
“ donc ſe croit capable de me donner
“ de bons conſeils dans la guerre pré-
“ ſente, qu'il ne refuſe point ce ſer-
“ vice à la République, et parte avec
“ moi; galère, chevaux, tentes, vi-
“ vres, je le défraierai de tout; ſi
“ l'on préfére le repos de la ville,
“ qu'on ne prétende pas tenir le gou-
“ vernail en demeurant tranquille au
“ port:” Ce diſcours fut très-bien reçu, et rehauſſa l'idée qu'on avoit de lui.

Perſée de ſon côté par fraieur plus que par prudence cherchoit par tout des ſoutiens contre l'orage qui le menaçoit, et promit enfin trois cens talens * à Gentius; mais ce Prince aiant commencé les hoſtilités, avant de les avoir reçus, Perſée le crut engagé ſans retour, et ne le paia point: Son avarice lui fit faire deux autres

fautes

---

* £ 1275000.

fautes énormes ; Eumene comprenant enfin que ſi Perſée étoit écraſé, tous les Rois et lui-même ne ſeroient plus rien, lui demanda mille talens pour demeurer neutre, et quinze cens autres pour ſe liguer avec lui ; Perſée le trouva trop cher, et refuſa le marché : Il avoit auſſi fait venir des bords du Boriſthène (Nieper) dix mille Baſtarnes, gens qui ne ſavoient que combattre, et louoient leur valeur à qui vouloit la payer ; il devoit donner dix pieces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantaſſin, mille au Général ; mais quand ils furent ſur la frontière, il refuſa le prix convenu, et crut les retenir en faiſant des préſens aux Chefs, et en fourniſſant aux troupes des vivres en abondance ; mais les barbares indignés retournèrent dans leur pays, après avoir ravagé la Thrace.

La campagne ſ'ouvrit peu après ; Anicius entra dans l'Illyrie, où toutes les villes ſe rendirent à lui. Gentius tint quelque tems dans Scodra ſa Capitale, mais ſe voiant prêt à être forcé, il ſe livra lui-même au *Préteur*, qui l'envoia à Rome avec toute ſa famille, et les principaux Seigneurs du pays ; cette expédition ne dura qu'un mois.

Paul Emile trouva plus d'obſtacles : Perſée avoit établi ſon camp près de la mer au pié du mont Olympe, la rivière Enipée en couvroit le front, et les retranchemens qu'il y avoit faits le rendoient comme inattaquable : D'un autre côté, l'armée romaine manquoit d'eau ; Paul Emile vainquit toutes ces difficultés : Voiant devant lui l'Olympe chargé d'arbres verds et touffus, il ne douta point qu'il ne contint d'abondantes ſources, fit creuſer des puits dans la plaine, et y vit bientôt filtrer des eaux ſalubres et claires : Aiant appris enſuite qu'un chemin praticable pouvoit le conduire à la ville de Pythium, qui ſituée au ſommet de l'Olympe, dominoit le camp de Perſée, il y envoie Scipion Naſica avec cinq mille hommes d'élite. Naſica, pour empêcher Perſée de pénétrer ſon deſſein, prend d'abord la route d'Héraclée, comme ſ'il eût voulu ſ'embarquer pour aller ravager les côtes ; mais la nuit arrivée, il montre aux Officiers ſes ordres, et marche à Pythium.

Cependant Paul Emile amuſe le Roi, en feignant de vouloir le chaſſer de force des rives de l'Enipée ; Scipion arrive en trois jours à Pythium, trouve les Macédoniens endormis ou épars, en tue un grand nombre, et force les autres à gagner en fuiant le camp de leur Prince : Craignant alors d'être attaqué de front et en queue, Perſée ſe retire en hâte ſous les murs de Pydna, et le Conſul l'y ſuit de près.

Ce fut là que ſe livra cette fameuſe bataille qui décida du ſort de la Macédoine ; la phalange offrant aux Romains un front impénétrable de piques, renverſa d'abord leur première ligne, et Paul Emile étonné déſeſpéroit preſque de la victoire, lorſqu'il s'apperçut enfin que les inégalités du terrain en mettoient auſſi dans la marche de la phalange ; il ſépare à l'inſtant ſes troupes en petits pelotons, et leur ordonne de ſe jetter dans les intervalles que les ennemis laiſſoient vuides ; alors les longues piques des Macédoniens leur deviennent auſſi inutiles, que l'étoient juſqu'alors aux Romains leurs épées, et ils furent enfin renverſés ; vingt cinq mille reſtèrent ſur la place, douze mille furent pris, toutes les villes de la Macédoine ouvrirent enſuite leurs portes aux vainqueurs.

Dès le commencement du combat Perſée s'étoit enſui à Pydna ; dès qu'il en ſut le ſuccès, il ſe ſauva dans la Samothrace, et s'y réfugia dans le temple de Caſtor : Il écrivit de là à Paul Emile pour lui demander la paix ; mais aiant pris dans ſa lettre le titre de Roi, l'inſolent Conſul ne daigna pas lui répondre : Il récrivit en ne ſignant que ſon nom ; mais comme on exigea qu'il remît ſon ſort à la déciſion du peuple Romain, la négociation ſe rompit ; cependant un Crétois lui aiant enlevé une partie de ſes richeſſes, et l'un de ſes Courtiſans aiant livré ſes enfans à l'Amiral Octave, il ſe détermina à ſubir le même ſort, et ſe rendit à ce dernier, qui l'envoia au Conſul : Ainſi finit le Roiaume de Macédoine, qui ſous Alexandre avoit ſoumis la moitié du globe, et qu'une ſeule bataille renverſa cent cinquante ans après.

An de R. 585. Av. J. C. 168. Le Sénat décida ſon ſort l'année ſuivante ; on le déclara libre, ainſi que l'Illyrie, et l'on diminua de moitié les impôts que paioient les peuples à leurs Princes, mais ſuivant la maxime qu'il faut diviſer pour régner, on ſépara la Macédoine en quatre Provinces, et l'Illyrie en trois, chacune eut ſon Conſeil, et ne put plus entretenir de liaiſon même par mariage avec les autres; l'on fit enfin paſſer en Italie les Grands, les Généraux, les Capitaines de vaiſſeaux, Ambaſſadeurs, Miniſtres, Officiers, tous ceux, en un mot, qui par leur bravoure, leur crédit, ou leur politique auroient pu y donner des affaires aux Romains.

L'Epire fut traitée plus cruellement: Le Préteur Anicius y étant entré avec ſon armée, toutes les villes ſe ſoumirent; mais comme la ſoumiſſion étoit forcée, on n'en tint nul compte; dix citoyens de chaque ville eurent ordre de Paul Emile d'apporter à un jour fixé dans les places publiques l'or et l'argent des maiſons et des temples; le reſte fut livré aux ſoldats, qui firent cent cinquante mille eſclaves, et démantelèrent ſoixante-dix villes.

Paul Emile s'embarqua enſuite pour Rome, où il obtint l'honneur du triomphe, et porta au tréſor public de ſi groſſes ſommes, qu'elles firent ceſſer les impôts juſqu'à l'année qui ſuivit la mort de Céſar. Perſée pria le Conſul de lui épargner la douleur de précéder ſon char le jour du triomphe : “ Il ne tient qu'à lui, ” répondit le Romain, faiſant entendre qu'il pouvoit ſe tuer ; Perſée préféra la honte à la mort ; on le mena enſuite à Albe, où la plupart des Auteurs diſent qu'il ſe laiſſa mourir de faim. Son fils Alexandre y vécut après lui de l'emploi de Greffier, plus heureux peut-être, et plus eſtimable que la plupart des Rois ſes ayeux.

La Macédoine, l'Epire et l'Illyrie ſembloient être pour les Romains une aſſez belle récompenſe d'une guerre de quatre années ; mais leur ambition n'avoit point de bornes, et ils profitèrent de la terreur que leur victoire inſpiroit par tout pour humilier ceux qu'ils craignoient encore ; Rhodes fut privée de la Lycie, de la Carie, et des villes de Caune et de Stratonicée ; encore ſe crut-elle heureuſe d'en être quitte à ce prix, et décerna-t-elle par gratitude aux Romains une couronne qui valoit dix mille piéces d'or : Attale étant venu les complimenter de la part d'Eumène ſon frère ſur la défaite de Perſée, le Sénat lui offrit ſous main le trône de Pergame, et ſur ſon refus, lui ôta deux villes qu'on lui avoit déja accordées.

Mais rien ne fut auſſi criant que la manière dont on traita la ligue des Achéens : Deux Commiſſaires Romains paroiſſent à leur aſſemblée générale, et demandent la mort de ceux qui ont favoriſé Perſée ; on les prie de les nommer ; ce ſont, répond l'un d'eux, tous ceux qui ont géré les charges ; là-deſſus Xénon dit qu'il a été Préteur, mais n'a jamais traverſé les Romains, et qu'il eſt prêt à le prouver ſoit dans l'aſſemblée, ſoit dans le Sénat. Le Romain le prend au mot, et commande que tous ceux qu'il nomme aillent à Rome ſe juſtifier. Plus de mille Achéens furent ainſi arrachés du ſein de leur patrie, pour aller comparoître devant un tribunal étranger ; le Sénat ne daigna pas même les entendre, mais les diſperſa dans les villes de l'Etrurie ; le fameux hiſtorien Polybe fut le ſeul à qui les fils de Paul Emile obtinrent la permiſſion de reſter à Rome. La Ligue cependant ne ceſſant point de les redemander, on les renvoia dix-ſept ans après, mais les deux tiers étoient

CHAPITRE XLVII.

DE ROME, DE L'AFRIQUE, ET DE LA GRECE.

Impoſteurs en Macédoine, la Macédoine réduite en Province, guerre de Carthage avec Maſſiniſſa; troiſiéme guerre Punique; deſtruction de Carthage; guerre d'Achaie, deſtruction de Corinthe, fin de la Ligue Achéenne, et de la liberté de la Grèce.

An de R. 600. Av. J.C. 153

QUINZE ou ſeize ans ſ'étoient écoulés depuis la défaite de Perſée, lorſqu'un impoſteur nommé Andriſcus entreprit de relever ſon trône, vint dans ce but en Macédoine, y prit le nom de Philippe, et la qualité de fils naturel de Perſée, élevé ſecrettement par ſes ſoins en Troade pour le venger, ſ'il étoit beſoin, des Romains: Mais perſonne n'aiant voulu le reconnoitre, il ſe retira en Syrie auprès de Démétrius Soter ou Sauveur, qui, ſoit qu'il eut découvert la fourbe, ſoit pour faire ſa cour au Sénat, l'envoïa priſonnier à Rome.

Comme rien n'annonçoit en lui les talens d'un Prince, on l'y garda fort négligemment ; il profita de cette ſécurité, et ſe ſauva chez les Thraces, qui lui fournirent une armée, avec laquelle il ſe rendit maître de la Macédoine, et défit même un Préteur ; mais aiant enſuite perdu deux batailles, il ſe ſauva chez un Prince Thrace qui le livra aux vainqueurs : Deux autres impoſteurs eſſaièrent après lui de jouer ſon rôle, et ne furent pas plus heureux : Le Sénat réduiſit alors la Macédoine en Province.

Nous avons vu dans le dernier Chapitre, comment Maſſiniſſa fier de la protection de Rome profita cruellement du traité qui lioit les mains aux Carthaginois pour leur enlever un grand territoire : Non content de les attaquer, ſans qu'ils oſaſſent ſe défendre, An de R. 610. Av. J. C. 143.

dre, il les diviſa, et vint à bout de former un puiſſant parti dans Carthage; à la fin cependant les Républicains l'emportèrent, et chaſſèrent les Chefs de la faction contraire: Guluſſa fils de Maſſiniſſa étant venu ſolliciter leur rappel, fut refuſé, et même pourſuivi; une guerre en fut la ſuite; le Général Carthaginois vaincu dans un premier combat, offrit de céder à Maſſiniſſa le territoire d'Empories, le premier ſujet de la querelle, et de lui payer mille talens; mais le Roi exigeant encore qu'on rappellât les exilés, l'accord n'eut pas lieu.

An de R. 602. Av. J.C. 151.

Mais comme les Carthaginois depuis le combat étoient enfermés ſur une colline, où ils ne pouvoient recevoir ni vivres, ni troupes, la famine ſe fit bientôt ſentir parmi eux, et la peſte la ſuivit de près.

Forcés par la néceſſité, ils achetèrent de Maſſiniſſa la liberté de ſe retirer, en lui livrant les transfuges, et en s'engageant à rappeller les bannis, et à lui paier cinq mille talens (£. 2125000) dans l'eſpace de cinquante ans : Mais Guluſſa auſſi perfide et auſſi lâche que ſon père, les fit pourſuivre dans leur retraite par un gros corps de cavalerie, qui eut bon marché de gens exténués par la faim ; ainſi cette armée, qui avoit été forte de ſoixante mille hommes, fut preſque réduite à rien, avant que d'arriver à Carthage.

An de R. 602. Av. J. C. 151.

La douleur y fut d'autant plus amère, qu'au ſentiment des maux actuels ſe joignoit la crainte trop juſte de maux plus grands dans l'avenir : En armant en effet contre Maſſiniſſa, elle avoit violé le traité conclu avec Scipion, qui lui défendoit de faire la guerre ſans l'aveu de Rome, et l'on y connoiſſoit aſſez la haine de celle-ci pour trembler du prétexte qu'on lui avoit fourni.

An de R. 603.
Av. J.C. 150.

Pour conjurer, s'il ſe pouvoit, l'orage, on déclara les Généraux Aſdrubal et Carthalon criminels d'Etat comme auteurs de la guerre, et l'on envoia au Sénat des Ambaſſadeurs chargés de ſonder et d'adoucir les eſprits.

Caton et Scipion Naſica y penſoient tout différemment ſur la conduite que Rome devoit tenir, quoiqu'ils partiſſent du même principe : Effraié du progrés des vices dans ſa patrie, le premier croioit qu'on ne pouvoit trop tôt la délivrer d'une rivale telle que Carthage, et de quelque affaire que s'occupât le Sénat, il ajoutoit toujours à ſon avis, " Et je conclus de plus qu'il " faut détruire Carthage :" Scipion obſervant au contraire, que la proſpérité du peuple le rendoit chaque jour moins diſciplinable, vouloit laiſſer ſubſiſter Carthage comme un frein à ſes paſſions : Il penſoit qu'une République qui ne pouvoit réſiſter à Maſſiniſſa, étoit trop foible pour ſubjuguer Rome, et cependant trop puiſſante pour en être mépriſée. L'arrivée des Députés d'Utique qui venoient mettre leur ville et leurs terres ſous la protection des Romains, fit triompher l'avis de Caton, et l'on déclara la guerre aux Carthaginois.

An de R.
603.
Av. J.C.
150.

Ce que Scipion avoit prévu, arriva. Depuis, dit Paterculе, que Carthage qui tenoit Rome en haleine, eut été détruite, la décadence des mœurs ne fut plus lente et graduelle, mais précipitée et rapide.

Les premiers Ambaſſadeurs n'aiant pu obtenir de réponſe claire, les Carthaginois toujours plus inquiets en firent partir de nouveaux chargés de déclarer qu'ils ſe ſoumettoient aux Romains : On leur répondit que puiſqu'enfin ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur laiſſoit la liberté, leurs lois, leurs terres, et tous les biens que poſſédoient les particuliers et la République, à condition que dans trente jours ils envoieroient trois cens ôtages à Lilybée, et exécuteroient les ordres des Conſuls. On ſe hâta de faire partir les ôtages, et de demander aux Conſuls leurs ordres : Ils répondirent qu'ils les donneroient, quand ils ſeroient à Utique.

A peine y eurent-ils débarqué, qu'on revint les prier de décider le ſort de Carthage ; ils demandèrent qu'on livrât les armes ; peu après on vit arriver une longue file de chars remplis de deux cens mille armures, de traits et de javelots ſans nombre, de deux mille machines à lancer des pierres, et de tous les autres inſtrumens de guerre qui s'étoient trouvés dans Carthage : Des Sénateurs à cheveux blancs et des Prêtres remirent le tout aux Conſuls : Cenſorinus l'un d'eux prit alors la parole : " La dernière volonté du Sénat," leur dit-il, " eſt que vous ſortiez de Carthage qu'elle soit détruite, et que vous établissiez dans tel endroit qu'il vous plaira de votre domaine, pourvu que ce soit à quatre lieues de la mer.

On conçoit la désolation des Députés à l'ouïe de cet arrêt ; frappés comme d'un coup de tonnerre, ils se roulent dans la poussière, en déchirant leurs habits, et remplissant les airs des cris affreux du désespoir. Ils supplient les deux Consuls de différer au moins l'exécution de leurs ordres, jusqu'à ce que Carthage ait pu en demander à Rome la révocation ; cette grace leur est encore refusée, et ils sont obligés d'aller annoncer à Carthage sa condamnation.

A peine eurent-ils rempli leur commission déplorable, que la ville ne retentit que de lamentations et de hurlemens ; on résolut pourtant de se défendre jusqu'à l'extrémité ; on fabriqua des armes en diligence ; les

An de R. 604. Av. J. C. 149.

temples, les Palais, les places publiques devinrent autant d'ateliers; hommes, femmes, enfans y travaillèrent nuit et jour. Aſdrubal condamné pour avoir commandé l'armée contre Maſſiniſſa, et qui étoit encore à la tête de vingt mille hommes, fut de nouveau créé Général, et accepta la commiſſion.

Cenſorinus et Manilius ne ſ'étoient pas hâtés de ſ'approcher de Carthage, n'imaginant pas qu'une ville déſarmée put réſiſter à plus de quatre-vingt mille hommes qu'ils avoient ſous leurs ordres, enſorte qu'ils furent fort étonnés de la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés: La campagne finit ſans qu'ils fiſſent rien de conſidérable, et Piſon qui leur ſuccéda, n'avança An de R. 604. Av. J.C. 149. guère plus les choſes: Le peuple Romain commença de craindre l'iſſue de cette guerre, et comme toutes les lettres de l'armée chantoient les louanges du jeune Scipion qui y ſervoit comme Tribun, et il fut deſtiné à terminer la troiſiéme guerre Punique, comme le premier Scipion dont il étoit petit-fils adoptif, avoit terminé la ſeconde, et au lieu de l'Edilité qu'il vint demander, on lui donna le Conſulat.

An de R. 605. Av. J.C. 148.

De retour à l'armée il s'attacha à rétablir la diſcipline, que les Généraux précédens avoient laiſſé déperir; il chaſſa du camp les bouches inutiles, régla la qualité des viandes qu'on pouvoit y vendre, et obſerva lui-même la frugalité qu'il impoſoit aux autres.

Carthage qu'il aſſiégea enſuite, contenoit ſept cens mille ames, et ſe diviſoit en trois parties, la ville, la citadelle et le port; la ville ſeule avoit trois murailles, hautes chacune de quarante cinq pieds, et flanquées de tours d'eſpace en eſpace; Tous ces remparts furent pris l'un après l'autre: Scipion ferma enſuite le port

An de R. 606. Av. J. C. 147. par une levée de terre, et pénétra enfin dans la grande place de la ville, qui conduiſoit à la citadelle par trois rues en pente : Pendant ſix jours entiers les habitans ſ'y défendirent depuis le haut de leurs maiſons, mais enfin réduits aux abois ils ſe ſoumirent, à condition que ceux qui ſortiroient de la citadelle auroient la vie ſauve, ce qui leur fut accordé ; cinquante mille perſonnes en ſortirent, et furent miſes ſous bonne garde ; Aſdrubal même ſe rendit à Scipion, qui ne put refuſer des larmes au triſte ſort de cette grande ville, et récita ces deux vers d'Homere : “ Il viendra un tems où la ville ſacrée de Troye, le belliqueux Priam, “ et ſon peuple périront, penſant que ſi Carthage avoit ſuccombé, Rome ne pouvoit être éternelle.

La joie de cette derniere fut extrême en apprenant la chute de ſa rivale ; on eut dit que le ſalut public n'y étoit aſſuré que de cette époque ; et comme ſi les meſures même de Carthage euſſent été redoutables, il fut ordonné de les démolir, et défendu avec imprécation d'y bâtir jamais ; les villes qui avoient ſoutenu Carthage furent auſſi raſées, et leur territoire donné aux alliés de la République ; l'Empire même de Carthage devint tributaire de Rome, et forma ce qu'on appella la Province d'Afrique : Scipion obtint le triomphe, et comme le premier fut ſurnommé l'Africain.

An de R.
606.
Av. J. C.
147.

Malgré les malédictions prononcées contre quiconque rebâtiroit Carthage, l'un des Gracques y mena une Colonie, qui pourtant ne proſpéra pas ; mais Céſar et Auguſte firent bâtir une nouvelle ville près de l'ancienne, lui en donnèrent le nom, et la rendirent la Capitale de la Province ; les Sarraſins la détruiſirent au ſeptiéme Siécle.

Dans le tems que Scipion renverſoit Carthage, la ligue Achéenne ſentoit auſſi le poids des armes Romaines: Cette confédération avoit toujours fait ombrage au Sénat, comme la ſeule barrière qui l'empêchât d'aſſervir la Grèce; c'étoit pour l'affoiblir qu'il avoit décidé, que ſi quelque ville vouloit s'en détacher, elle étoit libre de le faire; et ce fut dans le même but qu'après la défaite de Perſée, il fit venir en Italie l'élite de leurs Magiſtrats et de leurs Officiers: Aprés la priſe d'Andriſcus, le Sénat ſe crut en état de frapper un dernier coup, et des Commiſſaires furent envoiés pour détacher de la confédération Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée, et Orchomène d'Arcadie, ſous prétexte qu'elles n'en avoient pas d'abord été Membres: La Diète étoit alors à Corinthe; à peine la demande du Sénat fut publique, que le peuple furieux obligea les Commiſſaires à s'enfuir.

Tout ſe prépara enſuite à la guerre; la Béotie et Chalcis ſe joignirent aux Achéens, qui auroient pu donner bien de l'embarras aux Romains, s'ils avoient eu un Général habile; mais Aratus et Philopémen n'étoient plus, et n'avoient pas été remplacés; le Conſul Métellus battit deux fois les confédérés, et ſoumit la Béotie.

Mummius qui lui ſuccéda, forma le ſiége de Corinthe: La ville étoit très-forte, et défendue par quinze mille hommes; mais Diæus qui les commandoit aiant oſé livrer bataille, et l'aiant perdue, les reſtes de l'armée ſe diſperſérent, et le Conſul s'empara de la ville ſans réſiſtance; les hommes furent tous tués, les femmes et les enfans vendus, Corinthe même livrée au pillage et aux flammes, et l'Achaïe réduite en Province.

Ainſi périrent la liberté et la gloire de la Grèce, qui, à compter de la guerre de Troye, s'étoient ſoutenues plus de mille ans; elle fit dès lors partie de l'Empire romain pendant ſeize ſiècles, et conſerva long-tems de l'éclat par ſes ſciences et ſes arts; elle obéit aujourd'hui aux Turcs, ſous le joug deſquels elle n'eſt plus rien.

Mummius qui la ſubjugua lui laiſſa ſes lois, mais abolit par tout la Démocratie, et lui ſubſtitua l'Ariſtocratie; il ſentit bien que ce gouvernement éteindroit à la longue le beau feu dont les Grecs avoient toujours brulé pour la liberté, et qu'aſſervis à leurs concitoyens, ils en porteroient plus aiſément les chaines de Rome.

Mais s'il étoit guerrier et politique, il étoit en revanche d'une ignorance craſſe dans les arts: Parmi le butin qu'il fit à Corinthe, il y avoit les plus beaux morceaux de ſculpture, et de peinture; il en chargea un vaiſſeau pour Rome, et n'imaginant pas qu'il y eut quelque difference entre tableau et tableau, entre ſtatue et ſtatue, il dit au Capitaine qu'il en repondroit, et que s'ils ſe perdoient ou ſe gâtoient en route, il en fourniroit d'autres à ſes dépens : Les Romains ne ſortirent que trop tôt de cette heureuſe ignorance, et comme ils portèrent en tout l'énergie de leur caractère, ils connurent à peine le mérite de ces chefs-d'œuvre, qu'ils conçurent pour eux un gout qui alla juſqu'à la fureur, et les porta, pour le ſatisfaire, à piller tous ceux qu'ils trouvoient dans les maiſons des particuliers, dans les édifices publics, et même les temples.

⁂

CHAPITRE XLVIII.

De la Religion, des arts et des ſciences des Grecs.

NOUS venons de finir les guerres des Grecs ; pour bien connoître ce peuple célèbre, il faut l'étudier encore dans ſa Religion, dans ſes arts et dans ſes ſciences.

Comme la Grèce s'étoit peuplée par des Colonies, chacune y apporta ſon idole, et le culte de l'une n'excluant point celui d'une autre, elles adoptèrent ſouvent leurs Divinités réciproques.

Leurs Prêtres n'étoient point ce qu'ils furent, et ſont encore parmi les Juifs, les Chrétiens, les Mahométans, c'eſt-à-dire, des Officiers de morale chargés de combattre les vices, et de prêcher la vertu ; ils ornoient les temples, purifioient ceux qui venoient

noient conſulter le Dieu, rendoient des oracles, recevoient les préſens, et ſacrifioient les victimes.

Nous avons vu dans l'hiſtoire de Rome qu'elle tâchoit d'appaiſer le courroux du Ciel par des jeux, les Grecs crurent de même mériter ſes dons par des fêtes ; et voilà ce qui attachoit ſi fort le peuple à la Religion ; elle ne ſe montroit à lui que ſous une face riante, en l'invitant au plaiſir ; les Moines catholiques ont bien ſu faire uſage de ce principe en prêchant l'Évangile aux Américains ; heureux, ſi en rendant la Religion agréable, ils ne l'avoient ſouvent défigurée.

Comme les fêtes des Athéniens ſont les mieux connues, et que celles des autres Grecs y avoient beaucoup de rapport, nous ne parlerons que de celles-là : Il y en avoit trois principales, les Panathénées, les fêtes de Bacchus, et celles d'Eleuſis.

Les Panathénées étoient conſacrées à Minerve, d'où elles tiroient leur nom ; on les célébroit chaque année, et plus magnifiquement tous les quatre ans par les combats de la courſe, de la gymnaſtique, et de la muſique ; on les terminoit par des proceſſions et des vœux.

Les fêtes de Bacchus ſe célébroient au printems et en automne ; on y donnoit des jeux et des repréſentations de théatre ; les initiés des deux ſexes imitoient tout ce que la fable raportoit du prétendu Dieu, ſe couvroient de peaux de bêtes, prenoient des cors, des ſiſtres, des timbales, ſe couronnoient de lierre, et de pampre ; les uns repréſentoient Silène nourricier du Dieu, d'autres Pan, d'autres les Satyres ; les uns montoient des ânes, d'autres immoloient des chévres ; tous couroient la nuit et le jour dans la campagne, dans les forêts et ſur les montagnes, rempliſſant l'air de hurlemens, et invoquant à grands cris le Dieu, "io ô Bacche, o Io Bacche," &c. La fête finiſſoit par les danſes les plus laſcives, et des débauches de toute eſpèce, auxquelles tout le peuple prenoit part : Platon raporte avoir vu dans cette occaſion la ville entière d'Athènes yvre.

Les myſtères d'Eleuſis, ainſi appellés d'une petite ville de ce nom voiſine d'Athènes où l'on les célébroit, étoient de deux ſortes, les grands et les petits ; il falloit paſſer par ceux-ci pour être initié aux premiers, et les ſeuls Athéniens étoient initiables.

La fête où ſe faiſoit cette initiation revenoit tous les cinq ans, et duroit neuf jours ; on la ſolenniſoit à l'honneur de Cérès et de Proſerpine, et l'on y rappeloit par diverſes cérémonies, par des concerts, des danſes, des proceſſions et des ſacrifices l'hiſtoire de ces deux Déeſſes, et ſurtout les ſervices que la première avoit rendus

dus aux Athéniens : Cérès, ſelon la tradition, cherchant partout ſa fille Proſerpine, que Pluton Dieu des Enfers avoit enlevée, arriva dans l'Attique, et la trouva affligée de la famine ; touchée de compaſſion elle enſeigna aux habitans l'agriculture, et leur donna des leçons de morale et d'humanité qui adoucirent beaucoup leurs mœurs.

Un Prêtre répétoit ces leçons à ceux ou celles qu'on initioit, et ils devoient promettre de les obſerver.

Cette initiation ſe faiſoit de nuit dans le temple de Cérès, et l'on n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit la rendre impoſante : D'une profonde obſcurité le Candidat paſſoit tout d'un coup à une éclatante lumière, et découvroit la ſtatue de la Déeſſe auſſi majeſtueuſe et auſſi auguſte que l'art humain avoit pu la faire ; bientôt les ténèbres chaſſoient la lumière ; des éclairs, des coups de tonnerre, des

figures

figures et des voix extraordinaires achevoient de convaincre tous les aſſiſtans qu'ils étoient dans le Palais et ſous les yeux d'une Divinité.

Un ſilence abſolu ſur tout ce qui ſe paſſoit dans la célébration des myſtères étoit l'une des conditions qu'on impoſoit aux Initiés.

Les Athéniens ſe hâtoient d'y faire admettre leurs enfans, dans l'opinion que cette admiſſion leur aſſuroit ſur la terre la protection de la Déeſſe, et un bonheur plus grand dans la vie à venir.

Par une partialité qui ne leur eſt guère honorable, ils refuſoient d'y admettre les étrangers, et ſoutenoient en même tems que ceux qui n'y auroient pas été initiés, vivroient après leur mort éternellement dans la fange.

Cet arrêt parut ſi injuſte à Diogène le Cynique, qu'il ne voulut jamais être initié: "Quoi," diſoit-il avec indignation, "Epaminondas ſeroit

“ dans la boüe, tandis que les plus
“ vils Athéniens, en qualité d'initiés
“ aux myſtères, obtiendroient les
“ premières places dans les Iſles des
“ Bienheureux ?”

Socrate apparemment vit ces myſtères du même œil que lui, car il ne s'y fit point admettre, et ce fut peut-être l'une des raiſons qui rendirent à ſes Juges ſa Religion ſuſpecte.

La ſcience des augures faiſoit auſſi parmi les Grecs partie de la Religion ; elle conſiſtoit à deviner l'avenir par l'inſpection des entrailles des victimes, par le vol ou chant des oiſeaux, par les prodiges, les monſtres, les cométes ; ces préjugés avoient ſubjugué les plus grands génies ; ceux même qui les ſecouoient, comme Epaminondas, les reſpectoient en public, et condamnoient ceux qui les frondoient ouvertement.

Mais rien ne ſervit plus que les Oracles à ſoutenir le Polythéiſme :

On en trouvoit dans preſque tout le monde Payen, mais les Grecs ſeuls en eurent peut-être plus que tous les autres peuples enſemble : Les plus célébres étoient

Celui de Dodone dans l'Epire ; Jupiter y répondoit à ſes conſultans par des baſſins d'airain ſuſpendus au haut des chênes, dont le bruit étoit expliqué par ſes Prêtres.

Celui de Trophonius dans la Béotie ; Ceux qui s'adreſſoient à lui, après diverſes purifications, deſcendoient dans ſon antre ſur de petites échelles par un trou étroit ; ils trouvoient enſuite une petite caverne, où ils prenoient de chaque main une compoſition de miel ; de là ils paſſoient les pieds dans l'ouverture de la caverne, d'où ils étoient emportés avec beaucoup de force et de viteſſe dans le lieu où l'avenir ſe déclaroit ; les uns voioient, les autres entendoient ; enfin on en ſortoit tout étourdi, et l'on étoit placé dans la chaiſe de Mnémoſine pour ſe rappeller ce qu'on avoit ouï, ou vu; il paroit qu'on devoit avoir grand beſoin de la Déeſſe.

Mais le plus fameux de tous les Oracles étoit celui d'Apollon à Delphes dans la Phocide; Diodore rapporte qu'il y avoit ſur le Parnaſſe un trou, d'où il ſortoit une exhalaiſon qui faiſoit danſer les chèvres qui paiſſoient aux environs; un berger s'en étant approché par curioſité, fut lui-même ſaiſi de mouvemens violens, et prononça des mots inconnus; d'autres firent la même épreuve; enfin le trou acquit une telle réputation, qu'on y bâtit une chapelle à une Prêtreſſe pour en recevoir les inſpirations; les bigots, pour participer à la ſainteté du lieu, vinrent y bâtir, et ces bâtimens formèrent à la longue une ville conſidérable.

Cet Oracle ajant pris faveur, au lieu d'une Prêtreſſe, on en établit trois, et on leur donna des Miniſtres appellés Prophêtes pour offrir les ſacrifices, et recevoir les demandes: Il ſe paſſoit ſouvent bien du tems, avant que les conſultans puſſent avoir la réponſe; et l'on comprend quel parti l'on tiroit de ces délais, ou pour les faire cauſer eux-mêmes, ou pour ſavoir d'ailleurs ce qu'ils étoient: Quand le jour fixé pour recevoir l'Oracle étoit arrivé, la Prêtreſſe nommée Pythie montoit ſur un trépié placé ſur l'ouverture du trou, bientôt on voioit ſes cheveux ſe hériſſer, ſa bouche écumer, ſon regard devenir farouche, et tous ſes membres trembler; elle prononçoit enſuite par intervalles quelques paroles mal articulées, que les Prophêtes recueilloient et arrangeoient; des Poëtes les mettoient enfin en vers, et les donnoient aux conſultans: Comme ces vers étoient ſouvent fort pitoiables, les ſcrupuleux et les libertins diſoient qu'il étoit bien étrange que le

Dieu de la poëſie verſifiât ſi mal ; mais l'on répondoit qu'Apollon ne s'embarraſſoit que des choſes, et non des paroles.

L'obſcurité faiſoit le caractère ordinaire de ces Oracles. Quand Créſus ſe ligua contre Cyrus avec Babylone, il conſulta le Dieu de Delphes ſur le ſuccès de cette guerre ; et la réponſe fut, que “ s'il paſſoit le fleuve Halys, il détruiroit un grand Empire.” On peut lui donner pour pendant le fameux vers adreſſé à Pyrrhus, “ Aio te, Æacida, Romanos vincere poſſe.” Pour connoître plus en détail les fourberies des Prêtres, et la durée de leur règne, on n'a qu'à lire ce qu'en a écrit le Médecin Hollandois Vandale, ou l'abrégé qu'en a donné Fontenelle.

Cependant on n'approchoit jamais du Dieu les mains vuides ; et les préſens des particuliers et des Rois avoient été ſi conſidérables, que Diodore fait monter à dix mille talens * les richeſſes que renfermoit de ſon tems le temple de Delphes.

Les fêtes de Bacchus donnèrent naiſſance à la tragédie, qui ne fut d'abord qu'un tiſſu de contes verſifiés, mêlés aux éloges du Dieu de la vendange ; Theſpis ſubſtitua aux contes des hiſtoires des tems héroïques ; mais le premier Poëte digne du nom de tragique fut Eſchyle ; il vivoit cinq ſiécles avant J. C., et ſe diſtingua aux batailles de Marathon, de Salamine, et de Platée : De ſoldat devenu Poëte, il donna aux acteurs un maſque, des robes trainantes, les brodequins, un théâtre fixe ; au lieu de narrer, il repréſenta les faits, dialogua les intérêts, les paſſions, les caractères, emploia les deux grands mobiles de la terreur et de la pitié : Au reſte, les maſques de l'ancien théâtre ne reſſembloient point aux nôtres qui ne couvrent que le

---

* £ 42500000.

le viſage; c'étoit une eſpéce de caſque qui couvroit toute la tête, et la repréſentoit toute; leur déclamation ne pouvoit qu'y perdre beaucoup.

Sophocle ſuivit Eſchyle, et le ſurpaſſa en conſervant ſa grandeur, et en évitant ſon enflure; il fut couronné vingt fois, et conſerva la chaleur de ſon génie juſques dans les glaces de la vieilleſſe; ſes enfans dénaturés l'aiant cité en juſtice pour le faire interdire comme tombé en démence, il lut ſon Oedipe à ſes Juges, et fut abſous tout d'une voix; de ſix-vingts piéces qu'il avoit faites, il n'en reſte aujourd'hui que ſept.

Euripide balança ſa réputation en ſe rendant le Poëte du cœur, comme Sophocle étoit celui de l'ame: Cependant il ne faut pas croire que la tendreſſe d'Euripide eut l'amour pour objet; cette paſſion dangereuſe qui a changé en romans les drames François, étoit à peuprès excluë du théatre antique, et Euripide n'émouvoit la compaſſion des Athéniens que ſur le ſort des infortunés.

La comédie ſuivit de près la tragédie ; on la diſtingue en vieille, moienne, et nouvelle.

Eupolis, Cratinus et Ariſtophane ſe diſtinguèrent dans la première, mais on n'a plus que les ouvrages du dernier ; ſon caractère dominant eſt une liberté cynique, par laquelle il jouoit les Dieux et les Magiſtrats : Dans l'une de ſes piéces Mercure vient s'offrir pour portier aux hommes ; dans une autre Jupiter même députe aux oiſeaux qui avoient bâti dans l'air une ville, pour intercepter la fumée de l'encens qu'on lui offroit ; dans la Lyſiſtrata il introduit les femmes faiſant une critique ſévère de l'adminiſtration actuelle, et démontrant aux ſpectateurs qu'elles entendoient beaucoup mieux le gouvernement que les hommes : Cette licence plaiſoit aux

Athéniens comme la preuve de la pleine liberté dont ils jouiſſoient; auſſi lorſque Lyſandre eut remis le gouvernement aux trente Tyrans, ceux-ci défendirent bien vîte aux Poëtes de nommer qui que ce fut dans leurs piéces; ils ſe bornèrent donc à peindre ceux qu'ils vouloient ridiculiſer, et le firent ſouvent ſi bien, qu'ils en augmentèrent le plaiſir des ſpectateurs, qui s'applaudiſſoient de reconnoître d'eux-mêmes les maſques.

Ce genre eut le nom de comédie moienne, et dura juſqu'à Alexandre, qui aiant aſſervi les corps, redoutoit les langues, et réduiſit la comédie à la peinture des mœurs ordinaires: C'eſt ce qu'on appella la nouvelle, dans laquelle Ménandre effaça tous les rivaux; malheureuſement de quatre-vingts piéces qu'il compoſa, il ne reſte que quelques fragmens.

Une choſe particulière aux Grecs, c'eſt que les Comédiens n'étoient point mépriſés parmi eux, ainſi qu'ils l'ont été par tous les autres peuples; on leur donnoit ſouvent des emplois dans l'Etat, on les envoioit même en ambaſſade; en un mot, deſcendus de la ſcène ils figuroient honorablement avec les autres citoyens; la raiſon en eſt vraiſemblablement que ces Acteurs parlant ſans ceſſe et avec connoiſſance de politique et de lois, devenoient en quelque ſorte par là les Précepteurs du peuple, qui ne pouvoit ſous cette face que les eſtimer; d'ailleurs ces Acteurs n'étant pas paiés par les particuliers, mais par le public, leur métier n'avoit pas l'air ſordide de leurs ſucceſſeurs.

Les théatres Grecs formoient un demi cercle allongé en quarré; ce quarré étoit le lieu de la ſcène, les ſpectateurs ſe plaçoient dans le demi cercle diviſé en gradins, qui s'exhauſſoient à meſure qu'ils s'éloignoient de la ſcène; le théatre d'Athènes contenoit trente mille perſonnes, et comme la voix des Acteurs eût difficilement porté juſqu'au bout, ils la fortifioient par des vaſes d'airains placés ſous les gradins de diſtance en diſtance.

La paſſion du théatre fut la folie des Athéniens, et l'une des grandes cauſes de leur ruine : Périclès plus que tout autre fomenta le mal : Non content d'avoir diſſipé en bâtimens des ſommes immenſes, il établit que les jours de fêtes ou de ſacrifices, on diſtribueroit tant d'oboles au peuple, et que dans les aſſemblées politiques chaque citoyen recevroit une rétribution pour ſa préſence ; il eût bien dû leur paier encore la peine qu'ils prenoient de manger.

Ces réglemens abſurdes épuiſèrent le tréſor public, et firent tomber les vertus guerrières ; Iphicrate, Chabrias et Timothée les ranimèrent un peu, mais depuis eux le camp fut abandonné pour le théatre, et les bons Poëtes partagèrent avec les grands Acteurs les honneurs, et les récompenſes qu'obtenoient autrefois les grands Capitaines.

On a eu raiſon de dire, que les beaux arts ſont frères ; la culture de l'un conduit à l'autre, et la facilite ; la Grèce, après avoir produit des Poëtes, eut bientôt des hiſtoriens, et des Orateurs.

Les plus célébres de ſes hiſtoriens ſont Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Denys d'Halicarnaſſe, et Plutarque : Démoſthène fut ſans comparaiſon le plus grand de ſes Orateurs.

Hérodote nâquit à Halicarnaſſe en Carie, et fut le père de l'hiſtoire ; il écrivit celle des Grecs et des Perſes depuis le règne de Cyrus juſqu'à la bataille de Mycale incluſivement ; elle n'eſt pas exemte de fables, et a contribué à faire donner à la Grèce le nom de menteuſe ; mais elle eſt ſi intéreſſante, et ſi bien écrite, qu'à la lecture que l'Auteur en fit aux jeux olympiques, et puis dans Athènes, il reçut les plus grands applaudiſſemens, et l'on donna le nom des neuf Muſes aux neuf livres de ſon ouvrage.

Thucydide encore jeune aſſiſta à la ſeconde lecture, et en fut enchanté juſqu'à verſer des larmes : Hérodote qui les vit couler, regarda cette grande ſenſibilité pour le beau comme une preuve de génie, et exhorta Olore père du jeune homme à cultiver ſes talens ; Olore le fit, et Thucydide écrivit l'hiſtoire des vingt-une premières années de la guerre du Péloponnèſe avec tant d'éloquence et de profondeur, qu'il effaça Hérodote, et n'a jamais été effacé.

Xénophon Athénien comme Thucydide prit l'hiſtoire Grecque où ce dernier l'avoit laiſſée, et la continua juſqu'à la première bataille de Mantinée ;

née; ſa Cyropédie, ou vie du grand Cyrus paroit moins une hiſtoire exacte, qu'un roman parſemé de quelques faits vrais, et deſtiné à tracer le modéle d'un Roi accompli : Il écrivit auſſi l'expédition du jeune Cyrus, la retraite des dix mille, et des traités ſur divers ſujets ; les anciens diſoient que les Graces mêmes avoient dicté ſes écrits.

Polybe de Mégalopolis étoit fils de ce Lycortas qui défendit ſi noblement la ligue Achéenne contre les ordres tyranniques de Rome ; Polybe apprit de lui l'art de la politique, et de Philopémen celui de la guerre ; auſſi fut-il du nombre des mille Achéens que Rome exila pour préparer la chute de leur République ; il écrivit l'hiſtoire univerſelle depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique juſqu'à la réduction de la Macédoine en Province Romaine ; mais la plus grande partie de cette hiſtoire eſt perdue; le grand ſens qui y règne plus que l'élégance en fait le mérite.

Denys d'Halicarnaſſe écrivit ſous Auguſte les antiquités Romaines juſqu'à la première des guerres Puniques, mais près de la moitié de ſon ouvrage eſt perdue.

Environ un ſiecle après lui Plutarque de Chéronée en Béotie compoſa différens traités de morale, où parmi des ſuperſtitions payennes on trouve une foule de faits intéreſſans, et d'excellens principes ſur la Religion. Ses vies des hommes illuſtres ſont peut-être l'ouvrage le plus utile qui ſoit ſorti d'une plume humaine.

Quoique nous aions déja fait connoitre Démoſthène au Chapitre XXII., nous en dirons encore un mot: On ſe ſouvient qu'Eſchine ſon rival voulut le rendre reſponſable de la bataille de Chéronée, et fut lui-même banni: Il ouvrit à Rhodes une école d'éloquence, et commença ſes leçons par lire à ſes diſciples les deux harangues qui avoient cauſé ſon malheur; on admira beaucoup la ſienne, mais quand il fut venu à celle de Démoſthène, les acclamations redoublèrent; loin de s'en offenſer, Eſchine leur dit: " Eh que ſeroit-ce donc, ſi vous l'aviez ouï?"

L'architecture, la ſculpture, la muſique, et la peinture furent cultivées par les Grecs avec autant de ſuccès que l'éloquence et la poéſie.

De cinq ordres que compte l'architecture moderne, les trois premiers, le Dorique, l'Ionique, et le Corinthien ſont Grecs, et les plus beaux de tous.

C'étoit au reſte dans les bâtimens publics que l'architecture ancienne déploioit toutes ſes richeſſes, dans les temples, les arſenaux, les ports, les marchés, les remparts, les phares; les maiſons des particuliers même riches étoient communément très-ſimples.

Le plus beau temple élevé par les Grecs fut celui de Diane à Ephèſe; il avoit quatre cens vingt ſix pieds de long ſur deux cens ſeize de large; un double rang de colonnes de marbre en faiſoit le tour; cent vingt ſept autres de ſoixante pieds de haut en ſoutenoient la voute; un certain Eroſtrate y mit le feu pour s'immortaliſer la nuit même qu'Alexandre le grand vint au monde; on le rebatit plus magnifiquement encore.

Ce qui étonnera ſans doute, c'eſt que la ſtatue de la Déeſſe étoit de cèdre; le citronier, le cyprès, le palmier, l'olivier, l'ébène, la vigne, tous les arbres, en un mot, que les vers n'attaquent point, furent long-tems l'unique matière qu'emploiaſſent les ſtatuaires; le marbre enfin fut préféré.

Quoique les Grecs gravaſſent ſur les criſtaux et la pierre, ils ne connurent point la gravure en eſtampes; ce ne fut qu'à la fin du quinzième ſiécle qu'un Florentin l'imagina; la découverte de l'imprimerie le conduiſit probablement à celle-là.

Les plus fameux Statuaires Grecs furent Phidias, Polyclète, Myron, Lyſippe, Praxitèle, et Scopas.

Nous avons déja vu au Chapitre XVI, que Périclès chargea Phidias de tous les beaux ouvrages dont il remplit Athènes avec l'or de ſes alliés; il entendoit très-bien l'optique, et excelloit ſur tout à repréſenter les Dieux; ſa ſtatue de Minerve faite d'or et d'yvoire, et haute de trente neuf pieds, paſſa pour le premier chef-d'œuvre de l'art, juſqu'à ce que piqué de ce que les Athéniens lui faiſoient un crime de s'être peint avec Périclès ſur le bouclier de la Déeſſe, il ſe retira en Elide, et y fit pour les Eléens une ſtatue de Jupiter Olympien de ſoixante pieds de haut, ſi parfaite, qu'on la mit au rang des ſept merveilles du monde, et qu'aucun artiſte ne penſa même à l'imiter.

Les plus belles ſtatues de Polyclète furent un jeune homme couronné, dont on lui donna cent talens, (£42500,) et un garde du Roi de Perſe qu'on appella la règle.

Lyſippe fut le ſeul à qui Alexandre permit de faire ſa ſtatue, comme le ſeul Apelle eut le droit de le peindre.

Les habitans de Cos aiant demandé une Vénus à Praxitéle, il en fit deux, une voilée, et l'autre nue ; les acheteurs préférèrent la première, quoique moins belle : Que de gens que ce choix condanne !

Les plus illuſtres Peintres de la Grèce furent Polygnote, que le Conſeil des Amphictions remercia d'avoir peint gratis la guerre de Troye ſur un portique à Athènes, et ordonna de deſraier dans tous les lieux où il paſſeroit ; Apollodore qui inventa la magie du clair obſcur ; Zeuxis qui devenu fort riche donnoit ſes ouvrages, parce, diſoit-il modeſtement, qu'on ne pouvoit les paier ; Parrhaſius qui fit prendre à Zeuxis un rideau peint pour un rideau réel ; Pamphile qui le premier joignit les ſciences à la peinture, et exigeoit de chacun de ſes éléves un talent par an ; Timanthe célébre par ſon tableau d'Iphigénie, où il couvrit d'un voile l'inexprimable douleur d'Agamemnon ; Apelle dont nous ſavons déja parlé, et qui peignit le premier en profil ; Protogène dont le ſeul défaut étoit de ne ſavoir pas quitter le pinceau, c'eſt-à-dire, qu'à force de vouloir finir ſes ouvrages, il les gâtoit quelquefois ; Nicias qui travailloit avec tant d'application, qu'il ignoroit ſouvent quelle heure il étoit, et demandoit ſouvent à ſon domeſtique, « Ai-je dîné? »

Une choſe fort étonnante, c'eſt que tous ces Peintres n'emploioient que quatre couleurs, le blanc, le noir, le rouge, et le jaune.

Les honneurs et les récompenſes qu'on leur prodigua, contribuèrent beaucoup ſans doute à leurs grands ſuccès; heureux les Grecs, ſi la vertu qui ſans comparaiſon méritoit mieux leurs hommages, en avoit au moins obtenu autant; mais dans le tems que Zeuxis s'étaloit aux jeux olympiques en robe de pourpre, et que Parrhaſius ſe montroit en public le front couvert d'une couronne d'or, Socrate et Phocion buvoient la cigue.

La muſique parmi les Grecs comprenoit différentes choſes qui n'entrent point dans la nôtre, comme la danſe et la déclamation; ils lui donnoient la plus grande importance; l'auſtère Sparte la cultivoit elle-même, et l'on attribuoit la férocité des Cynéthiens peuple d'Arcadie à ce qu'ils avoient négligé d'adoucir leurs mœurs par cet art : Ariſtote et Platon qui différoient ſur tant de choſes, Polybe et Plutarque en ſoutenoient également la néceſſité.

On en ſera beaucoup moins ſurpris, quand on ſaura que la muſique qu'ils recommandoient, n'étoit point celle dont les ſons languiſſans portent la molleſſe dans l'ame, mais une muſique mâle, ſimple et majeſtueuſe, qui élevoit l'ame, et calmoit la fougue des ſens ; Telle étoit la muſique que Sparte avoit adoptée, et une loi expreſſe défendoit d'en changer.

On ignore ſi les anciens connoiſſoient les concerts à pluſieurs parties.

Nous avons vu au Chapitre X. combien l'art militaire étoit encore imparfait chez les Grecs au tems du ſiége de Troye ; ils le cultivèrent ainſi que tous les autres, et les grands progrès qu'ils y firent contribuèrent beaucoup à leurs brillantes victoires ſur les Perſes.

Les Athéniens s'enrôloient à dix-huit ans, les Lacédémoniens à trente; les uns et les autres devoient ſervir juſqu'à l'âge de ſoixante ans.

On ignore ſi Sparte païoit ſes ſoldats; ceux d'Athènes n'eurent de ſolde que ſous Périclès, quand les guerres devinrent longues, et ſe firent au loin.

Cette ſolde étoit très-modique; le matelot recevoit trois oboles, (environ ſix ſols,) le fantaſſin quatre, et le cavalier un drachme, (environ douze ſols).

Ces cavaliers n'avoient ni étriers, ni ſelles, ni bottes; les Numides ſe paſſoient même de brides et de mords, et nous avons vu ce qu'ils firent ſous Annibal.

Les ſiéges de Tyr et de Syracuſe ſuffiroient pour prouver combien les

Grecs avoient perfectionné cette partie de l'art ; ils entendoient également bien les campemens et les marches.

Quoiqu'on apprit dès l'enfance aux Spartiates à braver la mort, on leur faiſoit cependant porter des habits rouges à la guerre, afin que la vue de leur ſang n'étonnât point leur courage.

Parmi toutes les choſes qui nourrirent la valeur des Grecs, il ne faut pas oublier les jeux militaires qu'ils célébroient en diverſes villes, et principalement à Olympie dans l'Elide, d'où ces jeux prirent le nom d'Olympiques.

Ils revenoient tous les quatre ans, duroient cinq jours, et étoient de cinq ſortes, la lutte, le pugilat, le pancrace, le diſque, et la courſe.

Dans la lutte les deux athlétes s'empoignoient l'un l'autre, et emploioient différens moiens pour ſe renverſer ; l'un des deux n'étoit déclaré vainqueur qu'après avoir jetté deux fois au moins ſon adverſaire par terre.

Le pugilat étoit un combat à coups de poing ; les combattans ſe couvroient la tête d'une eſpèce de calotte pour garantir les tempes et les oreilles ; mais d'un autre côté ils armoient leurs mains de ceſtes, c'eſt-à-dire, de gantelets compoſés de courroies, et de plaques de fer ; il étoit rare que les athlètes ſortiſſent de ce combat ſans être méconnoiſſables des contuſions qu'ils avoient reçues ; ils y perdoient quelquefois la vie.

Le pancrace étoit l'union de la lutte et du pugilat.

Le diſque étoit un palet rond quelquefois de bois, plus ſouvent de pierre ou de plomb, et ſi peſant qu'avant le combat les concurrens le portoient ſur l'épaule ; celui qui le lançoit le plus loin remportoit le prix.

On diſputoit de trois manières celui de la courſe, à pié, à cheval, ſur un char; celui qui avoit le premier fait un certain nombre de fois le tour d'une borne obtenoit la palme.

Il n'étoit pas beſoin de conduire ſoi-même ſon char pour être vainqueur, il ſuffiſoit de l'envoier; pluſieurs Princes, et même des femmes triomphérent de cette manière.

Comme les Athlètes combattoient tout nuds, il étoit défendu ſous peine de mort aux femmes d'aſſiſter aux jeux: J'ajouterai à cette occaſion que quoique les mœurs des Grecs fuſſent fort licencieuſes, celles de leurs femmes étoient admirables; elles paroiſſoient rarement en public, vivoient dans un appartement ſéparé qu'on appelloit gynécée, et ne mangeoient pas même avec leurs maris, quand ils avoient des étrangers à leur table.

Pour revenir aux jeux, les acclamations des ſpectateurs étoient le premier prix des vainqueurs; on les couronnoit enſuite de laurier, ou de pin;

un

un héraut précédé d'un trompette les promenoit dans la lice, et proclamoit à haute voix leur nom et leur patrie; ils rentroient dans celle-ci ſur un char à quatre chevaux, et par une brèche qu'on faiſoit exprès aux murailles; ils y étoient nourris le reſte de leurs jours aux frais de l'Etat, on mettoit leur nom à la tête de tous les actes de l'année; les plus habiles ſculpteurs étoient emploiés à leur élever des ſtatues de bronze, les plus fameux Poëtes les célébroient en vers, et ces vers ſe chantoient dans toute la Grèce.

Les Orateurs et les Poëtes ſe diſputèrent auſſi à ces jeux la gloire du génie et de l'éloquence en y liſant leurs écrits; c'étoit en effet la voie la plus courte pour arriver à la réputation.

Pour achever de faire connoitre les Grecs, il nous reſte à parler de leurs Philoſophes, Ils ne formèrent d'abord que deux Sectes, l'Italique, et l'Ionique, mais chacune devint enſuite la mère de pluſieurs autres.

Pythagore de Samos fonda la première du tems de Tarquin le ſuperbe; Il voiagea en Egypte, en Phénicie, en Chaldée, et probablement juſqu'aux Indes, d'où il paſſa en Italie, et vécut ſucceſſivement à Crotone, à Métapont, à Tarente; il réforma les mœurs de la première ville, et de pluſieurs autres, et obligéa ſes diſciples à une ſorte de noviciat, qui duroit deux ans, et quelquefois cinq, pendant lequel ils devoient l'écouter en ſilence, ſans pouvoir même demander la raiſon des enſeignemens; Le Maître l'a dit, étoit pour eux une raiſon tranchante qui terminoit toutes les diſputes, et pourtant il leur enſeignoit la Géométrie.

Il croioit que Dieu eſt l'ame du monde, et que les ames des hommes en ſont des émanations; il enſeignoit la métempſychoſe, c'eſt-à-dire que l'ame des hommes paſſe après leur mort dans le corps d'une bête, et d'une bête d'un caractère analogue au leur; il défendoit en conſéquence de tuer et de manger aucun animal.

Si l'on en croit ſes diſciples, il ſe ſouvenoit parfaitement bien d'avoir été Euphorbe au ſiége de Troye; il avoit vu aux Enfers l'ame d'Homère pendue à un arbre, en punition des fables injurieuſes aux Dieux qu'il a miſes dans ſes poëmes; l'une de ſes cuiſſes étoit d'or, et les animaux mêmes lui obéiſſoient; mais il faut convenir qu'un zèle aveugle a ſouvent fait débiter ſur les perſonnages extraordinaires des contes abſurdes, auxquels eux-mêmes n'avoient point de part, et ce peut être le cas de Pythagore.

Thalès de Milet dont nous avons déja parlé au Chapitre XI. fonda la Secte Ionique; il définiſſoit Dieu ce qui n'a ni commencement, ni fin, croioit qu'il a tout tiré de l'eau, et qu'il connoit juſqu'à nos penſées.

Anaxagore un ſiécle après lui enſeigna la Philoſophie à Athènes, et eut parmi ſes diſciples Périclès et Socrate; mais aiant dit que le ſoleil n'étoit qu'une matière enflammée, il fut accuſé d'impiété, et forcé de ſe dérober par la fuite au ſupplice qu'on lui préparoit.

Platon que nous avons déja fait connoître dans l'hiſtoire du ſecond Denys, fonda la ſecte des Académiciens, ainſi appellée du jardin d'un Athénien nommé Académus, où Platon donnoit ſes leçons: Il croioit un ſeul Dieu, mais craignant le ſort de Socrate, il ſe garda bien de le dire tout haut; il vouloit au contraire qu'on obſervât douze grandes fêtes à l'honrieur des douze grands Dieux, et déifioit les aſtres et les ames; il enſeigna au moins l'immortalité de l'ame, des peines et des récompenſes après cette vie: Ses ouvrages ſur la morale et la politique ſont mêlés d'erreurs et d'obſcurités, mais abondent en choſes excellentes ſi bien exprimées, qu'il en eut le ſurnom d'abeille athénienne.

Ariſtote ſon diſciple s'écarta beaucoup de ſes ſentimens, mit quelquefois Dieu au deſſus du monde, et prétendit ailleurs que le monde même étoit Dieu; ſes écrits ſur la politique, l'hiſtoire naturelle et la rhétorique annoncent beaucoup de génie et d'obſervations: Ses diſciples eurent le nom de Péripatéticiens, ou de Promeneurs, parce que c'étoit en ſe promenant qu'Ariſtote les enſeignoit.

Arcéſilas fonda l'Académie moienne, où l'on fit profeſſion de douter de tout; ſes mœurs ne furent rien moins que ſévères, et il mourut, dit-on, d'une partie de débauche : on rapporte néanmoins de lui un beau trait ; un de ſes amis étoit pauvre et malade, et cachoit ſes beſoins par mauvaiſe honte ; Arcéſilas l'alla voir, et gliſſa furtivement ſous ſon oreiller une bourſe pleine d'argent.

Carnéade de Cyrène fonda une nouvelle Académie, qui ne différa de la précédente, qu'en convenant qu'il y a des choſes aſſez vraiſemblables pour déterminer le ſage à agir ; Les Athéniens l'envoièrent en ambaſſade à Rome, mais Caton le Cenſeur fut ſi effraié de l'entendre ſoutenir le pour et le contre ſur les vérités les plus importantes, qu'il engagea le Sénat à lui ordonner de partir.

Il diſoit que le manége eſt la ſeule choſe que les Princes apprennent de droit fil, les chevaux renverſant, ſans diſtinction de pauvre ou de riche, les maladroits qui les montent.

Pendant que Platon ornoit de tous ſes charmes de l'éloquence les préceptes de Socrate, Antiſthène diſciple de ce dernier comme lui, fonda la Secte des Cyniques, qui plaçoient le bonheur dans la ſeule vertu, mais qui rendoient en même tems cette vertu repouſſante par l'air hagard et farouche qu'ils lui prêtoient; un manteau, une beſace, un bâton faiſoient toute leur richeſſe; ils portoient l'indécence et la ſatyre aux derniers excès.

Diogène de Sinope fut le diſciple le plus fameux d'Antiſthène; banni de ſa patrie comme faux monnoieur; il renonça ſi fort à l'avarice, qu'il fit d'un tonneau ſa demeure, et n'en eut point d'autre: Alexandre eut la curioſité de le voir à Corinthe, et lui demanda ce qu'il deſiroit de lui; "Ote-toi de mon ſoleil," lui répondit le Cynique; le Roi ſurpris s'écria, que ſ'il n'étoit pas Alexandre, il voudroit être Diogène.

Comme il ſe promenoit un jour en plein midi à Athènes une lanterne à la main, on lui demanda ce qu'il cherchoit: "Un homme," répondit-il.

Voiant un jour un homme qui ſe faiſoit chauſſer par un eſclave, "Tu "ne ſeras pas content," lui dit-il, "juſqu'à ce qu'il te mouche; de-"quoi te ſerviront tes mains?"

Il défendit en mourant qu'on inhumât ſon cadavre. "Quoi," lui dirent ſes amis ſurpris, "voulez-vous "être la pâture des bêtes de proye?" "Non," leur répondit-il, "vous met-"trez à côté de moi un bâton pour "que je les chaſſe." "Et comment "pourrez-vous le faire, quand vous "ne ſentirez rien?" "Si je ne ſens "rien," reprit-il, "que m'importe "d'être mangé?" Mais ſ'il avoit raiſon de ne pas craindre pour ſon cadavre les bêtes de proye ; il avoit grand tort de vouloir infecter les hommes ; auſſi eut-on ſoin de l'enſévelir.

Cratès ſon diſciple étoit Thébain, et riche de deux cents talens, (£ 89000.) Quelques hiſtoriens diſent, qu'il les jetta dans la mer, et s'écria enſuite, “ Je ſuis libre ;” d'autres qu'il en chargea un banquier pour les rendre à ſes enfans, s'ils étoient des ſots, et les diſtribuer à de pauvres Thébains, ſi ſes enfans devenoient Philoſophes.

Quoique contrefait et boſſu, il inſpira ſans le vouloir une belle paſſion à Hipparchie ſœur d'un Orateur athénien, qui prit la beſace et le bâton pour avoir l'honneur de l'épouſer.

Le Cypriote Zénon diſciple de Cratès dépouilla la morale cynique des indécences qui la flétriſſoient, et fonda la Secte des Stoïciens, ainſi nommée d'un mot grec qui ſignifie portique, parce que c'étoit le lieu ordinaire où il enſeignoit. Dieu n'étoit ſelon lui que le feu de l'éther, ou de cet air pur qui s'étend de notre atmoſphère aux étoiles, et dans lequel nagent les corps céleſtes : Il faiſoit de la vertu le ſouverain bien, qui rend ſes ſectateurs heureux au ſein même de l'indigence, et des plus cruelles douleurs ; il nioit même que la douleur fut un mal, et traitoit en conſéquence la compaſſion de foibleſſe, dont le ſage doit avec ſoin ſe garder : Il rejettoit auſſi le dogme de l'immortalité de l'ame, et ſon ſyſtême l'y menoit ; car pourquoi les gens de bien ſeroient-ils récompenſés après leur mort de vertus qui les rendent heureux ſur la terre ? Et pourquoi les méchans ſeroient-ils punis de forfaits qui dès à préſent font leur infortune ?

Il faut pourtant dire à la gloire du Stoïciſme, qu'il a produit Caton d'Utique, et les deux Antonins, trois hommes qu'aucun autre n'a peut-être effacés, et que très-peu ont égalés.

Héraclite d'Ephèſe, Démocrite d'Abdère en Thrace, Epicure d'Athènes ſont les derniers Philoſophes de la Grèce libre qui méritent d'être connus.

Le premier ne voioit dans la vie humaine que peine et douleur, et pleuroit toujours ; le ſecond n'y trouvoit que des choſes riſibles, et rioit ſans ceſſe : En conſéquence ſes compatriotes le crurent en démence, et firent venir Hippocrate pour le guérir ; mais Démocrite lui montra tant de ſens dans leurs entretiens, qu'il raſſura bientôt les Abdéritains : Il eſt pourtant difficile de croire, qu'un homme qui attribuoit la création de cet Univers au mouvement des atomes, n'eut pas le cerveau tant ſoit peu fêlé.

Atome ſignifie indiviſible, et Démocrite prétendoit que l'eſpace étoit jadis rempli de molécules de ce genre, et que par un certain mouvement elles s'accrochèrent les unes aux autres, et formerent la terre et les aſtres, les animaux, les plantes, les hommes ! On ne ſauroit guère dire une plus grande extravagance.

Mais quelque abſurde que fut ce ſyſtème, Epicure l'adopta, et lui donna de la vogue, tant les pauvres mortels ſont aiſement dupes des charlatans, qui ſavent colorer d'une apparence de raiſonnement leurs bêtiſes !
" Si le concours fortuit des atomes, "
diſoit très-bien Cicéron, " eſt capable
" de faire un monde, pourquoi ne
" forme-t-il pas des ouvrages beau-
" coup plus faciles, une ville, un tem-
" ple, un portique ? Pour raiſonner
" auſſi abſurdement que ces Philo-
" ſophes l'ont fait, il faut qu'ils n'aient
" jamais levé les yeux vers le Ciel."

Démocrite doutoit de tout, hormis de ſes atomes ; Epicure évita ce pyrrhoniſme ridicule, mais n'admit que des Dieux oiſifs, qui ne prenoient aucun intérêt au ſort, ni aux actions des hommes; c'étoit prêcher le pur Athéiſme, en le maſquant un peu de peur des conſéquences: car Protagore aiant mis dans un livre qu'il ne ſavoit pas bien s'il y avoit des Dieux, avoit été chaſſé d'Athènes, et Diagore aiant nié leur exiſtence, la même ville mit ſa tête à prix: Epicure craignant leur ſort, convint donc qu'il y a des Dieux, et fréquenta même leurs temples, mais n'en ſappa pas moins la Religion par ſes fondemens en ſoutenant que nous n'en avons rien à eſpérer, ni à craindre.

Quoiqu'il fit conſiſter le bonheur dans la volupté, il mena une vie ſobre et tempérante: Ses diſciples moins ſages ne craignant ni Dieu, ni vie à venir, ſe plongèrent dans la débauche, et ne vécurent que pour leurs ſens.

En général on peut dire de tous ces Philoſophes Grecs, qu'ils ergotèrent beaucoup, et prouvèrent peu, qu'à force de créer et de renverſer des ſystémes, ils firent naître les doutes, et non la lumiére, et que le genre humain ſembloit condanné à des ténébres éternelles ſur l'exiſtence d'un Dieu, et d'une autre vie, c'eſt-à-dire ſur les vérités qu'il lui importe le plus de connoître, ſi J. C. n'avoit déchiré les voiles dont les Philoſophes les avoient couvertes, et remis les mortels ſur la route du vrai bonheur.

⁂

CHA-

CHAPITRE XLIX.

DE LA SYRIE ET DE L'EGYPTE.

Antiochus Epiphane envahit l'Egypte, et perſécute les Juifs; Eupator ſon fils eſt détrôné par Démétrius Soter, Soter par Bala, Bala par Nicator, Nicator par Antiochus Théos, Théos par Tryphon, Tryphon par Sidète, Sidète eſt tué par les Parthes, Nicator remonte ſur le trône, Zébina l'en précipite, et en eſt précipité par Grypus fils de Nicator; règnes de Philométor et de Phyſcon en Egypte.

An de R. 572. Av. J. C. 181. NOUS avons dit au Chapitre XLV. qu'après la mort de Ptolémée Epiphane, Philométor ſon fils monta ſur le trône ſous la régence de Cléopatre ſa mere; elle gouverna ſept ans le Roiaume, et le maintint toujours en paix.

An de R. 579. Av. J. C. 174. Mais à peine eut-elle expiré, que le nouveau Régent Lénée redemanda au Roi de Syrie la Célé-Syrie, et la Paleſtine, qui après la bataille d'Ipſus avoient été en effet annexées à la couronne d'Egypte, mais en avoient été depuis démembrées : Antiochus, au lieu de les rendre, leva une armée, battit deux fois les Egyptiens, ſe rendit maitre de tout le Roiaume, à l'exception d'Alexandrie, et emmena Philométor même priſonnier. An de R. 582. Av. J.C. 171.

Les Alexandrins le déclarèrent alors déchu du trône, et y placèrent ſon frere Ptolémée ſurnommé Phyſcon ou gros ventre ; Antiochus, ſous prétexte de rétablir le Roi légitime, rentra dans le Roiaume avec de grandes forces, et aſſiégea la Capitale ; mais comme le ſiege trainoit en longueur, il le leva ; afin même d'en impoſer, ſ'il pouvoit, aux peuples, il remit à Philométor tout le reſte de l'Egypte, et ne garda que Peluſe. An de R. 583. Av. J. C. 170.

Mais comme elle étoit la clé du Roiaume, Philométor comprit qu'il n'étoit Roi que précairement, et qu'en continuant la guerre contre ſon frere, il mettoit Antiochus en état de les écraſer tous deux; il fit donc la paix à Phyſcon, qui fut trop heureux de partager le ſceptre avec lui.

An de R. 584. Av. J.C. 169. Antiochus poſa alors le maſque, revint en Egypte avec une armée, et alloit de nouveau en aſſiéger la Capitale, lorſqu'il fut arrêté par une ambaſſade de Rome.

Dès ſon irruption précédente Phyſcon craignant d'être accablé, avoit conjuré le Sénat de mettre un frein à l'ambition d'Antiochus; trois Députés partent auſſitôt, arrivent en Egypte, ſe rendent auprès du vainqueur, et lui ordonnent au nom du Sénat d'abandonner toutes ſes conquêtes: Antiochus demande terme pour répondre; Popilius l'un des Députés trace avec ſa baguette un cercle ſur le ſable autour du Monarque, et lui dit en hauſſant la voix, “ Vous
“ répondrez avant que de ſortir de

« ce cercle, le Roi intimidé se soumit: Tel étoit le contrecoup de la défaite de Persée qu'on venoit d'apprendre.

Outré pourtant d'avoir été forcé de lâcher ſa proye, il déchargea ſa mauvaiſe humeur ſur les Juifs, et donna vingt mille hommes à Apollonius pour détruire Jéruſalem; Apollonius y arrive, eſt reçu comme Lieutenant du Prince, et profite du premier jour de Sabbat pour remplir ſa commiſſion: Pendant que tout le peuple étoit aſſemblé dans les Synagogues, il lâche ſur lui ſon armée avec ordre d'exterminer tous les hommes, et de vendre comme eſclaves les femmes et les enfans; bientôt le ſang ruiſſelle dans les rues, et les airs rétentiſſent des cris des victimes; on mit enſuite le feu aux maiſons, et l'on bâtit des débris une citadelle qui commandoit le temple, et d'où la garniſon fondit

An de R.
584–588.
Av. J. C.
169–165.

ſur tous ceux qui vinrent y adorer Dieu.

Le barbare Antiochus ne s'en tint pas là ; il ordonna par un Edit à tous ſes ſujets d'abandonner la Religion de leurs pères pour prendre la ſienne, et envoia partout des Intendans pour en preſſer l'exécution : Les Juifs ſeuls oſèrent défendre les droits de la conſcience, et de la vérité ; pluſieurs, il eſt vrai, apoſtaſièrent par l'effroi des tourmens, ou l'appât des promeſſes ; mais un grand nombre d'autres aimèrent mieux ſouffrir le ſupplice ; ceux qui échappèrent aux perſécuteurs gagnèrent les montagnes, et s'y préparèrent à défendre leur Religion et leur liberté.

Ils y furent bientôt pourſuivis par leurs ennemis, qui connoiſſant leur profond reſpect pour le Sabbat, choiſirent ce jour là pour les attaquer, et en effet les Juifs n'oſèrent d'abord ſe défendre ; mais ils comprirent enfin que la loi du repos leur avoit été donnée pour leur procurer du relâche, et non pour les livrer ſans défenſe au glaive de leurs ennemis ; ils repouſſèrent donc la force par la force, et remportèrent divers avantages.

Animé par ces ſuccès, Judas leur Chef quitta les montagnes, ſe répandit dans la plaine, reprit pluſieurs places, défit et tua Apollonius dans une bataille, et Séron dans une ſeconde.

Antiochus à ces nouvelles entra en fureur, et envoia contr'eux cinquante mille hommes ; Judas à la tête ſeulement de trois mille, mais tous déterminés à périr ou à vaincre, tomba de nuit ſur eux, et les mit en déroute ; Timothée et Bacchide qui voulurent venger cette honte, furent entièrement défaits.

Lyſias eſpéra d'être plus heureux, et attaqua Judas à la tête de ſoixante cinq mille hommes ; mais dix mille

Juiſs le battirent à Bethſura ; ſes vainqueurs retournerent alors à Jeruſalem, purifierent le temple, et rétablirent le ſervice divin interrompu depuis trois ans et demi.

Antiochus étoit allé en Perſe pour recevoir les tributs des peuples, qui n'avoient pas été paiés réguliérement ; à la nouvelle des victoires des Juiſs, il reprit la route de ſa Capitale, réſolu à les détruire juſques au dernier ; mais une maladie affreuſe qui le ſaiſit, termina ſes crimes et ſa vie.

An de R. 588-590. Av. J. C. 165-163. La guerre des Juiſs ne finit pas avec lui : Lyſias tuteur d'Eupator ſon fils âgé de neuf ans, fit de plus grands efforts que jamais pour les accabler, mais toujours en vain.

Nous avons dit au Chapitre XLV, que Séleucus Philopator envoia ſon fils Démétrius en ôtage à Rome ; il y reſta pendant tout le régne d'Antiochus Epiphane ſon oncle ; à la mort, il pria le Sénat de le rétablir ſur le trône de ſes péres, mais le Sénat aimant mieux que ce trône fut occupé par un enfant tel qu'Eupator, que par un Prince capable, tel que Démétrius, rejetta deux fois ſa demande; Démétrius n'eſpérant rien de ce côté là, s'enfuit ſecrettement de Rome, ſ'embarque à Oſtie, arrive à Tripoly, et ſéme par tout le bruit que le Sénat l'envoie ſe mettre en poſſeſſion de ſes Etats; auſſi-tôt Eupator eſt abandonné; ſes ſoldats même le livrent à Démétrius qui le fait mourir, et prend le beau ſurnom de Soter ou Sauveur.

An de R.
588-590.
Av. J. C.
165-163.

Ce ne furent pas les Juifs qui le lui donnérent, car à peine fut-il aſſis ſur le trône, qu'il envoia contr'eux de nouvelles troupes que Judas défit encore; Craignant toutefois d'être accablé à la fin, et ſachant que les Romains protégeoient volontiers le foible contre le fort, il implora leur appui par une ambaſſade; ſa demande en effet fut très-bien reçue; et Démétrius eut ordre de [illegible] Popilius en chaſſant d'Egypte Antiochus Epiphane, n'y avoit pas rétabli la paix : A peine les deux frères furent-ils délivrés de leur ennemi commun qu'ils ſe diviſèrent; Phyſcon chaſſa Philométor, qui ſe rendit en perſonne à Rome, pour implorer l'appui du Sénat, qui chargea quelques Commiſſaires de le rétablir; ils lui rendirent en effet l'Egypte, et l'Iſle de Chypre, et réduiſirent Phyſcon à la Cyrénaïque et à la Lybie.

Mécontent de leur prononcé, Phyſcon fit à ſon tour le voiage de Rome pour le faire caſſer, obtint l'Iſle de Chypre, et s'y rendit avec quelques troupes; mais Philométor le battit, le fit priſonnier, et au lieu de l'envoier à la mort, ſuivant l'uſage des Princes de ce tems-là, ſe contenta de l'engager à renoncer à cette Iſle,

An de R. 595. Av. J. C. 158.

et lui rendit les Etats que ses Commiſſaires lui avoient laiſſés. Ce trait de générosité lui gagna le cœur de Physcon; et ils régnèrent enſuite en bons frères.

Pendant le ſéjour que ce dernier fit à Rome, il eut occaſion de connoître Cornélie mère des Gracques, et charmé de ſon eſprit et de ſa beauté, il lui offrit de l'épouſer; Cornélie ne crut pas que la fille de Scipion l'Africain, et la veuve d'un Conſul put gagner à devenir Reine, et le refuſa.

An de R. 598-603. Av. J. C. 155-150.

Démétrius forcé de laiſſer la Judée en paix, s'abandonna aux plaiſirs, et fit bâtir près d'Antioche un château, où il s'enferma pour s'y livrer tout entier: Philométor Roi d'Egypte, Attale Roi de Pergame, et Ariarathe de Cappadoce crurent l'occaſion favorable pour le détrôner, apoſtèrent à ce but un jeune homme de baſſe extraction appellé Bala, le reconnurent fils d'Antiochus Epiphane, et l'envoièrent

voièrent

voierent à Rome avec Laodice véritable fille de cet Epiphane, pour y être déclaré ſon légitime ſucceſſeur : Le Sénat mécontent de Démétrius ſeignit d'être dupe, et reconnut le jeune Bala, qui ſe rendit auſſi-tôt en Syrie, et à l'aide de ſes protecteurs eut bientôt levé une armée.

Réveillé par le péril Démétrius ſe hâta d'attaquer ce nouveau rival, et le défit dans une première bataille ; mais dans la ſeconde il fut lui-même défait et tué, et Bala monta ſur le trône.

An de R.
604-607.
Av. J. C.
149-146.

A peine s'y fut-il aſſis, qu'il ſe plongea dans les voluptés qui avoient été ſi fatales à ſon prédéceſſeur, et ſe déchargea des affaires ſur Ammonius, qui les régit ſi mal, qu'il attira bientôt à Bala la haine des peuples : Démétrius avoit laiſſé trois fils, Démétrius, Antigone, et Antiochus ; Antigone avoit été mis à mort par les ordres du vainqueur, les deux autres vivoient à Cnide chez un ami nommé Lasthène, à qui leur père les avoit confiés au commencement de l'orage qui le détrôna. Dès que l'aîné apprit combien Bala étoit odieux, il forma le projet de lui ravir le ſceptre, gagna la Cilicie avec quelques troupes, et fut bientôt joint par une foule de mécontens; Philométor même abandonna Bala, contre qui il avoit des ſujets de plainte; on ſe battit près d'Antioche; Bala vaincu s'enfuit chez Zabdiel Prince Arabe, à qui il avoit confié ſes fils, et qui lui fit trancher la tête; Démétrius prit le ſurnom de Nicator, ou Vainqueur.

An de R.
604-607.
Av. J. C.
149-146.

Dans le tems même qu'il y joignoit le ſceptre, la mort le ravit à Philométor; Cléopatre ſa veuve voulut faire couronner ſon fils, mais Phyſcon aiant un puiſſant parti, elle conſentit à l'épouſer, et à le laiſſer ſur le trône, à condition qu'à ſa mort le fils de Philométor lui ſuccéderoit: Phyſcon promet,

met, épouſe la Reine, et le jour même des nôces tue ſon fils entre ſes bras : Ce monſtre gouverna, ou plutôt déſola vingt neuf ans l'Egypte.

Nicator auſſi perfide que lui, ne fut pas ſi heureux : Philométor avoit renforcé de quelques troupes Egyptiennes les garniſons de ce Prince dans la Syrie et la Phénicie ; à peine ſon bienfaiteur fut-il mort, que ſur quelque ombrage il les fit maſſacrer ; il fit périr de même tous ceux qui dans les dernières guerres avoient favoriſé Bala, et finit par licencier la plupart des troupes avec leſquelles il avoit vaincu.

Diodote ſurnommé enſuite Tryphon, qui avoit été ſous Bala Gouverneur d'Antioche, croit le moment arrivé de rendre la couronne au fils de ſon ancien Maître, va trouver Zabdiel, qui en frappant le père avoit épargné les enfans, l'engage à lui remettre Antiochus l'ainé, revient avec lui en Syrie,

An de R. 608. Av. J. C. 145.

me, et redemande la couronne par un manifeſte : Auſſitôt les troupes licenciées ſe rendent auprès de lui, battent Nicator, prennent Antioche, et y couronnent Antiochus, ſurnommé Théos, ou le Dieu.

Pendant toutes ces révolutions les Juifs avoient été careſſés de la plupart des prétendans au trône, et Jonathas digne frère et ſucceſſeur de Judas en avoit profité pour ſouſtraire entièrement ſa Nation au joug des Syriens : Comme il n'avoit pas eu ſujet de ſe louer de Nicator, il avoit épouſé le parti de Théos ; Tryphon après ſa victoire n'en entra pas moins en Judée pour la ſubjuguer de nouveau, mais Jonathas étant venu à ſa rencontre à la tête de quarante mille hommes, il déſeſpéra de le vaincre, et l'invita à le venir voir pour recevoir Ptolémaïde en récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus à Théos : Jonathas le crut, congédia les troupes, et accompagna Tryphon à Ptolémaïde; mais à peine y fut-il entré, qu'on en ferma les portes, qu'on maſſacra les Juifs qui l'eſcortoient, et qu'on l'arrêta priſonnier; Tryphon reprit enſuite la route de la Judée, pour profiter de l'effroi que la captivité du Chef devoit y répandre; mais Simon frère de Jonathas lui avoit déja été ſubrogé, et fit ſi bonne contenance, que Tryphon n'oſa pas même l'attaquer: il eut de nouveau recours à la perfidie, et offrit à Simon de lui rendre ſon frère, pourvu qu'on lui donnât cent talens, et les deux fils de Jonathas en ôtage; Simon livra l'argent et les deux pupilles, moins dans l'eſpoir de ſauver ſon frère que pour n'avoir pas ſa mort à ſe reprocher; Tryphon en effet n'en fit pas moins mourir Jonathas.

An de R. 609. Av. J. C. 144. Antiochus Théos ne lui ſurvécut guères; le perfide Tryphon le fit tuer de même, et s'empara enſuite du trône; mais ſentant bien qu'il y chanceleroit, tant que Rome ne l'auroit pas reconnu, il y envoia des Ambaſſadeurs chargés d'une Victoire peſant dix mille pieces d'or; Rome reçut la ſtatue, et fit mettre dans l'inſcription le nom d'Antiochus, comme ſi le don fut venu de lui.

An de R. 609. Av. J. C. 144.

Nicator depuis ſa défaite s'étoit ſauvé à Laodicée, où il oublioit ſes malheurs dans la crapule et le vin; Une ambaſſade qu'il reçut cette année de la part des Elyméens, des Bactriens, et des Perſes, qui le conjuroient de briſer le joug que leur avoient impoſé les Parthes, le tira de ſa léthargie; il ſe rendit dans leur pays avec quelques troupes, et eut d'abord quelques avantages, mais tomba enfin dans une embuſcade, où ſon armée fut détruite, et lui-même pris; Ce ſuccès acheva d'affermir l'Empire des Parthes, qui ſubſiſta encore huit cens ans; Mithridate qui le gouvernoit a-

An de R. 611. Av. J. C. 142.

lors, réduisit après la victoire les peuples qui avoient appellé Nicator, entra ensuite dans l'Inde, y porta ses armes plus loin qu'Alexandre, subjugua après son retour la Babylonie et la Mésopotamie, et donna enfin pour bornes à ses Etats l'Euphrate à l'occident, et le Gange à l'orient.

Non content d'acquerir de nouveaux sujets, il voulut faire leur bonheur; il prit de chaque Nation qu'il avoit soumise ce qu'il y avoit de meilleur dans ses lois et dans ses coutumes, et en forma un Code général suivant lequel il les gouverna.

Aussi généreux qu'éclairé et brave, il ne fit point mourir Nicator, comme il se pratiquoit entre les Rois d'Egypte et de Syrie; il l'envoia en Hyrcanie, lui donna Rhodogune sa fille en mariage, et lui laissa toute la liberté dont il crut qu'il ne pourroit abuser.

Cléopatre première femme de Nicator aiant appris ſon mariage avec Rhodogune, en fut ſi outrée, qu'elle offrit ſa main à Antiochus frère de Nicator qui l'accepta, et ſe mit en état de recouvrer le ſceptre que Nicator avoit perdu. An de R. 612. Av. J.C. 141.

Il eut à peine levé une armée, que les troupes même de Tryphon l'abandonnèrent; il fut ſaiſi à Apamée, et à l'inſtant même égorgé; Antiochus fut ſurnommé Sidéte, ou le Chaſſeur. An de R. 613. Av. J.C. 140.

Attale Roi de Pergame mourut l'année ſuivante; Philométor ſon neveu fils d'Eumène lui ſuccéda, mais ne le remplaça pas; après cinq ans d'un règne ſouillé par la cruauté, et déſhonoré par la démence, il fit Rome ſon héritière. An de R. 614–626. Av. J.C. 139–127.

Ariſtonic fils naturel d'Eumène ne laiſſa pas de revendiquer ſes Etats, et battit même un Conſul; mais Perpenna le vainquit peu après, le prit, et l'envoia captif à Rome, où après

avoir

avoit été mené en triomphe, il fut étranglé en priſon : La Lydie, la Carie, l'Helleſpont, et la Phrygie furent dès lors Province romaine ſous le nom d'Aſie.

An de R. 613-617. Av. J. C. 140-136. Sidéte, avant d'attaquer Tryphon, avoit emploïé les plus belles promeſſes pour mettre Simon dans ſes intérêts, et y avoit réuſſi ; mais dès qu'il fut ſur le trône, il oublia tout, et envoïa même une armée contre les Juifs ; cette armée fut détruite, mais Simon étant mort dans ces entrefaites, Sidéte vint lui-même avec de grandes forces aſſiéger Jéruſalem, et contraignit par la famine les Juifs à capituler ; les fortifications de la ville furent raſées, et le pays rendu tributaire.

An de R. 621-622. Av. J. C. 132-131. Le vainqueur tourna enſuite ſes armes contre les Parthes : Ils n'étoient plus gouvernés par cet heureux Mithridate, qui avoit uni la gloire ſolide d'un Légiſlateur à l'éclat brillant des conquêtes ; Phraate occupoit ſon trône, mais n'avoit pas de même ſuccédé à ſes talens ; Sidéte le défit en trois batailles, et reprit toutes les provinces qui avoient autrefois dépendu de la Syrie, excepté la Parthie même ; mais il commit enſuite deux fautes qui lui ravirent le fruit de ſes ſuccès ; au lieu d'enchainer par l'amour les peuples qu'il avoit ſoumis par les armes, il permit à ſes troupes de les traiter en vaincus ; il diſperſa enſuite, et noia, pour ainſi dire, ſon armée dans les Provinces : les peuples foulés par leurs hôtes, formèrent avec les Parthes le projet de les égorger, et l'exécutèrent ; Sidéte au premier bruit de la révolte, courut au ſecours de ſes quartiers, et fut tué après neuf ans de règne.

Peu de jours avant ce maſſacre, Phraate épouvanté des ſuccès de Sidéte, avoit renvoié Nicator avec quelques troupes en Syrie, dans l'eſpoir que ſon arrivée y feroit éclorre des troubles qui forceroient Sidéte au retour :

tour :

Ce Prince ayant péri dans le ſoulèvement de ſes nouveaux ſujets, Phraate dépêcha un corps de cavalerie à la pourſuite de Nicator, mais il avoit déja paſſé l'Euphrate, et étoit remonté tranquillement ſur le trône.

Phraate ſurvécut peu à Sidéte. Aiant caſſé ſans les payer les troupes Scythes qu'il avoit à ſa ſolde, et dont il crut n'avoir plus beſoin, ces troupes l'attaquèrent, et le tuèrent dans un grand combat: Artaban ſon oncle lui ſuccéda, et fut tué de même peu de jours après par d'autres Scythes; Mithridate II. prit alors le ſceptre, et mérita le ſurnom de Grand.

Enfin après plus de trente ans de guerre les Juifs vinrent à bout d'établir pleinement leur indépendance; Hircan fils et ſucceſſeur de Simon, le même qui avoit rendu Jéruſalem à Sidéte, n'eut pas plutôt appris ſa mort, qu'il crut pouvoir rompre leur traité, et s'étant rendu maître de la plupart des places de la Judée, pour ſoumis qu'il fût en état de lui prouver qu'il avoit tort.

An de R. 624-625.
Av. J. C. 129-128.

Il y avoit à peine deux ans que Nicator avoit repris le ſceptre, quand ſes efforts pour ſubjuguer l'Egypte lui firent perdre la Syrie; mais il faut reprendre de plus haut les choſes.

Nous avons vu ſous quels affreux auſpices Phyſcon ſuccéda à Philométor; la ſuite de ſon règne ne fut, pour ainſi dire, qu'un tiſſu de crimes; non ſeulement il fit mourir tous les favoris de ſon frère, il permit même aux ſoldats étrangers de piller et de tuer, comme il leur plaiſoit, dans Alexandrie; la plupart des habitans en ſortirent, et ſe répandirent dans la Grèce et l'Aſie, où ils gagnèrent leur vie à enſeigner les arts et les ſciences, que les premiers Ptolémées avoient fait fleurir en Egypte, tandis que les ravages de la guerre les étouffoient partout ailleurs. Pour repeupler ſa Capi-

Phyſcon promit les maiſons vuides à ceux qui s'y voudroient retirer, et il vint aſſez de monde ; mais n'aiant pas mieux traité les nouveaux habitans que les anciens, Phyſcon s'en vit bientôt auſſi déteſté : Pour ſe ſouſtraire aux effets de leur haine, il réſolut de faire égorger tous les jeunes gens, et un jour qu'ils étoient raſſemblés dans le lieu deſtiné à leurs exercices, il lâcha contr'eux ſes troupes étrangères qui les paſſèrent au fil de l'épée : Le déſeſpoir fit alors ce que le mécontentement n'avoit pas pu faire, le peuple furieux courut mettre le feu au Palais, le Tyran ſe ſauva en Chypre.

Tournant enſuite ſa fureur contre ſa propre famille, il fit mourir ſes deux fils, l'aîné, de peur que les Egyptiens ne le couronnaſſent à ſa place, et le cadet en haine de Cléopatre ſa mère qu'il avoit répudiée, pour épouſer une autre Cléopatre fille de Philométor.

Il leva enſuite des troupes, à la tête deſquelles Hégéloque battit les Alexandrins : La Reine répudiée invita alors Nicator à s'emparer de l'Egypte. Nicator arrive avec une armée, et aſſiége Péluſe ; mais n'étant pas moins abhorré des Syriens que Phyſcon l'étoit en Egypte, il ne fut pas plutôt éloigné, qu'Antioche, Apamée, et d'autres villes levèrent l'étendart de la rébellion ; Nicator fut ainſi forcé de quitter Péluſe pour aller réduire ſes propres ſujets, la Reine répudiée ſe retira à Ptolémaïde, et Phyſcon revint en vainqueur à Alexandrie.

An de R. 628-630. Av. J. C. 125-123.

Un fripier de cette ville nommé Zébina étoit à la tête des ſujets révoltés de Nicator ; il ſe diſoit fils de Bala, et le perſuada ſans peine à des eſprits mécontens ; Phyſcon même lui donna des troupes pour ſe venger de l'entrepriſe de Nicator contre ſon Roiaume ;

Roiaume ; enfin Démétrius fut défait près de Damas, et obligé de fuir à Ptolémaïde ; mais Cléopatre ſa femme lui en fit fermer les portes, plus irritée contre lui de ce qu'il l'avoit ſacrifiée à Rhodogune chez les Parthes, que ſatisfaite de ce qu'il l'avoit repriſe à ſon retour ; ce malheureux Prince ſe ſauva à Tyr, et y fut tué.

An de R. 628-630. Av. J. C. 125-123.

Cléopatre auſſi mauvaiſe mère qu'épouſe poignarda de ſa propre main ſon fils aîné Séleucus, qui vouloit ſuccéder à Nicator ſon père, et ne permit à Gripus ſon cadet de prendre le titre de Roi, qu'en retenant pour elle toute l'autorité.

Cependant Phyſcon regardant l'élévation de Zébina comme ſon ouvrage, prétendoit que ce Prince lui fit hommage de ſa couronne ; Zébina l'aiant refuſé, Phyſcon irrité maria ſa fille à Grypus, et lui donna pour dot une armée ; Grypus attaque alors Zébina,

bina, le défait, le prend, et le fait mourir.

Enflé de ces ſuccès, il ſecoua le joug ſous lequel l'avoit tenu Cléopatre, et gouverna par lui-même ; la ſuperbe Princeſſe réſolut auſſi-tôt de ſe défaire de lui, comme elle avoit fait de ſon frère, et un jour qu'il revenoit fort échauffé de quelque exercice, elle lui préſenta une coupe empoiſonnée en guiſe de rafraichiſſement ; mais Grypus averti la pria d'abord de boire elle-même, et ſur ſon refus lui dit qu'on l'accuſoit expreſſément de vouloir l'empoiſonner, et qu'elle ne pouvoit ſe juſtifier qu'en avalant la coupe ; elle but donc, et mourut d'une manière digne de ſes crimes.

Cinq ans après Phyſcon termina auſſi ſon abominable carrière. An de R. 635. Av. J. C. 118.

CHA-

CHAPITRE L.

DE ROME ET DE L'ESPAGNE.

Guerre en Eſpagne, perfidie de Lucullus, trahiſon de Galba, Viriathe, guerre de Numance, fuite et traité de Mancinus, mauvaiſe foi des Romains, deſtruction de Numance, guerre des eſclaves en Sicile, lois nouvelles.

TANDIS que du Tibre à l'Euphrate tout trembloit ou ploioit ſous Rome, ſa valeur trouvoit encore en Eſpagne des ennemis dignes d'elle, ou plutôt elle eut échoué, ſi les Eſpagnols avoient eu autant d'habileté que de courage, et ſi Rome n'avoit emploié contr'eux la perfidie, autant que la force.

Nous avons vu au Chapitre XLI. qu'après la priſe de Carthagène Scipion ſoumit à la République la partie orientale de ce beau pays ; les Celtibériens au Nord, les Luſitaniens à l'Occident oſoient encore être libres ; c'eſt avec ceux que nous allons voir les Romains aux priſes.

Une victoire remportée par les Luſitaniens ſur le Préteur Piſon fut le flambeau de cette nouvelle guerre ; les Celtibériens s'unirent à eux, et réſolurent de briſer le joug dont on menaçoit leurs têtes.

An de R. 598-601. Av. J.C 155-152.

Ils battirent d'abord les Romains en deux occaſions ; quelques revers les engagerent enſuite à demander la paix ; mais le Sénat voulant qu'ils demandaſſent l'eſclavage, le leur refuſa.

Cependant leur bravoure avoit fait tant de bruit dans Rome, que lorſqu'il y fut queſtion de lever des troupes contr'eux, perſonne ne voulut s'enrôler, pas même en qualité de Tribun ; le Sénat ſe trouvoit dans le plus grand embarras, lorſque Scipion offrit d'aller ſervir en Eſpagne dans quelque grade qu'on lui donnât ; l'admiration qu'il inſpira réveilla la honte des autres, et l'on s'enrôla en foule.

Le Proconſul Marcellus ne fut pas ſi roide que le Sénat ; ſoit pour accabler plus aiſément les ennemis en les diviſant, ſoit pour avoir l'honneur d'avoir rétabli le calme en Eſpagne, il accorda une paix honorable aux Celtibériens, n'exigeant d'eux que des ôtages et ſix cens talens *.

Le Conſul Lucullus qui lui ſuccéda, ſe voiant par là privé du butin ſur lequel il avoit compté, tourna ſes armes contre les Vaccéens, avec qui les Romains étoient alors en paix ; Cauca l'une de leurs meilleures places qu'il aſſiégea, fut obligée de livrer ſa cavalerie, cent talens, des ôtages, et de recevoir garniſon ; mais à peine cette garniſon eut-elle été introduite, qu'elle ouvrit les portes à toute l'armée, et égorgea avec elle tout ce qui pouvoit ſe défendre ; vingt mille hommes

---

* £ 2550000.

hommes périrent dans cette boucherie ; les enfans, les vieillards, les femmes furent vendus ; les habitans d'Intercatie furent auſſi forcés de donner des ôtages et du bétail, mais rien ne put les engager à recevoir garniſon.

Galba d'un autre côté faiſoit la guerre aux Luſitaniens avec autant de perfidie, de cruauté, et de bonheur ; aiant remporté quelques avantages, il ravage tout le pays par la flamme et le fer ; les vaincus demandent la paix, Galba la leur donne, et feignant même de compatir à leur ſort, il leur offre des terres excellentes, et les ſépare ainſi en trois corps ; il les viſite enſuite ſucceſſivement, les engage à lui remettre leurs armes, et les fait tous égorger ; ils étoient au nombre de trente mille hommes : Galba fut pourſuivi en juſtice par Caton à Rome pour cet horrible maſſacre, mais il n'y avoit plus de

An. du R.
604-612.
Av. J. C.
149-144.

juſtice à Rome, le ſcélérat fut abſous.

An de R. 603. Av. J.C. 150. La perfidie des Romains ne reſta pourtant pas impunie, et fut vengée par l'un de ceux-mêmes qui devoient en être victimes : Viriathe échappé aux aſſaſſins de Galba, s'enfuit dans les bois, y trouve quelques compagnons, prend avec eux le métier de chaſſeur, et quelquefois celui de brigand ; aiant enſuite appris que les reſtes des Luſitaniens avoient formé une armée, il ſe hâte de les joindre ; le Préteur Vétilius vient à leur rencontre, les bate, et les enferme dans un défilé ; les Luſitaniens abattus étoient prêts à ſe rendre, quand Viriathe leur rappelle quelle folie il y auroit à eux de ſe fier à leurs ennemis après tant de preuves de leur perfidie, et promet de les délivrer, s'ils veulent le ſuivre ; ſon offre eſt acceptée avec des cris de joye ; il ne garde avec lui que mille cavaliers, et donne aux autres la ville de Tribola pour rendez-vous; Vétilius n'oſe pourſuivre les fuiards, de peur d'être attaqué à dos par Viriathe, mais ſe jette ſur celui-ci; Viriathe réſiſte, prend la fuite, revient à la charge, fuit encore, et quand par ces manœuvres il eut donné à ſes gens le tems de gagner Tribola, il s'y rendit lui-même par des chemins détournés: Vétilius l'y pourſuit, mais avant que d'y arriver, il tombe dans une embuſcade que lui avoit dreſſé Viriathe au milieu d'un bois, et y périt avec quatre mille hommes.

An de R. 604-612. Av. J. C. 149-141.

Quatre autres Généraux Romains aiant été défaits par ce nouvel Héros, le Sénat commença à craindre, et envoia contre lui le Conſul Fabius Æmilianus, qui laiſſa battre un de ſes Lieutenans, mais remporta lui-même pluſieurs avantages: Viriathe prêt à ſuccomber a recours aux Celtibériens, qui depuis la paix faite

An de R. 613-614. Av. J.C. 140-139.

avec Marcellus étoient toujours reſtés tranquilles ; il leur prouve que Rome en veut à la liberté de tous les peuples, et que quand les Luſitaniens ſeront écraſés, leur tour ne tardera pas à venir ; il les perſuade : Dès-lors la guerre ſe fait avec plus d'égalité ; Métellus, il eſt vrai, a divers ſuccès contre les Celtibériens, mais Viriathe défait le Préteur Quintius dans une bataille, le Conſul Fabius Servilianus dans une autre, lui fait lever l'année ſuivante le ſiége d'Eriſane, et l'enferme dans un défilé : Auſſi prudent que brave, il offre alors la paix aux ennemis, qui ſe crurent trop heureux de l'accepter ; on convint qu'il y auroit paix et amitié entre les Romains et Viriathe, et que chacun garderoit ce qu'il poſſédoit : Rome même ratifia ce traité, tant la guerre d'Eſpagne commençoit à lui peſer ; le Sénat plus corrompu encore que le peuple, permit au Conſul Cépion de renouveller les hoſtilités, mais les premiers efforts aiant mal réuſſi, il engagea par argent deux Officiers de Viriathe à l'aſſaſſiner, et ce grand homme finit ainſi ſa carriere; pluſieurs de ſes ſoldats ſe rendirent enſuite, et furent tranſportés ſur la côte orientale, où ils bâtirent Valence.

La mort de Viriathe ne termina pourtant pas la guerre; les Numantins forcerent le Conſul Pompée à un traité pareil à celui que Fabius Servilianus avoit conclu avec Viriathe; mais à peine Pompée eut-il été remplacé qu'il nia l'accord, et Popilius alla remettre le ſiege devant Numance. Les habitans laiſſent faire aux aſſiegés leurs approches, et ne paroiſſent pas même ſur les murs; enhardis par ce calme, les Romains entreprennent de les eſcalader, les Numantins ne ſe montrent point encore, Popilius ſe defiant de cette inaction ordonne ſa retraite, les Romains

An de R.
613-614.
Av. J.C.
140-139.

obéiſſent; mais fort lentement, comme des gens qui ſe voient enlever un butin qu'ils croioient tenir; les habitans ſortent alors par diverſes portes, les attaquent, les renverſent, et en taillent en piéces une grande partie.

An de R. 615–617.
Av. J.C. 138–136.

Mancinus mit le comble à l'ignominie de cette défaite: Il aſſiégea de nouveau Numance, mais aiant été repouſſé dans toutes les attaques, il prit le parti de ſe retirer de nuit, pour rétablir ſes troupes affoiblies et découragées; les aſſiégés le firent pourſuivre par quatre mille hommes, qui l'envelopérent dans des défilés: Déſeſpérant d'en ſortir par force, Mancinus demande à capituler; les Numantins qui ne deſiroient que la liberté, ſe contentent d'un traité qui la leur aſſure, et n'impoſent aux Romains aucune de ces conditions humiliantes que les vainqueurs ſe plaiſent à faire ſubir aux vaincus;

mais comme on s'étoit joué de leur premier accord avec Pompée, ils obligent le Conſul, et les principaux Officiers à s'engager par ſerment à faire obſerver le nouveau traité ; vaine reſſource contre la mauvaiſe foi qui régnoit à Rome : Ce traité qui avoit ſauvé la vie à vingt mille citoyens, y fut caſſé avec autant de facilité que s'il eut entrainé la ruïne de la République, et l'on crut, ou l'on fit ſemblant de croire qu'on en faiſoit aſſez en livrant aux Numantins le Conſul : Mancinus fut donc préſenté aux portes de Numance nud et garotté ; mais les Numantins refuſèrent de le prendre, et il rentra le ſoir dans le camp.

An de R. 618-619. Av. J.C. 135-13

An de R. 615-617. Av. J.C. 138-13

Autant que la bonne foi étoit déchue à Rome, autant l'orgueil s'y étoit accru ; victorieuſe de tant de Rois et de peuples, elle s'indignoit de trouver tant de réſiſtance chez de petites nations, avec qui elle eut rougi de ſe comparer ; elle réſolut donc de ne

« plus confier le dépôt de ſes armes qu'à un Général capable, d'en venger la gloire flétrie, et le vainqueur de Carthage parut ſeul digne de vaincre Numance : Le jour donc des Comices, Scipion s'étant rendu au champ de Mars pour appuier de ſon crédit ſon neveu Fabius qui demandoit la Queſture, fut lui-même nommé Conſul, et partit incontinent pour l'Eſpagne.

An de R. 618-619. Av. J. C. 135-134.

Son premier ſoin fut, comme devant Carthage, de rétablir la diſcipline militaire ; il chaſſa de ſon camp tous les valets ſurnuméraires, toutes les femmes de mauvaiſe vie, tous les chariots et les bêtes de ſomme qu'emploioient les ſoldats à porter leur bagage ; il leur fit faire de longues marches chargés de tout leur attirail, de proviſions pour quinze ou vingt jours, de leurs armes, et de ſept pieux ; il leur faiſoit creuſer des foſſés, élever des paliſſades, conſtruire des murs, et ruinoit le tout un moment après : « Qu'ils ſe couvrent de boue, » diſoit-il, « puiſqu'ils ont peur de ſe couvrir de ſang. » Il emploia une année entière à ces exercices, et ce ne fut qu'alors qu'il ſe crut en état d'aſſieger Numance.

An de R. 618-619. Av. J. C. 135-134.

Numance étoit ſituée près des ſources du Douro, avoit près d'une liene de tour, et environ huit mille citoyens; Scipion, quoiqu'à la tête de ſoixante mille hommes n'oſa accepter le combat qu'ils lui offrirent pluſieurs fois, et réſolut de les dompter par la faim; il environna dans ce but la ville d'un mur de circonvallation, et bâtit ſur les deux rives du Douro deux forts, d'où il jetta ſur toute la largeur du fleuve de longues et fortes poutres, attachées des deux côtés à de gros cables, et ferma ainſi le paſſage aux nageurs, aux plongeurs, et aux barques.

Les Numantins preſſés eſſaiérent vingt fois de forcer le mur de circonvallation, mais furent toujours repouſſés;

pouſſés ; Rhétogène l'un d'eux le franchit pourtant dans une nuit ſombre, et parcourut tous les païs voiſins en implorant du ſecours ; mais la terreur avoit gagné les eſprits ; la jeuneſſe de Lutia ſeule oſa promettre une pitié active aux malheureux Numantins ; les vieillards plus timides en donnèrent avis à Scipion, qui y courut avec un corps nombreux, et menaça de ſaccager la ville, ſi l'on ne lui livroit ſans délai les Chefs de la jeuneſſe ; on lui en remit quatre cens, à qui le barbare fit couper les mains.

Les Numantins lui offrirent alors de capituler à des conditions équitables, et le prièrent de leur permettre au moins de mourir avec gloire dans une bataille ; Scipion refuſa l'un et l'autre, et demanda qu'ils rendiſſent leurs armes, et ſe livraſſent entiérement à la diſcrétion des Romains : Cette réponſe mit les aſſiégés en fureur, ils maſſacrèrent leurs Députés, et firent de nouveaux efforts contre les poſtes ennemis; mais tout ayant été ſans ſuccès, et la famine faiſant parmi eux de cruels ravages, les uns s'égorgèrent mutuellement pour ne pas ſurvivre à la perte de leur liberté, les autres ſe rendirent, et furent vendus; Numance même fut pillée et raſée; l'Eſpagne fut dès lors tranquille juſqu'aux guerres civiles qui diviſèrent les Romains.

Pendant qu'ils attaquoient Numance, une autre ſorte d'ennemis les occupèrent en Sicile: Cette Iſle qui ſervoit de grenier à Rome, étoit preſqu'entièrement cultivée par des eſclaves, qui traités par leurs maîtres avec la dernière rigueur, perdirent enfin patience, et ſe révoltèrent au nombre de deux cens mille; mais comme leur courage n'étoit ſoutenu par aucune connoiſſance de l'art militaire, après avoir eu quelques ſuccès, ils furent enfin défaits et détruits par les Conſuls Piſon et Rupilius.

An de R. 619–620. Av. J. C. 134–133.

Quoique la corruption fut extrême à Rome, il s'y trouvoit pourtant de tems à autre des citoyens dignes de ce nom, qui s'efforçoient par de ſages lois d'arrêter le progrès, ou l'influence des vices. Telle fut l'origine des lois Licinia et Gabinia, faites dans l'époque que nous parcourons, et deſtinées la première à modérer le luxe de la table, et la ſeconde à déconcerter la corruption et la brigue, en ſubſtituant à l'uſage régnant juſqu'alors de donner de vive voix ſon ſuffrage celui de le donner par écrit, ou par ſcrutin.

CHA

CHAPITRE II.

DE ROME ET DES GAULES.

Affaire des Gracques, jugemens tranſportés du Sénat aux Chevaliers, mort de Scipion; réduction des Baléares, guerre avec les Salluviens, les Allobroges et les Auvergnats, fondation d'Aix et de Narbonne.

An de R. 619. Av. J.C. 134.

UNE loi plus importante faillit dans le même tems rétablir à Rome en quelque degré cette égalité précieuſe qui fait l'eſſence d'une République, mais ne ſervit par l'événement qu'à prouver que les maux de l'Etat étoient à leur comble, et ne pouvoient plus ſouffrir de remède.

Nous avons déja dit que Rome n'accordoit point de paix aux peuples vaincus, qu'en les privant d'une portion de leurs terres, dont on donnoit une partie à cens, et l'on partageoit l'autre entre de pauvres citoyens:

Les riches étoient venus dès long-tems à bout d'engloutir à peu près toutes ces poſſeſſions, ſoit en offrant un cens plus conſidérable, ſoit même en expulſant les pauvres. C'étoit pour réparer en quelque degré cet abus que le Tribun Licinius avoit porté la loi qui défendoit de poſſéder plus de cinq cens arpens, mais on l'avoit ſi ſouvent éludée, qu'elle étoit tombée en déſuétude: Tibérius Gracchus auſſi Tribun du peuple voulut la remettre en vigueur.

“ Les bêtes ſauvages,” diſoit-il,
“ ont leur repaires et leur forts, et
“ ces Romains qui ont bravé mille
“ fois la mort pour la défenſe de la
“ République, n'ont ni toit, ni chau-
“ mière pour les mettre à couvert de
“ l'inclémence des ſaiſons: Errans
“ au ſein de leur patrie avec leurs
“ enfans et leurs femmes, ils reſſem-
“ blent moins à des citoyens qu'à des
“ bannis: Leurs Généraux à la guerre

“ les animent à combattre pour leurs
“ Dieux domeſtiques, et pour leurs
“ tombeaux, et il n'en eſt pas un qui
“ ait un autel paternel, ou un tom-
“ beau de ſes ancêtres; ils combat-
“ tent et meurent uniquement pour
“ fournir au luxe des riches; on les
“ traite de maîtres du monde, et ils
“ n'ont pas un pouce de terre.”

Tibérius ne penſoit pourtant pas d'abord à dépouiller purement les riches, il vouloit que le fiſc leur paiât les terres qu'ils ſeroient forcés de céder; mais cet arrangement équitable n'aiant pas même été gouté des riches, Tibérius ne parla plus de les dédommager, et propoſa ſimplement de les priver des terres qu'ils poſſédoient contre les lois.

Le Sénat compoſé preſqu'entiérement des coupables, engagea Octavius Collégue de Tibérius à s'oppoſer à la loi, et cette oppoſition devoit naturellement la faire tomber; mais

Tibérius avoit réſolu de ne pas céder; il emploia donc d'abord les prières pour engager Octavius à retirer ſon oppoſition, et ſur ſon refus il le fit caſſer par le peuple.

Cette caſſation ſans exemple, il la juſtifioit pourtant par des raiſons ſpécieuſes: "Le Tribun du peuple," diſoit-il, "eſt l'homme du peuple, "ſon protecteur, ſon vengeur; lors "donc qu'il trahit ſa confiance, et ſe "ſert contre lui du pouvoir qu'il en "a reçu, il s'en déclare par-là même "indigne, et mérite d'en être privé."

Octavius dépoſé, la loi paſſa ſans obſtacle, et Tibérius lui-même, Caius ſon frère, et Appius Claudius ſon beau-père furent nommés Commiſſaires pour la faire exécuter; le Sénat ne leur en laiſſa pas le tems.

An de R.
621-627.
Av. J. C.
132-126.

L'année du Tribunat de Tibérius étant expirée, il fit tous ſes efforts pour être continué; mais le jour même de l'élection. Scipion Naſica irrité, au refus du Conſul, à la tête du Sénat, d'une foule d'autres perſonnes opulentes, et de leurs eſclaves et créatures, fondit avec eux ſur le Capitole, où une petite partie du peuple étoit aſſemblée avec Tibérius, et les mit en fuite à coups de leviers et de bâtons; Tibérius et trois cens autres citoyens furent aſſommés de la ſorte, et jettés après cela dans le Tibre: C'étoit le premier ſang Romain qui depuis l'expulſion des Rois eut été répandu dans les diſſenſions des deux Ordres, et ce Scipion qui le fit couler, avoit été déclaré le plus vertueux des Romains.

An de R. 621-627. Av. J. C. 132-126.

Cependant la mort de Tibérius n'abrogeoit pas la loi qui l'avoit cauſée; mais Lélius et Scipion l'Africain revenu de Numance s'opposèrent ſi fort à ſon exécution, qu'elle reſta ſans effet.

Caïus et ſon parti déſolés d'échouer contre leur crédit, s'attachérent à ravir à Scipion la faveur du peuple, et y réuſſirent ſi bien qu'on le trouva mort dans ſon lit, et que malgré de violens ſoupçons qu'il avoit été étranglé, ou empoiſonné, on ne fit nulle recherche à cette occaſion. Caïus fut même nommé cinq ans après Tribun du peuple.

An de R.
628–631.
Av. J.C.
125–122.

Il ſe hâta de récompenſer ceux qui l'avoient élu par les lois les plus favorables; il renouvella celle de ſon frere pour le partage des terres, et ſe fit nommer Commiſſaire avec Fulvius et Craſſus pour la mettre en exécution; il ordonna qu'à l'avenir on habilleroit les ſoldats, ſans diminuer pour cela leur paie, qu'on donneroit chaque mois à très-bas prix aux citoyens une certaine quantité de blé; il établit des greniers publics, et fit conſtruire pluſieurs grands chemins.

Toutes ces lois et ces ouvrages lui donnèrent un tel crédit, qu'à ſa ſeule recommandation Fannius ſon ami fut nommé Conſul, et lui-même prorogé ſans l'avoir demandé, dans le Tribunat.

Il profita de ce nouveau pouvoir pour humilier encore plus le Sénat; il lui ôta les jugemens, ſous le prétexte trop bien fondé que cette Compagnie vendoit la juſtice, et ne puniſſoit que les ſcélérats qui ne pouvoient paier l'impunité; mais les Chevaliers qui obtinrent cette branche ſi importante du pouvoir, et qui étoient déja les fermiers de la République, en abuſèrent ſi fort, qu'on s'apperçut bientôt qu'on n'avoit rien gagné au change.

Caïus envoia enſuite deux colonies à Tarente, et à Capoue, et ſe chargea lui-même d'établir celle qui devoit relever Carthage.

Le Sénat déconcerté s'aviſa enfin pour détruire ſon ennemi du ſeul moien qu'on n'eût pas encore emploié, et du ſeul peut-être qui put réuſſir, ce fut de ſe rendre plus populaire que Caïus même : Celui-ci n'avoit proposé que l'envoi de deux Colonies, Druſus ſon Collégue propoſa l'envoi de douze autres, et déclara qu'il le faiſoit avec l'agrément du Sénat ; par-là l'inimitié des deux Ordres s'affoiblit au point que Caïus n'obtint pas, comme il l'avoit ſouhaité, un troiſiéme Tribunat, et qu'Opimius ſon ennemi mortel fut nommé Conſul.

A peine ce dernier fut-il entré en charge, qu'il fit un crime à Caïus de la réédification de Carthage, que dans le tems de ſa chute même on avoit défendu avec imprécations de relever jamais : Le jour de l'aſſemblée arrivé, le Conſul ſe rendit maître avec ſon parti d'un côté du Capitole, tandis que Caïus, Fulvius et leurs gens occupèrent l'autre : Ces deux corps paroiſſoient deux camps, qui n'attendoient qu'un ſignal pour en venir aux mains, un huiſſier emportant les entrailles des victimes, arrive à l'endroit où étoient Caïus et ſa ſuite. “Méchans citoyens,” leur dit-il, “faites place, et laiſſez paſſer les gens de bien.” Fulvius et ſes gens ſe jettent ſur lui, et le tuent à coups de poinçons de tablettes; Opimius charmé de cette ſottiſe alloit la venger dans leur ſang, lorſqu'une groſſe pluye diſſipa l'aſſemblée.

Le lendemain le Conſul fit apporter en grande pompe le cadavre de l'huiſſier dans la place publique, et prodigua les lamentations ſur ſa triſte deſtinée; mais cette comédie ne produiſit pas ſur le peuple l'effet qu'on en attendoit. “Ils ont maſſacré,” diſoit-on, “au Capitole T. Gracchus “Tribun du peuple, et ont jetté ſon “corps dans le Tibre; et maintenant “qu'un vil huiſſier a été puni trop “ſévérement de l'inſulte qu'il avoit

“ faite à un grand nombre de citoyens,
“ le Sénat entoure ſon lit, et fait ſur
“ ſon trépas de grandes doléances
“ pour parvenir à perdre le dernier
“ appui qui nous reſte.”

Cependant le Sénat aiant chargé le Conſul de la défenſe de la République, Opimius revêtu par là d'un pouvoir ſans bornes, ordonna aux Sénateurs et aux Chevaliers de ſe rendre le lendemain matin près de lui chacun avec deux domeſtiques armés ; Caïus et Fulvius s'emparèrent de l'Aventin avec leurs amis ; mais la partie n'étant pas égale, Fulvius envoia ſon fils aîné au Conſul pour parler d'accommodement ; le jeune homme fut arrêté, et peu après maſſacré ; le cruel Opimius attaqua enſuite avec ſon armée la petite troupe des deux Commiſſaires qui fut bientôt diſſipée : Fulvius fut tué dans un bain, Caïus par un de ſes eſclaves qui ſe poignarda enſuite lui-même ; trois mille autres citoyens

toyens perdirent la vie dans cette déroute, ou furent exécutés en priſon; on confiſqua leurs biens, on jetta leurs corps dans le Tibre, on défendit à leurs veuves de prendre le deuil, on condanna même Licinia femme de Caïus à perdre ſa dot, et pour joindre l'inſulte à l'inhumanité, le Conſul fit bâtir un temple à la Concorde pour monument de ſes heureux exploits: Un citoyen indigné de tant d'inſolence, grava de nuit ſur la façade de l'édifice: “Ce Temple de la Concorde eſt l'ouvrage de la fureur.”

Pendant que le Sénat luttoit ainſi contre le peuple, la République entiere étendoit toujours ſes conquêtes: Quelques Baléares s'étant ligués avec les pirates qui couroient la Méditerranée, Q. Metellus ſaiſit l'occaſion d'attaquer la Nation entière: Comme la fronde étoit l'arme la plus dangereuſe qu'elle emploiât, le Conſul étendit ſur les tillacs de ſes vaiſſeaux des

An de R.
629.
Av. J. C.
124.

des peaux contre leſquelles toutes les pierres venoient s'amortir; le débarquement ſe fit ainſi ſans obſtacle, et les Romains eurent enſuite plus de peine à trouver les ennemis qu'à les vaincre.

Nous avons dit au Chapitre IX. que les habitans de Phocée déſeſpérant de réſiſter aux Perſes, abandonnèrent leur patrie, et fondèrent Marſeille ſur la côte méridionale des Gaules: Cette République ſouvent moleſtée par les Gaulois, avoit recherché l'alliance de Rome, et lui avoit dû plus d'une fois ſon ſalut; les Salluviens aiant commis contr'elle de nouvelles hoſtilités, elle implora de nouveau l'appui de ſa protectrice: Fulvius ami de C. Gracchus vint d'abord à ſon ſecours avec une armée, et remporta quelques avantages: Sextius plus heureux ou plus habile défit entiérement les Salluviens, et bâtit dans le lieu même de ſa victoire la ville d'Aix appellée

An de R.
629.
Av. J.C.
124.

pellée alors Aquæ ſextiæ des eaux chaudes de ſon voiſinage.

An de R. 630-632. Av. J. C. 123-122.

La guerre paroiſſoit finie, les Allobroges et les Auvergnats la renouvellèrent ; les premiers occupoient le païs ſitué entre le lac de Genève, le Rhône et l'Iſere, et le gouvernoient, à ce qu'il paroit, en forme de République ; les Auvergnats s'étendoient du Rhône aux Pyrénées, et avoient un Roi : Domitius battit d'abord près d'Avignon les uns et les autres ; Fabius leur livra enſuite une grande bataille au confluent du Rhône et de l'Iſere, et leur tua cent vingt mille hommes ; abattus par ces deux revers, ils demandèrent la paix ; Domitius piqué de ce qu'ils s'adreſſoient à Fabius plutot qu'à lui, engagea Bituit Roi des Auvergnats à le venir voir, et l'envoia ſur le champ à Rome pour y être mené en triomphe ; Cogentiat fils de ce Prince obtint pourtant du Sénat ſa couronne, mais l'Allobrogie fut réduite en Province ; afin même de tenir les Auvergnats en échec, le Consul Narbo Marcius bâtit peu après la ville de Narbonne presque au centre de leur pays.

CHAPITRE III.

DE ROME ET DE LA NUMIDIE.

Règnes de Maſſiniſſa et de Micipſa; Hiempſal et Adherbal fils du dernier détrônés et maſſacrés par Jugurtha ; vénalité des Grands de Rome ; guerre de Jugurtha ; défaite d'Aulus ; ſuccès de Métellus ; Bocchus Roi de Mauritanie allié de Jugurtha ; ſuccès de Marius contr'eux ; mort de Jugurtha.

MASSINISSA qui avec tant de talens et de lâcheté avoit réuni ſous ſes lois tout l'Empire de la Numidie, et une grande partie de celui de Carthage, n'eut pas le plaiſir de voir la deſtruction de cette dernière ville, dont il avoit fourni aux Romains le prétexte ; il mourut même avant que Scipion fut nommé Conſul, et ne l'en chargea pas moins du ſoin de partager ſes Etats entre ſes enfans : Scipion, ſuivant l'uſage des Romains de multiplier autant qu'ils pouvoient les

Rois dans un même Roiaume pour l'affoiblir, partagea celui de Numidie entre ſes trois fils de Maſiniſſa ; mais deux d'entr'eux étant morts peu après, Micipſa reſta ſeul poſſeſſeur du trone, et l'occupa trente ans.

Un de ſes freres avoit laiſſé un fils naturel nommé Jugurtha ; Micipſa le fit élever avec les ſiens à la Cour, ſes talens acheverent de le lui rendre cher ; mais obſervant que ce jeune Prince avoit autant d'ambition que d'audace, que ſes fils étoient en bas âge, et lui-même près d'achever ſa courſe, il commença à ſe redouter, et profita de la guerre de Numance pour l'envoier en Eſpagne, et l'expoſer aux combats ; mais Jugurtha ſervit avec tant de valeur et d'habileté, qu'il gagna l'eſtime de toute l'armée ; Scipion même à ſon départ lui donna pour Micipſa une lettre, où il le combloit des plus grands éloges : Flatté d'avoir un neveu d'un ſi grand mérite, Micipſa réſolut de le gagner par les bienfaits, et l'appella par ſon teſtament au trône avec Adherbal et Hiempſal ſes fils.

An de R. 634-635. Av. J. C. 119-118.

Mais à peine ce Prince eut-il fermé les yeux, que la diſcorde ſe mit entre ſes héritiers ; Jugurtha fit d'abord aſſaſſiner Hiempſal qui affectoit de le braver, et Adherbal aiant eſſaié de venger ſon frère, fut défait dans une bataille, chaſſé de la plupart de ſes places, et obligé de s'enfuir à Rome.

Jugurtha l'y fit ſuivre par des Ambaſſadeurs chargés de préſens pour les principaux Sénateurs ; ce moien de défenſe lui réuſſit à ſouhait, il ne fut point queſtion du meurtre d'Hiempſal, et le Sénat ſe contenta d'envoier des Commiſſaires pour partager la Numidie entre les deux Princes ; Jugurtha eut les Provinces les plus fertiles et les plus peuplées, Adherbal fut réduit aux autres.

An de R. 636-640. Av. J. C. 117-113.

Le calme rétabli ſe ſoutint quatre ans, au bout deſquels Jugurtha ne pouvant plus modérer ſon ambition, attaqua Adherbal, le battit près de la ville de Cirta, et l'y eut pris, ſi les Italiens qui s'y trouvoient en grande nombre, n'euſſent repouſſé les vainqueurs.

Jugurtha aſſiége auſſitôt la place, tandis qu'Adherbal ſollicite par des Ambaſſadeurs le ſecours de Rome; trois Sénateurs arrivent, et ſomment les deux Princes de poſer les armes; mais Jugurtha n'en preſſe les attaques qu'avec plus d'ardeur; de nouveaux Commiſſaires, aiant à leur tête Scaurus Prince du Sénat, lui réitèrent les ordres des premiers; Jugurtha les corrompt, comme il avoit probablement corrompu les autres; Cirta capitule, et Jugurtha qui avoit promis la vie à ſon rival, ne l'a plutôt en ſon pouvoir qu'il le fait mourir, et ſe voit dès lors maître de toute la Numidie.

Ses forfaits étoient ſi crians, que tout le crédit de ſes amis à Rome ne put empêcher qu'on ne lui déclarât la guerre, et le Conſul Calpurnius Piſon fut envoié contre lui; mais auſſi vil que Scaurus et les autres Commiſſaires, il ſe contenta de faire acheter à Jugurtha ſon trône, et l'en laiſſa poſſeſſeur.

An de R. 641.
Av. J. C. 112.

Le traité apporté à Rome y excita une indignation générale; ceux qui l'avoient conclu furent accuſés de s'être vendus, et le Préteur Caſſius envoié en Afrique pour en amener Jugurtha ſous la garantie de la foi publique, afin qu'on ſçut de ce Prince même les iniquités qui s'étoient commiſes.

Caſſius arrive en Afrique, et perſuade à Jugurtha de le ſuivre; mais quand le jour de l'aſſemblée fut arrivé, et que le Préteur le ſomma de nommer les coupables, le Tribun Bébius gagné comme les autres lui défendit de parler ; en vain le peuple éclate en menaces, l'impudent Bebius n'en perſiſte pas moins dans ſon oppoſition, et l'aſſemblée eſt forcée de ſe ſéparer.

Il y avoit alors à Rome un Prince Numide nommé Maſſiva de la famille de Maſiniſſa ; le Conſul Albinus qui deſiroit la guerre, pour acquérir de l'or et de la gloire, l'exhorte à demander le Roiaume de Numidie ; mais Jugurtha le ſait, et fait poignarder Maſſiva ; le meurtrier arrêté accuſe Bomilcar confident de Jugurtha de l'avoir ſeduit; Jugurtha fait évader Bomilcar, et reçoit ordre du Sénat de vuider inceſſamment l'Italie. On rapporte qu'après être ſorti de Rome, il tourna pluſieurs fois ſes regards vers elle, et s'écria enfin, " O ville vénale!
" Tu périras bientôt, ſi tu trouves un
" acheteur.

Le Conſul Albinus le ſuivit de près en Afrique avec une armée, mais ne fit rien d'important. Aulus ſon frère, à qui il laiſſa le commandement pour aller tenir les Comices à Rome, fut forcé dans ſon camp, et ne ſauva ſa vie qu'en paſſant ſous le joug avec toutes ſes troupes, et en s'engageant à vuider la Numidie dans dix jours.

A cette nouvelle l'indignation à Rome fut ſi vive, que malgré les efforts des Nobles le peuple établit une Commiſſion pour informer contre tous ceux que Jugurtha avoit corrompus : Calpurnius, Albinus, Opimius, C. Caton et Galba furent bannis ; Scaurus échappa par l'adreſſe qu'il eut de ſe faire nommer l'un des Commiſſaires.

An de R.
643-644.
Av. J. C.
110-109.

Après avoir vengé ſon honneur au dedans, le peuple penſa à le recouvrer au dehors, et Q. Métellus auſſi incorruptible que brave fut envoié contre Jugurtha, qui déſeſpérant de lui réſiſter, eſſaie de le tromper, et offre de céder aux Romains ſa couronne, pourvu qu'on lui laiſſe la vie ; Métellus

n'accepte,

n'accepte, ni ne refuſe, engage ſes Ambaſſadeurs à le lui livrer mort ou vif, s'avance dans le pays, et met garniſon dans les places : Jugurtha pris dans ſon piége, a de nouveau recours aux armes, donne une bataille et la perd : le vainqueur ravage les campagnes, le vaincu lève de nouvelles troupes, mais évite les combats en forme, et ſe contente de harceler l'ennemi par des eſcarmouches ; Métellus pour l'amener à une action, aſſiége la ville forte de Zama, et en effet, tandis qu'il lui livre un aſſaut avec une partie des troupes, Jugurtha fond ſur celles qui gardoient le camp ; des deux côtés les aſſaillans ſont repouſſés, mais Zama fut délivrée.

An de R. 645. Av. J. C. 108.

Voiant que la campagne tiroit à ſa fin, et que la guerre pourroit être longue, Métellus a de nouveau recours à la trahiſon, et engage Bomilcar à lui livrer Jugurtha : Ce perfide en effet perſuade à ſon Maître de ſe rendre ſans condition aux Romains, Métellus en conſéquence ſe fit livrer ſes éléphans, les transfuges, une partie de ſes chevaux et de ſes armes, et deux cens mille livres peſant d'argent (£ 19200000:) Jugurtha devoit enfin ſe livrer lui-même ſuivant le traité, mais quand le moment en fut arrivé, l'horreur de la priſon, et le ſouvenir de ſes crimes l'épouvantèrent ſi fort, qu'il ne put s'y déterminer, et la guerre recommença.

Les habitans de Vacca aiant égorgé la garniſon romaine qu'ils avoient reçue, Métellus y courut avec peu de troupes, l'emporta d'emblée, et la mit à feu et à ſang.

Il battit de nouveau Jugurtha l'année ſuivante, et prit la ville de Thala; Jugurtha chaſſé preſque de la Numidie, ne perdit pourtant point courage; il gagne à grandes journées le pays des Gétules, peuple farouche et ſauvage, qui n'avoit pas ſeulement ouï parler

An de R. 645.
Av. J. C. 108.

de Rome ; il les aſſemble en différens corps, et les exerce à toutes les manœuvres de l'art militaire ; il court enſuite chez Bocchus ſon gendre Roi de Mauritanie, lui peint les Romains comme les ennemis déclarés des Rois, qui l'auroient à peine vaincu, qu'ils tourneroient leurs armes contre les Maures ; il le perſuade ; ils joignent enſemble leurs troupes, et marchent à Cirta, où Métellus avoit mis ſon butin, ſes priſonniers, et ſes bagages ; mais ils l'y trouvèrent ſi bien retranché, qu'ils n'oſèrent l'attaquer.

Ce fut alors que Métellus apprit avec une ſorte de déſeſpoir que Marius venoit le remplacer : Cet homme qui fit dans la ſuite une fortune ſi prodigieuſe, étoit né payſan ; il embraſſa le parti des armes, et s'y diſtingua ſi fort, que de grade en grade il devint Lieutenant de Métellus : Mais ſon ambition n'étant pas ſatisfaite, il demanda un congé pour aller à Rome poſtuler le Conſulat. Métellus avec des vertus avoit tout l'orgueil d'un Noble, et très-choqué qu'un homme nouveau tel que Marius oſât porter ſes vues ſur la première dignité de la République, il le lui fit ſentir de la manière la plus mépriſante: “Il “ſera,” lui dit-il, “aſſez tems pour “vous de penſer au Conſulat, lorſque “mon fils le demandera.” Ce jeune homme n'avoit alors que vingt ans, et l'on n'étoit éligible qu'à quarante trois: Mais ces mépris, au lieu d'arrêter Marius, irritèrent ſon ambition, et il revint ſi ſouvent à la charge, que Métellus fatigué le laiſſa partir.

Il arriva à Rome dans les circonſtances les plus favorables: Depuis que divers Nobles avoient été convaincus de corruption, et punis, le peuple avoit repris ſur leur Ordre l'aſcendant que la mort des Gracques lui avoit fait perdre, et il ſe fit un plaiſir de le prouver en cette occaſion: Marius non ſeulement fut élu Conſul, mais encore chargé de la guerre de Numidie. Métellus à cette nouvelle répandit des larmes, remit ſon armée à Rutilius, et partit pour Rome, où il obtint pourtant le triomphe, et le ſurnom de Numidique.

Impatient de ſe ſignaler, Marius marcha d'abord à Capſa, et s'en rendit maitre, avant que Jugurtha put ſavoir qu'on l'attaquât ; il aſſiégea enſuite un fort ſitué ſur un roc auſſi élevé que roide, et où le Roi Numide tenoit ſon tréſor ; mais après pluſieurs aſſauts inutiles il étoit prêt à ſe retirer, lorſqu'un Ligurien lui apprit qu'en cherchant des limaçons entre les fentes du rocher, il en avoit gagné le ſommet ; le Conſul lui donne quatre compagnies, et le charge de prendre à dos l'ennemi, tandis qu'il l'attaquera lui-même de front ; les quatre compagnies arrivent, et ſonnent la charge, les Numides effraiés ſ'enfuient, et le fort eſt pris.

Jugurtha déſolé de voir ſes meilleures places emportées, revient au projet de donner bataille, et y détermine Bocchus; ils fondent à l'improviſte ſur l'armée Romaine, et y jettent d'abord le trouble; la nuit ſuſpendit le combat; enflés de leur léger ſuccès, les Numides et les Maures la paſſent dans la joie et les danſes; Marius qui les obſervoit, attend qu'ils ſe ſoient livrés au ſommeil, les attaque alors à ſon tour, et en fait un affreux carnage; les deux Rois échappés eſſaient près de Cirta de laver leur honte, et ſont encore complettement défaits: Bocchus abattu par ces deux revers demande au Conſul la permiſſion d'envoier à Rome des Ambaſſadeurs, l'obtient, fait déclarer au Sénat qu'il ſe repent de ſa faute, et veut être l'ami et l'allié de la République: Le Sénat lui répond, que puiſqu'il ſe repent [illegible] de ſa faute, on ne lui pardonne, et qu'il deviendra l'allié de Rome, quand il l'aura mérité: Bocchus méritoit bien d'être traité avec cette hauteur par la baſſeſſe avec laquelle il avoit demandé la paix, il le mérita plus encore par ce qu'il fit pour l'obtenir.

An de R. 646–647. Av. J. C. 107–106. Il demanda une entrevue à Sylla Lieutenant de Marius, et s'y laiſſa perſuader non ſeulement d'abandonner Jugurtha, mais de le livrer; pour aſſurer le ſuccès de ſa perfidie, il promet au dernier de lui remettre Sylla; Jugurtha ſe rend auprès de lui dans cette eſpérance, eſt arrêté, enchainé, livré à Sylla, conduit à Rome, et jetté dans une priſon, où il mourut de faim au bout de ſix jours.

Sylla triompha de cette aventure; il la fit graver ſur un cachet, où il étoit repréſenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus: Il eſt fort douteux que Fabricius eut trouvé tant de gloire à triompher d'un ennemi par quelque perfidie; mais les temps étoient changés; Marius même fut si piqué de la jactance de son Lieutenant, qu'elle fut l'origine de la haine implacable que se portérent ces deux hommes, et qui fut si fatale à la République. Le Consul obtint le triomphe.

An de R. 646-647. Av. J. C. 107-106.

* * *

CHA-

CHAPITRE LIII.

DE L'ASIE ET DE L'EGYPTE.

Lathyre Roi d'Egypte, Alexandre de Chypre, Apion de la Cyrénaïque; Antiochus de Cyzique enlève à Grypus la Célé-Syrie et la Phénicie; Hircan Roi des Juifs ſubjugue la Samarie; Lathyre chaſſé d'Egypte, Grypus aſſaſſiné, tragédies dans la famille des Séleucides, les Syriens les excluent du trône, et ſe donnent à Tigrane Roi d'Arménie; rétabliſſement et mort de Lathyre, Cléopatre ſa fille lui ſuccède, la Cyrénaïque donnée par teſtament aux Romains.

NOUS avons vu au Chapitre XLIX. l'élévation de Grypus ſur le trône de Syrie, et la mort de Physcon poſſeſſeur de celui d'Egypte; les deux Roiaumes continuèrent d'éprouver les malheurs des guerres civiles, et d'un gouvernement dur et tyrannique.

Les Syriens avoient vu le ſceptre paſſer rapidement en tant de mains différentes, qu'ils n'étoient plus attachés à l'ordre de la ſucceſſion, ni même à aucune famille; foulés par les uſurpateurs comme par les Rois légitimes, ils les mettoient tous dans la même claſſe, et ne voioient en eux que des tyrans.

L'Egypte n'étoit guéres plus heureuſe: Comme les fréres et les ſœurs héritoient en commun du trône, et ſe marioient enſemble, ou qu'en laiſſant l'Etat principal à l'ainé, la vanité de multiplier les Rois, ou la foibleſſe paternelle faiſoit donner au cadet le Roiaume de Chypre, ou la Cyrénaïque, il arrivoit de là que toutes les tracaſſeries de ménage influoient ſur l'adminiſtration politique, ou que les cadets ſe ſervoient de leur appanage pour dépouiller leur ainé.

An de R. 635-641. Av. J. C. 118-112.

Ainſi après la mort de Phyſcon, Cléopatre ſa veuve conſerva le trône d'Egypte, et y fit ſeoir avec elle Lathyre ſon fils ainé; Alexandre ſon cadet eut le Roiaume de Chypre; Apion né d'une concubine obtint la Cyrénaïque.

Grypus, après un règne paiſible de huit ans, ne ſe crut pas encore aſſez ſûr du ſceptre; Cléopatre ſa mère aiant eu de Sidete un fils nommé Antiochus, et ſurnommé Cyzicénien de la ville de Cyzique où il avoit été élevé, Grypus craignit qu'il ne lui prît un jour fantaiſie de demander le trône de ſon père, et voulut lui faire donner du poiſon; mais le projet aiant été découvert, Antiochus leva des troupes, gagna une bataille, et obligea Grypus à lui céder Damas, la Célé-Syrie, et la Phénicie.

An de R. 342–345. Av. J.C. 111–108. Lathyre fut encore moins heureux en Egypte: Hircan Roi des Juifs aiant entrepris la conquête de la Samarie, et formé le ſiège de la Capitale, les habitans implorérent Antiochus de Cyzique, qui leur amena du ſecours; mais s'étant laiſſé battre, il demanda des troupes à Lathyre, qui lui envoia ſix mille hommes, malgré leſquels Samarie fut priſe, détruite, et la Province entière ſoumiſe.

Ce premier malheur en amena de plus grands ; Cléopatre Reine d'Egypte étoit gouvernée par deux Juifs, et s'étoit en conſéquence oppoſée de tout ſon pouvoir au ſecours que Lathyre avoit envoié contr'eux ; piquée de trouver en lui ſi peu de déférence à ſes volontés, elle entreprend de le détrôner, fait bleſſer quelques-uns de ſes Eunuques favoris, et les préſente aux Alexandrins, comme autant de témoins que Lathyre a voulu la faire périr ; le peuple la croit, et court en fureur au Palais du Roi qui ſe ſauve ſur un vaiſſeau ; Lathyre eſt auſſitôt déclaré déchu du trône d'Egypte, et réduit à celui de Chypre ; Alexandre ſon frère vient le remplacer.

Alexandre fils d'Hircan ſuccéda dans le même tems en Judée à ſon père,

An de R. 647-651. Av. J. C. 106-102.

père voulut comme lui conquérir, et aſſiégea Ptolémaïde : Lathyre appellé par les habitans étant venu à leur ſecours, Alexandre piqué ſe ligua contre lui avec Cléopatre ; mais Lathyre le prévint, et lui tua trente mille hommes dans une bataille auprès du Jourdain ; c'en étoit fait d'Alexandre, ſi ſon alliée ne l'eut ſecouru ; mais Cléopatre étoit trop habile pour laiſſer à ſon fils le tems de conſommer ſa victoire ; elle partit auſſitôt d'Egypte avec une puiſſante armée, et obligea Lathyre à ſe réfugier en Chypre.

An de R. 655–676. Av. J. C. 98–77. Grypus mourut quatre ans après aſſaſſiné par l'un de ſes vaſſaux ; l'hiſtoire de ſa famille n'eſt depuis lui qu'une ſuite de tragédies.

A peine Séleucus l'aîné de ſes fils fut-il monté ſur le trône, que ſon oncle le Cyzicénien voulut l'en précipiter ; mais il fut défait près d'Antioche, pris, et mis à mort : Euſèbe fils [illegible] lève pour le venger de nouvelles troupes, gagne une bataille ſur Séleucus, et l'enferme dans Mopſueſte, ville de Cilicie ; les habitans fatigués du ſiége, et des ſubſides énormes qu'il exigeoit d'eux, prennent le parti de s'en délivrer en le brûlant dans ſon Palais avec tous ceux qui s'y trouvoient : Antiochus et Philippe frères de Séleucus aſſiégent enſuite la ville, la prennent, la raſent, et font paſſer tous les habitans au fil de l'épée. Euſèbe les charge à ſon tour près de l'Oronte, et les met en fuite ; Antiochus ſe noie en paſſant le fleuve ; Philippe ſe ſauve, rétablit ſon armée, et défait Euſèbe : Pour mettre le comble au déſordre, Euchère et Denys derniers fils de Grypus ſe font auſſi couronner Rois dans une partie de la Syrie, qui fut ainſi déſolée par quatre Tyrans.

An de R. 655-676. Av. J. C. 98-77.

Enfin les peuples perdirent patience ; ils exclurent du trône tous les

Princes Séleucides, et ſe donnerent à Tigrane Roi d'Arménie, qui les gouverna dix-huit ans par un Vice-Roi.

Cléopatre porta auſſi en Egypte la peine de ſes crimes: Soit qu'Alexandre ne voulut plus ſe contenter du titre de Roi, ſoit que tout aſſocié déplut à ſa Mere, elle voulut le faire périr; mais aiant découvert la trame, il oublia qu'il devoit ſa vie à celle qui avoit voulu l'en priver, et la fit mourir; les Egyptiens qui n'aimoient pas Cléopatre, furent pourtant ſi indignés contre ſon fils parricide, qu'ils le chaſſerent, et rappellèrent Lathyre, qui régna encore ſept ans.

A ſa mort Cléopatre ſa fille monta ſur le trône, mais eut bientôt un rival redoutable dans ſon couſin Alexandre, fils de cet Alexandre qui avoit fait mourir ſa mère: Celle-ci redoutant l'inconſtance de la fortune, et ſurtout celle des Alexandrins, avoit envoié ce jeune Prince avec de groſſes ſommes dans l'Iſle de Cos ; il y tomba entre les mains de Mithridate Roi de Pont, lorſqu'elle fut priſe ; mais il trouva le moien d'échapper, et ſe rendit auprès de Sylla, qui le renvoia en Egypte pour ſuccéder à Lathyre. Comme il étoit dangereux d'offenſer un homme devenu maître de la République, on convint qu'Alexandre épouſeroit Cléopatre, et régneroit avec elle ; mais à peine l'eut-il épouſée, qu'il la fit mourir.

Attale Roi de Pergame avoit donné l'exemple de laiſſer par teſtament ſes Etats à Rome ; Apion fils de Phyſcon lui légua de même la Cyrénaïque.

L'Egypte, la Syrie, la Judée et l'Iſle de Chypre allèrent bientôt auſſi ſe perdre dans ce vaſte Océan de la puiſſance Romaine, comme nous le verrons dans l'hiſtoire de la République, que nous allons reprendre pour ne plus la quitter.

CHAPITRE LI.

DE ROME.

Guerre des Cimbres, seconde guerre des esclaves en Sicile, Saturnin, exil et rappel de Métellus, concuſſions des Publicains réprimées, exil de Rutilius, traits de ce grand homme.

TANDIS que de l'Euphrate au Tage tout fléchiſſoit ſous l'aigle Romaine, on n'auroit pas imaginé que la République fût encore appellée à trembler pour ſon exiſtence; cependant des peuples Germains la mirent en péril, et faillirent venger l'Univers.

Les Teutons et les Cimbres (c'étoient les noms de ces peuples) habitoient le Jutland, et les côtes de la mer Baltique; trop reſſerrés dans leur pays, ils prirent de concert la réſolution de l'abandonner, et d'aller en chercher de plus commodes et de plus vaſtes.

Ils s'avancèrent d'abord vers la Bohème, paſsèrent le Danube, traversèrent la Stirie, et entrèrent enfin dans le Norique, pays qui répond au Tirol et à la Bavière.

An de R. 639. Av. J.C. 114.

De peur qu'il ne leur prit envie de pénétrer dans l'Italie, le Conſul Carbon ſe hâta d'occuper les gorges des Alpes, et leur fit demander de quel droit ils pilloient les terres des Noriques alliés de Rome? La réponſe des barbares fut très-modérée ; ils déclarèrent qu'ils reſpectoient Rome et ſes alliés, et alloient quitter le Norique pour s'établir dans des lieux auxquels la République ne prit point d'intérêt. Carbon ne doutant point qu'ils n'euſſent peur, et qu'il ne ſuffit de les attaquer pour les vaincre, les attaqua et fut vaincu.

Ici leur hiſtoire eſt interrompue par une lacune de quatre ans entiers pen-

An de R. 643-645. Av. J. C. 110-108.

dant leſquels on ne ſait ce qu'ils firent; au bout de ce tems-là ils entrèrent dans les Gaules, et offrirent au Conſul Silanus leurs bras et leurs armes, à condition qu'on leur donneroit des terres: leur offre aiant été rejettée, ils réſolurent d'arracher de force ce qu'ils ne pouvoient obtenir de bonne grace, attaquèrent les Romains, et remportèrent ſur eux une ſeconde victoire.

A l'ouïe de ces ſuccès deux peuples de la Suiſſe quittèrent leur pays pour les partager; (c'étoient les Tigurins et les Tugéniens, aujourd'hui ceux de Zurich et de Zug;) Le Conſul Caſſius voulant les empêcher de joindre des ennemis déja trop redoutables, leur livra bataille dans l'Allobrogie, mais il fut tué, et la moitié de ſon armée taillée en piéces; l'autre ſauva ſa vie en paſſant ſous le joug: après quoi les Suiſſes joignirent ſans obſtacle leurs nouveaux amis.

Tous ces malheurs ne réveillerent point encore les Romains ; ils nommerent Conſul Cépion, dont les exploits ſe bornerent à reprendre Touloufe, qui avoit ouvert les portes aux Cimbres, et à la piller ; les temples mêmes ne furent pas plus épargnés que les maiſons des particuliers ; on prétend que Cépion y trouva des tréſors immenſes, qu'il s'en appropria la plus grande partie, et que ce fut la cauſe de tous ſes malheurs : il eſt du moins certain que pour déſigner un homme ſouverainement malheureux, on dit depuis en proverbe qu'il avoit de l'or de Toulouſe.

An de R. 646-647. Av. J. C. 107-106.

Le Conſul Mallius aiant joint Cépion l'année ſuivante, ils allerent à la tête de quatre-vingt mille hommes chercher les barbares, et leur livrerent bataille près d'Orange ; les détails n'en ſont pas connus, mais l'armée romaine fut tellement exterminée, qu'à peine il n'en ſauva dix hommes pour en porter la nouvelle.

La conſternation fut extrême à Rome, et s'accrut encore lorſqu'on apprit que les vainqueurs ſe préparoient à fondre ſur l'Italie ; on révoqua Cépion, on fit de nouvelles levées, et l'on nomma Conſul Marius, quoiqu'il n'y eut que trois ans qu'il l'eut été, et qu'il ne fut ſuivant les loix éligible qu'au bout de dix ; mais on ſuivit le grand axiome, que le ſalut du peuple eſt la loi ſuprême, devant laquelle toutes les autres doivent ſe taire, et le vainqueur des Maures et des Numides paroiſſoit ſeul capable de vaincre les Cimbres.

An de R. 648-651. Av. J.-C. 105-102. Ces peuples et leurs alliés ne ſe preſſèrent pas d'entrer en Italie, et ce fut peut-être ce qui la ſauva ; ils ſe portèrent en Eſpagne, où les Celtibériens leur oppoſèrent tant de réſiſtance, qu'au bout de deux campagnes ils renoncèrent à ce beau pays, et reprirent alors la route de l'Italie, mais en se partageant ; les Cimbres marchèrent vers le Norique pour gagner de là le Trentin ; les Teutons et les Ambrons (c'étoit le nom commun des deux peuples Suiſſes) ſe propoſoient de traverſer le Dauphiné, la Provence, et de pénétrer par la Ligurie ; Marius ne leur en donna pas le tems.

Décoré d'un quatriéme Conſulat, il ſe hâta de venir à leur rencontre, et les défit en deux batailles près d'Aix en Provence, cent mille furent tués ou pris ; le vainqueur nommé Conſul pour la cinquiéme fois ſe hâta d'aller joindre Catulus ſon Collégue que l'on avoit oppoſé aux Cimbres.

Il les trouva campés ſur les rives du Pô, et diſpoſés à combattre, dès qu'ils auroient été joints par les Ambrons et les Teutons, dont ils ignoroient le déſaſtre ; Marius leur en montra les Rois enchaînés, mais loin d'être intimidés par ce ſpectacle, ils n'en furent que plus animés à venger leurs compagnons: Ces terribles adverſaires en vinrent aux mains peu de jours après dans les plaines de Verceil; on prétend que les Cimbres endurcis aux frimats ne l'étoient point aux grandes chaleurs, et qu'ils furent vaincus par l'ardeur du ſoleil, qui leur ôtoit la force de ſe défendre, plutôt que par le fer des Romains; quoiqu'il en ſoit, leur défaite fut complette, cent vingt mille furent tués, et ſoixante mille pris; Marius et Catulus triomphérent, mais le premier reçut de plus le titre de troiſiéme fondateur de Rome.

Les eſclaves excitérent dans le même tems une ſeconde guerre en Sicile; pluſieurs d'entr'eux étoient nés libres, mais avoient été enlevés et vendus enſuite par les Publicains; le Sénat inſtruit de la choſe avoit ordonné né qu'on les libérât; mais les riches Siciliens qui en avoient beaucoup, engagèrent par argent le Préteur Nerva à les leur laiſſer; réduits au déſeſpoir ces infortunés s'échappèrent en foule des maiſons de leurs Maitres, élurent Roi Salvius l'un d'eux, et battirent pluſieurs corps de troupes; mais enfin Manius Aquilius les défit entièrement, et rétablit la paix dans l'Iſle.

An de R. 652–653. Av. J.C. 101–100.

Mais tandis que les armes de la République recouvroient leur premier éclat par la défaite des Cimbres et des eſclaves, Rome continuoit d'être le théatre des cabales, et des violences: Marius et Saturnin en furent les auteurs: Le premier non content de cinq Conſulats, en poſtula un ſixiéme avec autant d'ardeur que ſ'il n'y fut jamais parvenu, et à force de baſſeſſes et d'argent l'emporta encore: Le ſecond demanda la place de Tribun du peuple, fit aſſommer Nonius ſon con-

[illegible] fut élu [illegible] et l'autre s'unirent enſuite pour perdre Métellus, dont j'avois rapporté les démêlés avec Marius en Afrique, et qui depuis devenu Cenſeur, avoit voulu chaſſer Saturnin du Sénat en punition de ſes débauches. Mais perdre Métellus n'étoit pas une choſe aiſée; non ſeulement le Sénat lui étoit dévoué, le peuple même l'honoroit beaucoup. Tous ces obſtacles n'effraient point Saturnin; il emploie l'hameçon auquel la populace indigente de Rome ſe prenoit toujours, il propoſe des diſtributions de terres, et l'établiſſement de diverſes Colonies; quelques Tribuns s'y oppoſent, mais Saturnin les fait chaſſer; les Nobles de leur parti s'écrient alors qu'il a tonné, ce qui diſſolvoit l'aſſemblée; Il grêlera dans peu, répond le Tribun, ſi vous ne vous tenez en repos; à ce mot on s'arme de bâtons et de pierres, la faction de Saturnin [illegible] l'emport[illegible] il fut fait [illegible] ils s'unirent enſuite pour perdre Métellus. Par une clauſe [illegible] et inſidieuſe, [illegible] loi portoit, que dans l'eſpace de cinq jours le Sénat promettroit avec ſerment de l'obſerver, et que quiconque le refuſeroit, ſeroit exilé ; c'étoit un piége où l'on eſpéroit prendre Métellus, dont on connoiſſoit le mâle courage. Pour l'y faire plus ſûrement tomber, Marius dit en plein Sénat qu'il ne prêteroit point un ſerment ſi injuſte, et qu'il ne croioit pas qu'un bon citoyen pût le faire ; Métellus applaudit à cette réſolution, et déclare que telle eſt la ſienne ; le cinquième jour arrivé, Marius aſſemble le Sénat, et témoigne craindre beaucoup les excès où le peuple pourra ſe porter, ſi l'on refuſe le ſerment ; mais dit qu'on peut tout accorder en jurant qu'on reçoit la loi, ſi elle eſt une vraie loi : il ſort enſuite, et prête le ſerment; les Sénateurs le ſubirent: Métellus ſeul reſta, et fut exilé.

Ce revers ne l'abattit point. “ Faire “ le bien ſans riſque, c'eſt,” diſoit-il, “ ce dont un homme vulgaire eſt ca- “ pable; mais s'expoſer en le faiſant “ aux plus grands dangers, c'eſt le “ propre de l'homme de bien! D'ail- “ leurs, ſi les choſes changent, mon “ exil ne ſera pas long; ſi elles ne “ changent pas, il m'épargnera la “ vue de tant de maux.” Rhodes fut le ſéjour qu'il préféra.

An de R. 654. Av. J.C. 99.

Enhardi par ſes ſuccès, Saturnin ne mit plus de bornes à ſon audace. Aiant obtenu un troiſiéme Tribunat, il voulut encore faire élire Conſul Glaucia ſa créature; et comme Memmius alloit lui être préféré, Saturnin lâcha ſur lui quelques-uns des aſſaſſins qu'il avoit à ſes gages, et les fit aſſommer aux yeux de tout le peuple; l'indignation monte alors à ſon comble. Marius même craignant d'en être

tre Rome, s'en rend le maître; à
la tête du Sénat, et de tout ce qu'il
y avoit d'honnêtes citoyens, il attaque
Saturninus et sa suite, l'oblige à s'enfuir ”
dans le Capitole, et pourtant lui ac- ”
corde une capitulation, malgré la- ”
quelle le peuple massacra avec les ”
Chefs de la sédition. ”

Métellus fut rappellé l'année sui- ” An de R. 654.
vante, et deux Romains donnèrent ” Av. J.C. 99.
aux peuples un spectacle auquel ils ”
n'étoient point accoutumés; malgré ”
l'énorme crédit dont les Chevaliers
jouissoient à Rome, depuis que Caius
Gracchus leur avoit donné le pouvoir
judiciaire, Scévola Proconsul d'Asie,
et Sempronius Asellio Préteur de Sicile,
attaquèrent généreusement ceux
d'entr'eux qui avoient foulé les sujets
dans la perception des impôts; tous
les coupables furent obligés de rendre
gorge, ou livrés à leurs adverses parties.

Marius

An de R. 660. Av. J.C. 93. N'aïant pû ſe venger de ces deux grands hommes, les Chevaliers attaquèrent ſix ans après Rutilius, qui en qualité de Lieutenant du Proconſul, l'avoit aidé à punir leurs rapines, et l'accuſèrent lui-même de concuſſion. Rutilius ſoutint cet orage avec une vertu digne de celle qui le lui avoit attiré ; il ne voulut ni prendre le deuil ſelon l'uſage, ni s'humilier devant ſes Juges, ni même avoir recours aux armes de l'éloquence : Marc Antoine et Craſſus, les deux plus grands Orateurs de leur ſiécle, lui offrirent en vain leurs ſervices, il plaida lui-même ſa cauſe, prouva clairement et ſimplement ſon innocence, et fut condanné : on ſaiſit ſes biens qui ſe trouvèrent au deſſous de ce qu'on l'accuſoit d'avoir mal acquis ; il partit pour l'Aſie, où la gratitude des peuples lui rendit beaucoup plus que la haine des Chevaliers ne lui avoit ôté.

Enrichi, honoré, chéri, il ſupporta ſon exil ſans peine ; auſſi quelqu'un lui aiant dit pour le conſoler, qu'il y auroit bientôt une guerre civile à Rome, et que les exilés ſeroient rappellés: “Que vous ai-je fait,” lui répondit Rutilius, “pour me ſouhaiter un retour plus triſte que ne l'a été mon départ ? J'aime bien mieux que ma patrie rougiſſe de mon exil, que ſi elle avoit lieu de s'affliger de mon rappel:” Sylla en effet le ſollicita en vain de revenir; il ne voulut rien devoir à un homme qui lui reſſembloit ſi peu.

An de R. 660. Av. J. 93.

Un dernier trait achévera de le peindre. Un ami lui demandant un jour un ſervice injuſte, Rutilius le refuſa ; ſur quoi l'ami piqué lui dit avec feu: “Quel beſoin ai-je de votre amitié, ſi vous me refuſez ce que je vous demande?” “Et moi,” lui répondit le juſte, “quel beſoin ai-je de la vôtre, s'il faut que je lui ſacrifie les intérêts de la vertu?”

CHA-

CHAPITRE LV.

DE ROME.

Guerre Sociale; Mithridate ſoumet l'Aſie mineure; guerre civile entre Marius et Sylla; Rome aſſiégée et priſe; vengeances de Marius; maſſacre général des Romains en Aſie; Mithridate ſoumet la Grèce; Sylla prend Athènes; batailles de Chéronée et d'Orchomène; Mithridate demande la paix; retour de Sylla; ſes proſcriptions.

An de R. 662. Av. J. C. 91.

Il y avoit près de deux ſiècles que les peuples d'Italie portoient patiemment le joug des Romains, et combattoient pour l'étendre; leurs ſuccès même devinrent enfin la cauſe de leur révolte. Depuis que Rome régnoit ſur tant de peuples, le titre de citoyen Romain étoit devenu ſi important, qu'on croioit tout avoir en le poſſédant, et que ſans lui l'on ne le croioit rien; les Italiens réſolurent donc de périr, ou de l'obtenir.

Avant de recourir aux armes, ils eſſaiérent pourtant la négociation: Les Gracques avoient flatté leur eſpoir, leur fin tragique renverſa ce projet avec tous les autres qu'ils avoient formés: Druſus, fils de celui qui défendit le Sénat contre le ſecond Gracque, aiant été élevé au Tribunat comme ſon Pére, fit aux Alliés de nouvelles promeſſes, mais fut aſſaſſiné dans Rome, avant qu'il eut pu les remplir; alors les alliés n'attendant plus rien que de leur courage, ſe préparèrent à arracher ce qu'on ne vouloit pas leur donner.

Les Marſes, les Samnites, et à peu près tous les peuples de l'Italie qui habitoient à l'orient de Rome formèrent la confédération: Les Ombriens, les Toſcans, les Latins furent ſeuls fidéles: les autres élurent deux Conſuls, et douze Préteurs, firent de An de R. 662. Av. J.C. 91.

Corfinium leur place d'armes et leur Métropole, et y envoièrent les ôtages de tous les peuples ligués.

Les hoſtilités commencèrent bientôt après avec des ſuccès balancés ; Marius, Sylla, Pompée père de celui qui obtint dans la ſuite le ſurnom de grand, remportèrent divers avantages ; mais Rutilius, Cépion, Julius furent battus, et l'on auroit tort de ſ'en étonner ; les alliés étoient en effet les mains avec leſquelles Rome enchainoit le reſte du monde ; ils avoient mêmes armes, même diſcipline, et quoique juſqu'alors leurs Chefs n'euſſent point commandé, le talent ſuppléa chez pluſieurs à l'expérience.

Dans le cours des déſaſtres et des cruautés qu'entrainoit la guerre, deux eſclaves donnèrent l'exemple d'un attachement auſſi rare qu'induſtrieux ; Grumentum, ville Lucanienne étant réduite par les Romains aux abois, deux eſclaves en ſortent, et gagnent le camp ennemi ; la ville eſt peu après forcée, et abandonnée au pillage ; les deux eſclaves courent alors à la maiſon de leur Maîtreſſe, l'emmènent avec violence, et diſent à ceux qui les queſtionnent qu'ils vont enfin ſe venger ſur elle de tous ſes mauvais traitemens ; ils la conduiſent ainſi dans un lieu ſûr hors de la ville, l'y ramènent, dès que tout eſt calmé, et offrent de la ſervir comme auparavant ; elle leur donna la liberté, bien plus à plaindre qu'eux de ne pouvoir leur donner autre choſe.

La première année de la guerre n'étoit pas finie, quand les Ombriens et les Toſcans ouvrant les yeux ſur leurs intérêts, quittèrent la plupart le parti de Rome, et ſe joignirent aux Alliés ; Rome à cette nouvelle craignit de perdre tout le reſte, et ſe hâta d'accorder la bourgeoiſie à ceux qui lui demeuroient fidèles.

Elle

An de R. 663. Av. J. C. 90.

Elle ſoumit l'année ſuivante les Peligniens et les Marſes, mais fut ſi effraiée du danger qu'elle avoit couru, qu'elle accorda même aux vaincus le droit pour lequel ils avoient commencé la guerre; cette conceſſion en porta d'autres à mettre bas les armes, et la Ligue ne fut bientôt compoſée que des Samnites et de quelques petites villes.

Comme les nouveaux citoyens étoient en beaucoup plus grand nombre que les anciens, on comprit que les diſtribuer dans les anciennes, ce ſeroit les rendre arbitres de tout; on prit donc le ſage parti de créer pour eux huit tribus nouvelles, et comme il y en avoit déja trente cinq les nouveaux citoyens n'eurent entr'eux tous qu'environ un cinquiéme du pouvoir ſuprême.

Mais tandis que Rome diſſipoit par les armes et par les faveurs la ligue Italique, il s'élevoit contr'elle en

Aſie un ennemi plus terrible que tous les Rois qu'elle avoit connus. Mithridate Eupator (c'étoit ſon nom) avoit hérité de ſes Pères le Roiaume de Pont dans l'Aſie mineure, qui s'étendoit le long de l'Euxin du fleuve Halys à la Colchide; il en avoit depuis reculé les bornes d'un côté juſques au Boſphore, de l'autre juſqu'aux Palus Méotides; il n'aſpiroit pas à moins qu'à ſoumettre toute l'Aſie mineure, et à en chaſſer les Romains.

Ceux-ci n'y poſſédoient proprement que le Roiaume de Pergame, qu'Attale Philométor leur avoit laiſſé par ſon teſtament; mais les Rois de Bithynie, de Cappadoce, de Paphlagonie, et les petits Tétrarques de la Galatie évitoient avec ſoin de heurter ces rédoutables voiſins, et tâchoient de ſe maintenir ſur le trône en leur prodiguant les baſſeſſes et les ſoumiſſions; Rome s'étoit érigée en Arbitre ſuprême de leurs différens, et ſes ſentences étoient des loix que Mithridate ſeul oſa mépriſer.

An de R. 664.
Av. J. C. 90.

Il ſoumit d'abord par les armes la Paphlagonie et la Galatie; il fit aſſaſſiner enſuite Ariarathe Roi de Cappadoce, et lui donna pour ſucceſſeur ſon propre fils âgé de huit ans; il n'en falloit pas tant pour réveiller l'attention de Rome, mais comme la famille des Ariarathes étoit éteinte, le Sénat ſe contenta d'ordonner à Mithridate d'évacuer la Cappadoce, et permit aux Cappadociens de s'ériger en République. Ce fut alors que ceux-ci étonnèrent le monde, en répondant au Sénat que la liberté leur ſeroit à charge, et qu'ils ne pouvoient ſe paſſer d'un Roi; le Sénat leur permit de s'en choiſir un, et ils élurent Ariobarzane, que Sylla plaça ſur le trône.

Mais à peine Sylla ſe fut retiré, que Tigrane Roi d'Arménie et allié de Mithridate envoia une armée contre Ariobarzane, qui ne penſa pas même à réſiſter à l'orage, et partit pour Rome.

Nicomède Roi de Bithynie étant mort dans ces conjonctures, Nicomède ſon fils monta ſur le trône; mais Socrate ſon frère avec les forces de Mithridate le força bientôt d'en deſcendre, et d'aller comme Ariobarzane mendier l'appui des Romains.

Ceux-ci ſe trouvoient alors dans la criſe de la guerre ſociale, et ne pouvoient guère envoyer de troupes au dehors; ils ſe bornèrent donc à faire partir des Commiſſaires pour rétablir les deux Rois; Caſſius Proconſul d'Aſie leur fournit quelques troupes, et Mithridate et Tigrane n'ayant point agi, les deux Princes rentrèrent en poſſeſſion de leurs Etats.

Ce n'eſt pas que le Roi de Pont reſtât abſolument oiſif; il reſſerroit au contraire ſon alliance avec Tigrane; il en formoit de nouvelles avec les

Sarmates, les Baſtarnes, les Scythes; il attendoit d'avoir toutes ſes forces pour attaquer le plus puiſſant peuple du monde, et ſouhaitoit ſur-tout que la rupture parut l'ouvrage de Rome plutôt que le ſien.

Elle lui fournit bientôt le prétexte qu'il demandoit; Aquillius et les autres Commiſſaires, brulans de s'enrichir des dépouilles de la guerre, et n'imaginant pas que le Roi de Pont put réſiſter aux vainqueurs de Carthage, de Philippe et d'Antiochus, engagèrent Nicoméde à faire une irruption ſur les terres de Mithridate; Mithridate auſſitôt demande ſatisfaction, n'en obtient aucune, prend à témoin les Dieux et les hommes de l'injure qu'il a reçue, et commence la guerre.

Rien de plus brillant, ni de plus terrible que ſa première campagne; il écraſe d'abord cinquante mille Bithyniens dans leur camp en Paphlagonie;

gonie ; il vole enſuite à Aquillius qu'il défait encore ; Caſſius et Oppius qui commandoient deux autres armées Romaines, n'oſent tenir la campagne, et ſe renferment dans les villes ; leur flotte abandonne de même l'entrée du Pont Euxin, d'où celle de Mithridate ſe répand dans la mer Egée ; ce Prince joint la politique à la force, et traite avec beaucoup de douceur tous les Aſiatiques qu'il avoit faits priſonniers ; toutes les villes lui ouvrent leurs portes, excepté Rhodes et Magnéſie ; tout le reſte de l'Aſie mineure reconnoit ſes loix, et il achéve de les leur rendre chères en déchargeant les peuples de ce qu'ils devoient au gouvernement, et de tous tributs pour cinq ans.

Oppius lui aiant été livré par les habitans de Laodicée, et Aquillius par ceux de Leſbos, il ſe contenta de promener le premier partout à ſa ſuite, et de montrer avec dériſion un Général Romain dans les fers ; mais l'autre fut chargé de chaînes, battu de verges, mené de tous côtés ſur un âne, et forcé en cet état de crier de tems en tems qu'il étoit Aquillius. Mithridate lui fit enfin verſer de l'or fondu dans la bouche, pour inſulter à ſon avarice, et à celle de tous les Romains.

Ces fâcheuſes nouvelles aiant été portées à Rome, on y déclara la guerre à ce Prince, et le Conſul Sylla fut chargé de la faire, mais ſon départ fut retardé par différens événemens.

An de R. 664. Av. J. C. 89. Marius qui ne ſavoit que combattre, ne pouvoit ſouffrir le repos, et quoique ſeptuagénaire, il réſolut de tenter l'impoſſible pour être envoié contre Mithridate ; Sulpicius Tribun du peuple fut l'inſtrument dont il ſe ſervit ; pour peindre ce magiſtrat il ſuffit de dire que Saturnin étoit ſon héros, et que le ſeul défaut qu'il lui reprochât, étoit la timidité ; il avoit ſa ſolde trois mille hommes armés, et ſix cens jeunes Chevaliers qu'il appelloit le Contre-Sénat; appuié de ces forces, il propoſe au peuple de diſtribuer dans les tribus tous les nouveaux citoyens; les Anciens et les Conſuls à leur tête refuſent; Sulpicius et ſes ſatellites fondent alors ſur eux à coups de poignard, demeurent maîtres de la place publique, font paſſer la loi, et donnent à Marius le commandement de l'armée deſtinée contre Mithridate.

Mais Sylla étoit déja dans cette armée, et y étoit auſſi aimé qu'eſtimé; il lui expoſe les violences commiſes à Rome, et l'injuſtice que l'on lui prépare; ſes ſoldats s'écrient qu'il les mène à Rome; il y marche, l'emporte d'aſſaut, la ſauve du pillage, fait caſſer la loi de Sulpicius, établit par deux autres que rien ne ſera propoſé au peuple, que le Sénat ne l'ait approuvé, et qu'il opinera par centu-

ries

[illegible] par tribus; il fait enfin proscrire Marius, et son fils, Sulpicius et dix Sénateurs.

La fuite de Marius le père fut une suite d'aventures romanesques : s'étant embarqué à Ostie, les mauvais vents le forcent de relâcher, et son vaisseau s'éloigne sans le prendre ; des Cavaliers envoiés par Sylla le découvrent de loin, il se jette à la nage, et gagne un vaisseau qui se trouvoit près de là ; les gens du vaisseau se repentent ensuite de l'avoir sauvé, et le mettent à terre ; il traverse avec peine les marais du Liris, et arrive à la cabane d'un bucheron qui le cache sous des roseaux ; ceux qui le poursuivoient l'y découvrent, le prennent, et le mènent la corde au cou à Minturnes, où les Magistrats le condamnent à mort ; un soldat est envoié pour exécuter la sentence, il entre l'épée à la main dans la chambre du proscrit ; "Malheureux," lui crie celui-ci d'une voix terrible, “oſes-tu ſoldat, tuer Marius?” Le ſoldat effrayé jette ſon épée, et s'enfuit; les Minturnois touchés de compaſſion pour le ſauveur de l'Italie, révoquent leur premier arrêt, et lui fourniſſent un vaiſſeau; le manque d'eau le force de relâcher en Sicile près du mont Eryx; le Queſteur de la Province tombe ſur ſes gens, en tue dix-huit, et oblige les autres à ſe rembarquer; Marius fait voile en Afrique; à peine y eſt-il arrivé, que le Préteur Sextilius lui fait défendre d'y entrer: “Va,” dit Marius au meſſager, “va rapporter à ton Maître que tu as trouvé Marius aſſis ſur les ruines de Carthage.” Marius le fils joint alors ſon Père, après s'être échappé des Etats d'Hiempſal Roi de Numidie, qui en feignant de le protéger, le gardoit effectivement priſonnier; ils gagnent enſemble l'Iſle de Cercine ſur les côtes d'Afrique, et y paſſent l'hyver.

An de R. 665. Av. J.C. 88.

Bientôt les choſes changent de face ; Sylla étant parti pour la Grece, Cinna Conſul propoſe de nouveau de diſperſer les nouveaux citoyens dans les anciennes tribus, Octavius ſon Collegue s'y oppoſe avec force ; on en vient aux mains ; Cinna eſt chaſſé de Rome, et dépouillé du Conſulat ; mais il gagne l'armée qui ſervoit contre les Samnites ; il repréſente aux villes d'Italie qu'il eſt martyr de leurs intérêts, et en obtient de l'argent et des troupes ; Marius et ſon fils le joignent, à l'exemple de Sylla, ils forment le ſiege de Rome, la prennent par famine, et la livrent pendant cinq jours et cinq nuits à tout ce que le carnage et le pillage ont d'horreurs ; les deux Conſuls Octavius et Merula, l'Orateur Marc Antoine, et Catulus furent les plus illuſtres victimes de ces brigands.

Sertorius, quoique l'un des Chefs du parti vainqueur, conſerva pourtant de l'humanité, indigné des cruautés de quatre mille eſclaves que Marius chargeoit de ſes vengeances, il les attaqua de nuit dans leur camp, et les extermina juſques au dernier.

Tandis que Rome étoit déchirée par ſes propres citoyens, elle avoit eſſuié au loin de nouvelles pertes, et de nouvelles calamités.

A peine Mithridate ſçut que le Sénat lui avoit déclaré la guerre, qu'il envoia ordre à tous les Gouverneurs des villes de l'Aſie mineure de faire à un jour marqué un maſſacre général de tous les Italiens ou Romains qui ſe trouveroient dans leur département; quatre-vingt mille périrent dans cette affreuſe boucherie, que les Aſiatiques exécutèrent avec une ardeur qui prouvoit leur haine contre les proſcrits.

Après avoir exterminé les Romains en Aſie, Mithridate voulut les chaſſer de la Grèce; ſes Généraux fournirent en effet la plupart des Iſles de la mer Egée; Athènes même et Lacédémone, l'Achaie, la Beotie, et divers autres peuples de la Grèce, que Rome apparemment n'avoit pas gouvernés avec plus de juſtice qu'elle ne les avoit aſſervis, briſerent ſon joug pour prendre celui du Prince barbare.

Tel y étoit l'état des choſes, lorſque Sylla y arriva avec une armée de trente cinq mille hommes; il aſſiégea d'abord Athènes, la prit au bout de quelques mois, voulut la raſer, et lui pardonna cependant en faveur des grands hommes qu'elle avoit produits; il marcha enſuite contre Archélaüs et Taxile, qui à la tête de cent dix mille hommes, ſ'avançoient à lui par la Beotie; ſon plan étoit de leur livrer ſans délai bataille, le découragement de ſes troupes l'obligea de différer; il leur fit alors détourner le lit du Céphiſe, creuſer des foſſés, et les fatigua tellement qu'elles le prièrent enfin

An de R. 666. Av. J. C. 87.

elles-mêmes de les mener à l'ennemi; le combat ſe livra près de cette ville de Chéronée, où Philippe avoit autrefois écraſé les Thébains et les Athéniens; Sylla y écraſa de même les troupes de Mithridate: Archélaüs eut peine à ſe ſauver avec dix mille hommes.

Aiant été joint par Dorylaüs, qui en avoit quatre-vingt mille, il revint chercher les Romains, et fut encore défait complettement à Orchomène.

An de R. 667. Av. J. C. 86.

Mithridate effraié penſa dès-lors à la paix, et Archelaus la demanda pour lui au vainqueur: " Je l'accorde," répondit Sylla, " pourvû " que Mithridate nous livre ſa flotte, " qu'il rende tous les priſonniers, qu'il " évacue les places qu'il a priſes, qu'il " paie les frais de la guerre, et ſe con" tente du Roiaume de ſes Pères;" Ces conditions lui parurent ſi dures, qu'il ne ſe hâta pas de conclure.

Ce n'étoient pas tant les forces qui lui reſtoient qui lui donnoient de l'eſpoir, que les diſcordes des Romains eux-mêmes ; Marius, il eſt vrai, étoit mort l'année précédente au commencement de ſon ſeptiéme Conſulat; mais Cinna ſon Collégue étoit non ſeulement maître de Rome, et avoit donné Flaccus pour ſucceſſeur à Marius, il l'avoit encore envoié en Grèce avec une armée pour pouſſer la guerre contre Mithridate, et ce Prince eſpéroit qu'au lieu de l'attaquer, les Généraux Romains ſe détruiroient l'un l'autre.

Il ſe trompa ; Flaccus n'oſa ſe meſurer avec le vainqueur d'Orchomène, et paſſa d'abord en Aſie, où Fimbria ſon Lieutenant corrompit ſes ſoldats, et l'aſſaſſina.

Cependant Archélaüs eut ordre du Roi de ſonder Sylla pour l'engager à relâcher quelque choſe des conditions du traité, en lui faiſant entendre que

Fimbria ſeroit plus facile. “Quoi,” répondit Sylla indigné, “votre Maître héſite à conclure, lui que je “croyois devoir me remercier à ge“noux, ſi je lui laiſſois la main dont “il a ſigné l'ordre de maſſacrer cent “mille Romains? Je vais paſſer en “Aſie, châtier Fimbria, et forcer “Mithridate à changer de ton.”

An de R. 668. Av. J. C. 85.

A peine en effet eut-il paſſé le détroit, que Mithridate ſe ſoumit à tout; livra ſa flotte, paia deux mille talens*, rendit les places qu'il avoit priſes, et ſe retira dans le Pont.

Le vainqueur marcha enſuite vers Fimbria, qui abandonné de ſes troupes ſe tua lui-même.

Nicomède fut rétabli ſur le trône de Bithynie, et Ariobarzane ſur celui de Cappadoce; l'Aſie entière fut condamnée à payer vingt mille talens † en expiation du maſſacre des Romains,

après

---

* £8500000. † £85000000.

après quoi Sylla reprit le chemin de Rome.

Cinna, pour éloigner la guerre de l'Italie, étoit paſſé en Dalmatie avec une armée, mais les ſoldats l'y maſſacrèrent, ne voulant pas, diſoient-ils, aller combattre leurs concitoyens, et craignant peut-être d'en être battus.

An de R. 669. Av. J. C. 84. Sylla débarqua donc ſans obſtacle à Tarente, après quoi s'avançant vers Rome à grandes journées, il défit d'abord le Conſul Norbanus, et corrompit enſuite l'armée de Scipion ſon Collégue, qui paſſa ſous ſes étendarts.

An de R. 670. Av. J. C. 83. Marius fils nouveau Conſul crut réparer ces malheurs, et y mit le comble ; il fut entièrement défait à Sacriport entre Signia et Prèneſte, et ſe ſauva dans la dernière de ces villes, appellée aujourd'hui Paleſtrine ; Sylla l'y fit aſſiéger par une partie de ſon armée, et prit avec le reſte la route de Rome qui ouvrit ſes portes.

Il la quitta bientôt pour aller preſſer le ſiége de Préneſte, mais pendant qu'il y étoit occupé, une armée de Samnites et de Lucaniens, forte de quarante mille hommes, ne pouvant forcer les gorges par où il falloit paſſer pour ſauver la place, réſolut tout-à-coup d'aller attaquer Rome, qui étoit ſans défenſe ; il s'en fallut peu en effet que Sylla n'arrivât trop tard à ſon ſecours ; il arriva pourtant, attaqua ſur le champ les ennemis, et après un long et ſanglant combat les mit en déroute. An de R. 669. Av. J. C. 84.

Cette victoire acheva d'abattre le parti de Marius, et mit Sylla en état de dévoiler toute l'atrocité de ſon caractère ; il fit d'abord égorger de ſang-froid ſix mille ennemis qui s'étoient rendus ſur ſa bonne foi ; il proſcrivit enſuite quatre mille ſept cens perſonnes, offrant aux aſſaſſins deux talens * pour chaque tête, fut-ce An de R. 670. Av. J. C. 83.

---

* £ 8500.

ou un eſclave qui tua ſon Maître, ou un fils ſon père ; il confiſqua les biens des proſcrits, et déclara leurs fils et petits-fils inhabiles à poſſéder aucune charge, préparant ainſi des peines, ſelon l'obſervation de Salluſte, à ceux même qui n'étoient pas nés.

An de R. [illegible]
Av. J. C. [illegible]

Nous ne finirions pas, ſi nous rapportions toutes les horreurs commiſes à cette affreuſe époque ; les maris étoient égorgés entre les bras de leurs femmes, et les fils dans ceux de leurs mères ; des femmes même furent maſſacrées, et il n'étoit pas beſoin d'avoir aidé ou favoriſé Marius, il ſuffiſoit ſouvent d'être riche pour être immolé ; tel étoit l'état de cette Rome qui avoit briſé tant de trônes, et donné des fers à tant de Nations.

An de R. [illegible]
Av. J. C. [illegible]

Un ſeul Romain oſa encore l'être, et ce Romain nommé Caton n'avoit alors que quatorze ans ; Sylla ami de ſa maiſon, lui permettoit de venir le voir ;

voir; un jour donc qu'il y fut conduit par ſon Précepteur, il n'y vit que têtes ſanglantes qu'on apportoit de toutes parts, et d'infortunés citoyens que l'on traînoit au ſupplice; ſaiſi d'horreur à ce ſpectacle, le jeune homme demande à ſon Précepteur pourquoi perſonne ne tue le Tyran? "C'eſt qu'il eſt encore plus craint "que haï," répond le Gouverneur; "Que ne m'avez-vous donc donné "une épée!" reprit Caton, "je l'aurois tué moi-même, et délivré "Rome."

Jules Céſar qui devint dans la ſuite auſſi fameux que Sylla même, étoit du nombre des proſcrits; divers amis puiſſans ſollicitèrent ſa grace, et l'arrachèrent plutôt qu'ils ne l'obtinrent; "Gardez-vous de cet enfant," leur diſoit Sylla; "ſa ceinture lâche, ſon air "débraillé ſemblent annoncer de la "molleſſe; il n'eſt rien moins que ce

An de R. 671. Av. J. C. 82.

qu'il paroit, et je découvre en lui pluſieurs Marius.

Préneſte n'eſpérant plus être ſecourue ſe rendit enfin, Marius ſe fit tuer par un eſclave, les autres Sénateurs qui s'y trouvèrent furent mis à mort; Sylla pardonna aux autres Romains, mais les Préneſtins et les Samnites furent tous égorgés; la ville même et ſon territoire furent confiſqués; Spoléte, Interamne, Florence, Sulmone, toutes les villes des Samnites ſubirent le même ſort, et ne furent plus que des bourgs.

L'Italie ainſi réduite, ou plutôt ſaccagée, Pompée fut envoié en Sicile et en Afrique pour y détruire les reſtes du parti vaincu; Carbon fut pris et tué ſans défenſe, Domitius périt dans une bataille.

An de R. 671. Av. J. C. 82.

Sylla ſe fit enſuite nommer Dictateur, et triompha de Mithridate; il completta le Sénat, et lui rendit les jugemens; il ôta aux Tribuns le droit de propoſer des lois, et ordonna que ceux qui auroient géré cette charge, n'en pourroient plus poſtuler d'autre; c'étoit en dégouter quiconque avoit du talent et de l'ambition, et par là même la réduire à rien.

Non content d'avoir rétabli le parti des Nobles, Sylla voulut s'en faire un parmi les ſimples citoyens; il affranchit dans ce but dix mille eſclaves jeunes et vigoureux, et diſtribua les terres confiſquées en Italie à vingt trois légions; après quoi las des affaires, il abdiqua la Dictature, et mourut l'année ſuivante: On grava ſur ſon tombeau l'épitaphe qu'il s'étoit faite; "Perſonne n'a jamais fait à ſes amis "tant de bien, ni à ſes ennemis tant "de mal que moi."

An de R. 672. Av. J. C. 81.

An de R. 673-674. Av. J. C. 80-79.

CHA

CHAPITRE LVI.

DE ROME.

Projets de Lépide, guerres contre Sertorius, Spartacus, et Mithridate, ſiége de Cyzique, ſuccès de Lucullus, ſes réglemens contre les Financiers, il ſoumet le Pont, bat Tigrane, et perd le fruit de ſes victoires.

An de R. 674-675. Av. J.C. 79-78.

SYLLA eut à peine expiré, que le Conſul Lépide entreprit de lui ſuccéder ; le préjugé que Rome ne pouvoit être aſſervie, ne ſubſiſtoit plus, et il y avoit peu de Généraux qui ne ſe cruſſent en droit de lui donner des fers ; Lépide crut y parvenir en ranimant la faction de Marius presque éteinte, et en flattant la populace ; il réuſſit en effet à lever une armée, mais aiant perdu deux batailles, il ſe ſauve en Sardaigne, où il mourut de douleur.

Le parti de Marius vaincu tant de fois avoit pourtant encore un Chef redoutable dans Sertorius. Dès que Sylla eut débauché l'armée de Scipion, il prévit l'iſſue de la guerre, et ſe retira en Eſpagne, dont il avoit obtenu le gouvernement après ſa Préture; Annius l'en chaſſa, en faiſant aſſaſſiner Salinator qui gardoit les Pyrénées; mais il y revint bientôt appellé par les Luſitaniens, qui défendant encore leur liberté contre Rome, ne crurent pas pouvoir choiſir un Chef plus capable.

Il ne trahit pas leur eſpoir; à la tête de huit mille hommes, il réſiſta non ſeulement à quatre Généraux Romains; il les battit même en pluſieurs rencontres, ſoumit la majeure partie de l'Eſpagne, et pouſſa ſes conquêtes juſqu'au pié des Alpes; les Eſpagnols l'appelloient Annibal.

Il profita de leur enthouſiaſme pour les armer et les diſcipliner à la romaine; il établit même à Oſca des Maîtres pour enſeigner les arts Grecs et Romains aux fils des principaux d'entr'eux; il flattoit à la fois par-là leur vanité, et ſe procuroit des ôtages de leur fidélité; il emploia même la ſuperſtition pour les enchaîner; ainſi apprivoiſé une biche au point qu'elle venoit à lui quand il l'appelloit, et le ſuivoit par tout, il le fit regarder comme un préſent de Diane, qui s'en ſervoit pour lui révéler tout ce qu'il avoit beſoin de ſavoir; il conſervoit d'ailleurs aux Romains toute la prééminence du peuple dominateur; il avoit formé de trois cens des plus notables un Sénat, dont il tiroit tous les Officiers, et qu'il ſoutenoit être le vrai Sénat, ne traitant celui de Rome que d'aſſemblée des eſclaves de Sylla.

An de R. 676. Av. J. C. 77.

Ce fut alors que Pompée, déja célébre par la défaite de Domitius et de Lépide, fut envoié en Eſpagne avec une armée pour aider Métellus Pius à réduire Sertorius; il s'ouvrit en effet un nouveau paſſage à travers les Alpes, chaſſa les troupes de Sertorius de la Gaule Narbonnoiſe, et franchit les Pyrénées.

Sa réputation l'avoit précédé en Eſpagne, de ſorte que les ſoldats de Perpenna, autre Chef du parti de Marius en Eſpagne, déſeſpérant de réſiſter à Pompée, forcèrent leur Général d'aller joindre Sertorius.

Celui-ci aſſiégeoit alors Laurone que Pompée voulut délivrer; mais s'étant laiſſé enfermer entre les troupes ennemies, il eut la douleur de voir prendre et bruler la ville ſans avoir pu tirer l'épée pour la ſecourir.

An de R. 676. Av. J. C. 77.

L'année ſuivante ne fut pas heureuſe pour Sertorius; Hirtulée ſon Lieutenant fut défait et tué par Métellus près d'Italique; il fut battu lui-même par les deux Généraux à Ségontia; mais ces deux revers décidoient ſi peu de la guerre, que Métellus déſeſpérant de la terminer par la force, promit cent talens et vingt mille arpens à quiconque tueroit Sertorius.

An de R. 677. Av. J. C. 76.

La gloire de cet illuſtre proſcrit avoit volé juſqu'en Aſie, d'où Mithridate toujours ennemi de Rome, lui envoia des Ambaſſadeurs pour lui offrir de l'argent et des vaiſſeaux, et lui demander en échange l'Aſie mineure; le Sénat de Sertorius trouvoit des offres fort avantageuſes, et opinoit unanimément à les accepter; Sertorius fut plus magnanime: “ Nous pouvons bien,” dit-il, “ céder à ce “ Prince la Bithynie et la Cappadoce “ qui n'ont jamais reconnu nos lois, “ mais il n'obtiendra jamais mon aveu “ pour s'emparer de la Province qui “ appartient à la République.” Cette réponſe étonna Mithridate: “ Quels “ ordres,” s'écria-t-il, “ m'envervoit “ donc Sertorius préſidant au Sénat de “ Rome, ſi banni, proſcrit, relégué “ ſur les côtes de l'Océan, il met des “ bornes à mes conquêtes, et me défend d'attaquer l'Aſie." Le traité ſe conclut pourtant aux conditions preſcrites par le Romain; Sertorius céda au Roi la Cappadoce et la Bithynie, et lui envoia des troupes et un Général, et le Roi lui donna trois mille talens* et quarante vaiſſeaux.

Ce fut là le dernier trait brillant de la vie de Sertorius; Perpenna qui brûloit du déſir de lui ſucceder, conſpira contre lui l'année ſuivante, et le tua dans un feſtin; mais auſſi indigne qu'avide de commander, il fut bientôt après vaincu et pris par Pompée qui le fit mourir, et réduiſit enſuite la partie de l'Eſpagne qui avoit obéi à Sertorius.

An de R. 678-679. Av. J. C. 75-74.

Cette guerre n'étoit pas finie, quand l'Italie en eſſuia une nouvelle plus cruelle encore. Environ quatre-vingts eſclaves s'étant ſauvés de Capoue en attirèrent bientôt une foule d'autres après eux, et ſe jettèrent ſur la Campanie,

---

* £ 12750000.

panie, où ils ſaccagèrent pluſieurs villes, et battirent trois Généraux Romains.

Spartacus Chef des vainqueurs ne ſe laiſſa pourtant pas éblouir par tous ces ſuccès, perſuadé qu'il faudroit enfin ſuccomber ſous la puiſſance Romaine, il exhorta ſes compagnons à paſſer les Alpes, et à gagner de là chacun leur pays, pour jouir de la liberté qu'ils avoient ſi glorieuſement recouvrée ; mais amorcés par le butin, par leurs ſuccès, et par leur nombre qui monta bientôt à ſoixante et dix mille hommes, ils préférèrent de reſter en Italie pour la ravager.

An de R. 680. Av. J. C. 73.

La fortune ſembla favoriſer leur audace ; les eſclaves Gaulois aiant quitté Spartacus perdirent, il eſt vrai, vingt mille hommes dans une bataille contre le Conſul Gélius, mais Lentulus ſon Collégue fut entiérement défait par Spartacus, et Gé-

lius

[illegible] fut [illegible] ayant voulu venger cette Rome, ne fit que la partager : L'allarme fut extrême à Rome, lorſqu'on apprit que les armées de Caſſius et de Manlius avoient également été diſſipées, en ſorte qu'au lieu d'envoier ſelon l'uſage les nouveaux Conſuls contre le vainqueur, on leur préféra Craſſus, qui n'avoit été que Préteur, mais s'étoit diſtingué dans la guerre civile.

An de R. 681.
Av. J. C. 72.

Craſſus ſe montra digne de cette confiance ; il tailla d'abord en pieces un corps de dix mille eſclaves, battit Spartacus même, l'accula dans le Brutium, et entreprit de l'y renfermer par des lignes qui s'étendroient d'une mer à l'autre dans l'eſpace de douze lieues ; il fit creuſer dans ce but un foſſé de quinze pieds de largeur et de profondeur, et le fortifia d'une bonne muraille.

Spartacus qui vouloit paſſer en Sicile, et avoit même fait un marché

avec

avec des pirates pour y être tranſporté avec ſon armée, n'avoit point réuſſi; les travaux de Craſſus; mais les pirates lui aiant manqué de parole, il ſe trouva fort embaraſſé; mais la ſaiſon pourtant devenant orageuſe, il combla avec des faſcines une partie du foſſé, et fit paſſer toutes ſes troupes.

An de R. 681. Av. J. C. 72. Les Gaulois mal instruits par leur premiére défaite, continuoient à camper ſéparés de Spartacus; Craſſus les attaqua, et en tua plus de trente mille.

An de R. 678. Av. J. C. 75. Spartacus voulut éviter le vainqueur, et gagner la Pouille; mais ſes ſoldats aiant battu le Lieutenant de Craſſus, crurent avoir auſſi bon marché de Craſſus lui-même, et forcèrent leur Général à revenir les chercher; Spartacus revint, livra bataille à Craſſus, et périt avec quarante mille des ſiens; la guerre des eſclaves finit avec lui.

Nous ſommes ici forcés de rétrograder, pour rapporter de ſuite la ſeconde guerre que Mithridate ſoutint contre Rome.

Depuis ſa paix avec Sylla il avoit tourné ſes armes contre les peuples du Phaſe, du Caucaſe, et du Boſphore Cimmérien; puis voiant la République attaquée par Lépide et Sertorius, il crut toucher au moment heureux où il pourroit réparer ſes pertes. Il attaqua par terre et par mer la Bithynie, que Nicomède en mourant venoit de laiſſer au peuple romain.

Les Conſuls Lucullus et Cotta furent envoiés contre lui, le ſecond ſe laiſſa battre par terre et par mer, et auroit pu être pris dans Chalcédoine, ſi Lucullus ne l'eut ſecouru; le Roi ſe rabatit alors ſur Cyzique, dont il forma le ſiége. An de R. 678. Av. J. C. 75.

Cyzique étoit une des plus grandes et des plus floriſſantes villes de l'Aſie, ſituée dans une Iſle de la Propontide d'environ vingt lieues de circuit, mais ſi voiſine de la terre ferme, qu'elle y joignoit par deux ponts.

Mithridate l'attaqua avec trois cens mille hommes, et épuiſa pour la prendre toutes les reſſources de l'art; mais le courage des aſſiégés, les ſecours de Lucülle, une tempête qui briſa les machines des aſſiégeans, et la faim plus cruelle encore confondirent tous ſes efforts, et l'obligèrent à lever le ſiége, après y avoir perdu la fleur de ſes troupes.

An de R. 679-681. Av. J.C. 74-72. Lucülle ſe mit alors en action, ſoumit toute la Bithynie, battit une flotte de quarante voiles que Mithridate envoioit en Italie au ſecours de Spartacus, le pourſuivit dans le Pont, le défit dans deux combats, et prit les villes d'Amyſe et d'Eupatorie.

An de R. 682. Av. J.C. 71. Auſſi humain que brave, il délivra l'Aſie mineure de la rapacité des Financiers, qui ſous prétexte d'exiger l'amende de vingt mille talens à laquelle Sylla avoit condanné ce beau pays, y exerçoient mille vexations ; Lucullе anéantit les dettes dont l'intérêt excédoit le principal, réduiſit l'intérêt à ce qu'il étoit à Rome, c'eſt-à-dire, au douze pour cent, et condamna enfin les créanciers à ſe contenter du quart du revenu de leurs débiteurs juſqu'à fin de paiement ; l'Aſie ſe libéra de cette manière en moins de quatre ans, et retentit des louanges de ſon bienfaiteur ; mais les Financiers qui avoient pourtant retiré quarante mille talens, au lieu de vingt mille, remplirent Rome de plaintes.

Mithridate ne ſe croiant pas en ſureté dans ſes Etats, ſe réfugia auprès de Tigrane. Ce Prince qui prenoit le titre pompeux de Roi des Rois, avoit humilié les Parthes, ſoumis la Méſopotamie, et acquis dans l'Orient une ſi haute réputation, que les Syriens las des diviſions des Séleucides, s'étoient jettés entre ſes bras ; Lucullе lui fit demander Mithridate, et ſur ſon refus de le livrer, lui déclara la guerre; il finit la campagne par la priſe d'Héraclée, de Sinope, et la réduction du reſte du Pont.

An de R. 683. Av. J.C. 70. Dès le printems ſuivant il entra dans les Etats de Tigrane, qui eut pu l'arrêter long-tems au paſſage de l'Euphrate et du Tigre; mais loin de croire qu'on vint l'attaquer, il n'imaginoit pas que les Romains oſaſſent l'attendre; il ne ſortit de ſa ſecurité que quand Luculle eut paſſé les deux fleuves; il fuit alors precipitamment de Tigranocerte, et alla raſſembler ſes troupes.

Luculle qui n'avoit que quinze mille hommes, forma le ſiége de cette Capitale pour l'attirer au combat; Mithridate vouloit l'éviter, mais Tigrane ſe voiant à la tête de deux cens ſoixante mille hommes, penſa n'avoir beſoin que d'attaquer pour vaincre, et fut entiérement défait; ſa cavalerie battue par celle des Romains, ſe replia ſur l'infanterie, qu'elle mit en ſi grand déſordre qu'il y eut à peine un combat; Tigranocerte ouvrit peu après les portes au vainqueur, qui la réduiſit à un bourg, en renvoyant ſes habitans dans les différentes Provinces d'où Tigrane les avoit tirés.

An de R. 684. Av. J. C. 69.

Les deux Princes vaincus ſe ſauvérent en Arménie, où ils raſſemblérent bientôt une armée de cent mille hommes; Luculle les y pourſuivit, les défit encore, et eut probablement terminé bientôt la guerre, ſi la mutinerie de ſes ſoldats ne l'eut arrêté.

Avec beaucoup de talens et de mérite, il n'avoit point l'art de ſe faire aimer; il étoit haut et ſuperbe, et il paroit encore par les richeſſes immenſes qu'il amaſſa dans cette guerre, qu'il avoit fait à ſes ſoldats une très-petite part du butin; ils refuſérent donc d'aſſiéger Artaxate, et forcérent leur Général à ſe rabattre ſur Niſibe, qu'il emporta en peu de jours.

An de R. 685–686. Av. J. C. 68–67.

Ce fut là ſon dernier exploit. Tigrane rentra en Arménie, et en chaſſa les troupes romaines ; Mithridate revint de même dans le Pont, et défit ſucceſſivement deux Lieutenans de Luculle, Fabius et Triarius ; l'armée entière du dernier fut exterminée, et Luculle abandonné par la ſienne, qui alla ſe ranger ſous les étendarts de Pompée nommé par le peuple pour lui ſuccéder.

* * *

CHA-

CHAPITRE LVII.

DE ROME.

Popularité de Pompée, rétabliſſement du Tribunat, guerre des Pirates, conquête de l'Iſle de Créte par les Romains, loi Manilia, troiſiéme guerre de Mithridate, ſes malheurs, ſoumiſſion de Tigrane, mort de Mithridate ; la Judée rendue tributaire, conjuration de Catilina.

AUTANT que Luculle manquoit de l'art précieux de gagner les cœurs, autant Pompée le poſſédoit-il : Pour n'en rapporter qu'un exemple, les Cenſeurs aiant fait le dénombrement l'année même de ſon Conſulat, il parut devant eux tenant ſon cheval par la bride comme un ſimple Chevalier, et l'un des Cenſeurs lui aiant demandé ſelon l'uſage, s'il avoit rempli les dix ans de ſervice qu'il devoit à la République : " Oui," lui répondit-il, " et ſans avoir de Général que moi-même. Cette modeſtie dans un Conſul qui avoit deux fois triomphé, enchanta le peuple, qui le reconduiſit chez lui au bruit des acclamations : Il acheva de ſe l'attacher en rendant au Tribunat tous les privileges dont Sylla l'avoit dépouillé, et en partageant le pouvoir judiciaire, dont le Sénat jouiſſoit ſeul, entre le Sénat, les Chevaliers, et les Tribuns de l'Epargne : La vénalité des Juges fut le prétexte de la loi, mais comme tous les Ordres étoient corrompus, au lieu de rétablir la juſtice dans les Tribunaux, on ne fit que changer le nom de ceux qui en trafiquoient.

Pompée n'en devint pas moins l'idole du peuple, et en eut bientôt des preuves : Dans la décadence des Séleucides les Ciliciens s'étoient mis à faire des courſes dans la Syrie, d'où ils enlevoient des foules d'eſclaves, qu'ils vendoient enſuite aux Romains : Leurs forces s'étant accrues, ils équi-

An de R. 685. Av. J. C. 68.

mèrent des flottes, et infestèrent la Méditerranée depuis la Grèce juſqu'en Phénicie; non contens d'enlever les vaiſſeaux, ils faiſoient fréquemment des deſcentes ſur les côtes, attaquoient et pilloient des villes conſidérables; Servilius et Marc-Antoine furent ſucceſſivement envoyés contre eux; le premier eut quelques ſuccès, le ſecond attaqua ſans raiſon les Crétois, ſe laiſſa battre, et mourut de chagrin; les pirates reparurent plus terribles que jamais, et portèrent leurs ravages juſques ſur les côtes de l'Italie, interceptèrent les vivres qu'on envoyoit à Rome, et affamèrent plus d'une fois la Reine des peuples.

Pour mettre fin à tant de honte et de miſères, le Tribun Gabinius propoſa de donner à un Conſulaire pour trois ans le commandement ſur toutes les mers depuis les colonnes d'Hercule, et ſur toutes les terres à cinquante mille de diſtance de la

An de R. 685. Av. J. C. 68.

[illegible] lui fournir de l'argent à diſcrétion, une flotte de deux cens vaiſſeaux, et autant de ſoldats et de matelots qu'il voudroit.

An de R. 686. Av. J.C. 67.

Cette loi qui rendoit un homme maître de toutes les forces de la République, fut combattue avec chaleur par les partiſans de la liberté; mais le peuple la ſoutint avec tant de fureur qu'elle paſſa. Pompée fut auſſitôt nommé, partit avec une flotte de cinq cens vaiſſeaux, et une armée de cent vingt cinq mille hommes, chaſſa d'abord les pirates des mers d'Afrique et de Sicile, les pourſuivit en Cilicie, en engagea pluſieurs à ſe rendre, défit les autres, les contraignit à capituler, et les diſperſa dans des villes ruinées, ou déſertes, mais éloignées de la mer.

Trois mois lui ſuffirent pour cette grande entrepriſe; le peuple Romain en crut à peine ſes yeux et la renommée, et ne garda plus de meſures dans ſes conceſſions à celui qu'il appelloit ſon Sauveur; le Tribun Manilius aiant propoſé de joindre au pouvoir qu'il avoit déja la conduite de la guerre contre Mithridate et Tigrane, et le commandement de l'Aſie mineure, la loi fut reçue par la multitude avec des tranſports de joie, et Pompée fut par-là fait maître de l'Empire.

An de R. 686. Av. J.C. 67.

Mais avant que d'aller plus loin il faut revenir aux Crétois, dont le ſort avoit changé l'année précédente. Quoique Marc Antoine les eut attaqués ſans raiſon, on ne leur pardonna pas à Rome de l'avoir vaincu; le Sénat leur ordonna au contraire de rendre tous les priſonniers, de paier quatre mille talens, de donner trois cens ôtages, de livrer tous leurs gros vaiſſeaux, et ſur leur refus Cécilius Métellus fut chargé de les réduire, et en vint à bout en trois ans. Les malheureux Crétois perdirent juſqu'à leurs loix ſi célèbres, et furent obligés d'adopter celles que leur donna Rome.

Pompée élevé au faîte de la gloire ſe hâta de s'en montrer digne, défit Mithridate en deux batailles, et le chaſſa de tous ſes Etats.

Peu après le fils de Tigrane vint ſe jetter entre ſes mains dans l'eſpoir d'obtenir le ſceptre de ſon père, qu'il avoit déja entrepris de détrôner par la force: ce père infortuné n'eſpérant pas réſiſter au vainqueur de Mithridate, ſe rendit auſſi dans ſon camp, fut condanné à perdre toutes ſes conquêtes, à paier ſix mille * talens, et ſe crut encore heureux de conſerver l'Arménie.

An de R. 687-689. Av. J. C. 66-64. Mithridate après ſa défaite avoit gagné le Boſphore, autrement appellé la Cherſonèſe Taurique, où régnoit ſon fils Macchares: Comme ce dernier avoit traité avec Lucullle, et reçu de lui le titre de Roi allié, il ne ſçut pas

---

* £ 2550000.

pas plutôt ſon père arrivé, qu'il le tua ſelon les uns, et ſelon d'autres fut tué par quelques-uns de ſes ſerviteurs.

Mithridate lui ſurvécut peu; n'aiant pu obtenir de Pompée une paix honorable, il forma le projet de porter la guerre en Italie, en traverſant les vaſtes pays qui s'étendent des Palus Méotides au Danube, la Thrace et l'Illyrie; mais ſes troupes effraiées de cette entrepriſe, et ſéduites par ſon fils Pharnace, ſe révoltèrent; Mithridate n'eſpérant plus rien ſe donna la mort.

Pompée avoit d'abord voulu le pourſuivre juſqu'au Boſphore, mais la longueur du chemin, et le nombre des peuples qu'il eût fallu combattre, l'engagèrent bientôt à revenir ſur ſes pas; il rendit alors à Ariobarzane le Roiaume de Cappadoce, et en étendit les bornes; il érigea le Pont et la Syrie en Provinces Romaines, et marcha enſuite contre Arétas Roi des Arabes qui déſoloit par des courſes les pays voiſins.

Pendant qu'il étoit en route, deux Princes Juifs Hircan et Ariſtobule vinrent plaider devant lui leurs droits à la couronne d'Alexandre leur père : Hircan étoit l'aîné, et Alexandra ſa mère qui avoit régné après Alexandre, lui avoit laiſſé le ſceptre ; mais Ariſtobule l'aiant défait dans une bataille, l'avoit réduit à la vie privée ; Pompée alla d'abord ſoumettre Arétas, et vint enſuite en Judée, moins pour prononcer entre les deux frères que pour ſoumettre leur pays ; Ariſtobule ſe conduiſit en Prince foible, qui ne ſait ni céder au ſort, ni braver l'orage ; tantôt il promettoit de déférer à l'arrêt de Pompée, tantôt il faiſoit mine de vouloir ſe défendre ; Pompée irrité le fit arrêter dans ſon camp, marcha vers Jéruſalem qui ouvrit ſes portes, et forma le ſiége du temple, où le parti d'Ariſtobule s'étoit retiré.

La place étoit forte, la ſuperſtition en facilita la priſe ; les Juifs n'oſérent tirer ſur les Romains les jours de Sabbat, ceux-ci profitérent de ce repi pour combler les larges et profondes vallées qui entouroient le temple, et le forcérent enfin au bout de trois mois.

Hircan fut alors remis ſur le trône à condition de paier tribut ; les murailles de Jéruſalem furent abattues, et Ariſtobule envoié à Rome, où Pompée le ſuivit de près.

Mais pendant qu'il lui ſoumettoit tant de peuples, elle avoit de nouveau failli de périr par l'ambition de l'un de ſes citoyens.

Catilina fut le Chef de cette conjuration. Adroit, vigoureux, intrépide, il ſupportoit avec une patience incroiable les fatigues, les veilles, le chaud et le froid, la ſoif et la faim ; mais toutes ces qualités étoient au ſervice nice de ſon ambition ; il vouloit, ainſi que Sylla, devenir à tout prix maître de ſa patrie, et il eſt vrai que les circonſtances paroiſſoient bien favorables.

Ceux que Sylla avoit chaſſés de leurs terres, ſoupiroient après une guerre civile qui put les leur rendre, les ſoldats qui les avoient eues, avoient diſſipé en très-peu de tems les richeſſes qu'ils avoient acquiſes de même, et deſiroient de nouveaux troubles pour fournir à leurs profuſions ; le luxe qu'ils avoient apporté d'Aſie avoit achevé la ruïne des mœurs ; la juſtice, les emplois, les crimes, tout étoit à prix, et l'on pouvoit dire que toutes les victoires des Romains n'avoient ſervi qu'à les rendre le plus féroce, et le plus vil de tous les peuples.

Dans un Etat auſſi dépravé Catilina n'eut pas de peine à former un parti ; onze Sénateurs y entrèrent, et avec eux une foule de miſérables perdus de dettes et de réputation ; le plan étoit de faire élire Conſuls Catilina et Antoine, après quoi ils auroient aboli les dettes, proſcrit les riches, et partagé les emplois et les tréſors de l'État entre les complices.

Le premier coup porté à la conjuration fut ſon ébruitement; Curius l'un des conjurés ne put la cacher à ſa maîtreſſe Fulvie, et cette femme ſans mœurs eut aſſez de patriotiſme pour publier ce qu'elle en ſavoit; les Nobles qui juſqu'alors s'étoient bien promis d'exclure du Conſulat Cicéron comme homme nouveau, ſe raviſèrent à l'approche du danger, et le préférèrent au Patricien Catilina.

Loin de ſuccomber à ce contre-tems, celui-ci redoubla de zèle pour augmenter ſon parti, ſe procurer de l'argent et des armes, et ſe faire déſigner Conſul.

Cette déſignation ſe faiſoit pluſieurs mois avant que les Candidats élus entraſſent en charge; mais les mêmes bruits qui avoient fait contre Catilina l'année précédente, lui firent encore préférer celle-ci Silanus et Muréna.

Plein de dépit et d'indignation, il ne penſa plus alors qu'à prendre les armes, et gagner l'Etrurie, où Mallius lui avoit déja aſſemblé des troupes; la foule de ſes complices reſta cependant à Rome, pour y mettre à un jour marqué le feu en douze quartiers à la fois, et tuer Cicéron à la faveur du tumulte. Antoine ſon Collégue ne leur étoit point odieux; et Cicéron avoit été obligé de lui céder ſon Gouvernement pour l'engager à lui permettre de ſauver la République.

La nation des Allobroges ſoumiſe et vexée par les Romains depuis près de ſoixante ans, avoit alors à Rome des Ambaſſadeurs chargés de demander quelque adouciſſement à ſes maux; le Sénat aiant éludé leurs plaintes, Lentulus Chef des conjurés qui étoient reſtés dans la Capitale, crut l'occaſion heureuſe pour les mettre dans le parti. Il les voit, déplore avec eux les maux de leur Nation, leur montre la conſpiration comme le ſeul moïen de les terminer, et réuſſit à les y faire entrer; mais peu après s'étant raviſés, ils inſtruiſent du tout Cicéron, demandent par ſon avis aux principaux conſpirateurs un écrit ſigné de leur main, ſcellé de leur ſceau pour déterminer leurs compatriotes, le reçoivent, et ſe mettent en route. Cicéron averti les fait arrêter, et ſaiſir leurs papiers; il s'aſſure de Lentulus, de Gabinius, de Céthégus, de Statilius, de Céparius, convoque le Sénat, y fait venir les priſonniers, les y confond en produiſant leurs lettres, les fait condamner à la mort, les y envoie, et reçoit le titre ſublime de Pére de la patrie.

Catilina n'eut plus alors de reſſource que dans ſon armée; elle étoit de douze mille hommes, mais il n'y en avoit guères que le quart qui euſſent des armes, ils ne s'en battirent pas moins avec une valeur digne d'une meilleure cauſe contre Pétreius Lieutenant du Conſul Antoine, mais ils furent enfin écraſés dans leurs lignes et y périrent avec leur Chef. An de R. 690. Av. J. C. 63.

CHAPITRE LVIII.

DE ROME.

Premier Triumvirat, exil de Cicéron, Chypre réduite en Province, rappel de Cicéron, César, mœurs des Gaulois, irruption des Helvétiens; campagnes de César en Gaule, il entre en Allemagne, fait deux deſcentes dans la Grande Bretagne, malheureuſe expédition de Craſſus contre les Parthes.

* * *

ROME étoit ſauvée, mais il s'en falloit bien que les ſemences de trouble euſſent été noiées dans le ſang de Catiline; l'année du Conſulat de Cicéron étoit à peine expirée, que Métellus Népos Tribun du peuple voulut l'attaquer, pour avoir fait mourir en priſon pluſieurs citoyens ſans forme de procès; et il étoit vrai qu'aucun citoyen ne pouvoit être exécuté légalement qu'après avoir été condanné par les Centuries; mais le crime des An de R. 690. Av. J. C. 63.

conjurés étoit ſi énorme, et le danger de leur impunité ſi grand, que le Sénat avoit cru devoir négliger les formes pour ſauver l'État; il eût pu le ſauver plus légalement en obligeant les Conſuls à nommer un Dictateur, mais on craignoit qu'Antoine ne voulût pas nommer Cicéron, et en nommant Antoine, Cicéron eût replongé la patrie dans tous les malheurs dont il vouloit la délivrer; l'accuſation de Népos fut pourtant alors étouffée par le cri général de tous les gens de bien, mais Clodius la renouvella dans la ſuite.

An de R. 691-692. Av. J. C. 62-61. Un homme bien autrement dangereux que Catilina parut alors avec éclat ſur la ſcène, c'eſt Jules Céſar: il avoit été violemment ſoupçonné d'avoir trempé dans le complot du dernier, mais ſes accuſateurs n'ayant rien pu prouver contre lui, il les avoit écraſés; il demanda enſuite la Préture, l'obtint à force de largeſſes, gouverna gouverné l'Eſpagne une année, et repaſſé à Rome, pour mettre le comble à tous les maux qui la travailloient.

Pompée y étoit auſſi de retour, et y avoit triomphé pour la troiſième fois; quoiqu'il eût congédié ſon armée en arrivant à Brindes, ſa gloire, ſes richeſſes, divers traits d'ambition qui lui échappoient de tems à autre, le rendoient ſuſpect aux bons citoyens, ſurtout au Sénat, qui ne voulut jamais ratifier aveuglément tout ce qu'il avoit fait en Aſie: Ce refus le mit de mauvaiſe humeur. Céſar arrive d'Eſpagne ſur ces entrefaites, lui propoſe d'unir leurs forces et celles de Craſſus pour accabler leurs ennemis, les détermine tous deux, forme ainſi le premier Triumvirat, et en obtient d'abord le Conſulat pour récompenſe.

Un autre auroit été content d'être arrivé au faîte des honneurs, mais Céſar ne regardoit ce qu'il acquéroit que comme un moien d'acquérir en- An de R. 693. Av. J.C. 60.

core; ſes vœux, ſes talens, ſes vices, tout en lui étoit ſans bornes; il envoia d'abord vingt mille citoyens en Colonie à Capoue, et s'en fit autant de créatures; il fit enſuite paſſer Clodius dans l'ordre des plébéiens pour l'élever au Tribunat, et perdre par ſon moïen Cicéron qui oſoit déſapprouver ſa conduite; il fit ratifier tout ce qu'avoit fait Pompée en Aſie, et baiſſer d'un tiers en faveur des Chevaliers la ferme du revenu de l'Aſie; il prit pour lui-même le gouvernement des Gaules Ciſalpine et Tranſalpine, et ſe le fit donner pour cinq ans.

An de R. 694-695. Av. J. C. 59-58.

Clodius à qui Céſar avoit ouvert l'entrée du Tribunat, n'étoit connu que par deux crimes; il avoit été le premier auteur de la révolte de l'armée de Luculle, et avoit profané les myſtères de la bonne Déeſſe, où les femmes ſeules pouvoient aſſiſter; il étoit ſorti de cette dernière affaire à force d'argent, mais ſa fureur n'étoit pas moindre contre Ciceron, à qui il n'avoit pas tenu qu'il ne l'eût condanné ; ſentant pourtant la difficulté de le perdre, il ne ſe contenta pas d'être appuié des Triumvirs, il s'attacha encore une foule de citoyens par deux lois ; l'une portoit que le blé qu'on vendoit à vil prix aux pauvres, leur ſeroit donné déſormais gratis, l'autre que les Cenſeurs ne pourroient dégrader, ni noter perſonne, qu'après l'avoir fait accuſer formellement devant eux : Il propoſa alors par une troiſiéme de bannir quiconque ſeroit ou auroit fait mourir un citoyen ſans forme de procès ; Ciceron effraié de l'orage qui le menaçoit prit le deuil ; les Chevaliers, le Sénat, vingt mille jeunes Nobles le prirent avec lui ; il n'en falloit pas tant pour diſſiper la canaille que Clodius avoit attroupée, mais Céſar étoit aux portes de Rome avec ſon armée, tout annoncoit qu'il l'emploieroit à ſoutenir le Tribun, ſi l'on en venoit aux voies de fait ; et qui pouvoit prévoir les ſuites d'une bataille perdue ? Les amis de Cicéron lui conſeillérent donc de céder ; il partit, fut banni, et tous ſes biens furent confiſqués ; Céſar ſe mit auſſi en route pour les Gaules, et Caton pour l'Iſle de Chypre.

Il y avoit quinze ans qu'Alexandre régnoit ſur cette Iſle et ſur l'Egypte, et probablement les tyranniſoit, lorſque les Alexandrins ſe ſoulevérent, et donnèrent le ſceptre à un bâtard de Lathyre, nommé Ptolémée, comme tous les Princes de cette maiſon, et ſurnommé Auléte, ou joueur de flute, à cauſe de ſon gout pour cet inſtrument : Alexandre étant mort peu après à Tyr, laiſſa par teſtament tous ſes Etats aux Romains ; mais ceux-ci occupés alors de la guerre contre Mithridate, ne firent aucune démarche pour s'emparer de cet héritage, et

Aulête content de l'Egypte donna l'Iſle de Chypre à ſon frere Ptolemée.

Clodius faiſoit alors la guerre aux pirates; aiant été pris par eux, il fit prier le Roi de Chypre de lui envoier de l'argent pour ſe racheter, et en reçut deux talens; piqué de ſa meſquinerie, Clodius devenu Tribun réſolut de s'en venger, et fit décider que le Roi de Chypre ſeroit détrôné; Aulête plus prudent que lui avoit conjuré l'orage en partageant ſix mille talens* entre Céſar et Pompée.

Caton dont la préſence embarraſſoit les Triumvirs à Rome, eut la triſte commiſſion d'aller dépouiller le malheureux Prince; ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt qu'on ne lui donna ni flotte, ni troupes pour exécuter ſa commiſſion; il partit avec un Queſteur et deux Greffiers, et il n'en fallut pas davantage; Caton fit offrir au

---

* £ 25500000.

Prince le titre et les revenus de Prêtre du temple de Paphos, il préféra de s'empoiſonner, et laiſſa ainſi les Romains maitres de l'Iſle et de ſept mille talens.†

Cependant Rome entière étoit dans la plus violente fermentation par les efforts des amis et des ennemis de Cicéron pour obtenir ou prévenir ſon rappel: Le zèle du Sénat fut tel qu'il réſolut de ſuſpendre toute affaire pour celle-là; les peuples d'Italie furent même invités par un décret ſans exemple à ſe rendre à Rome pour concourir à y ramener ſon Sauveur: Clodius réſiſta tant qu'il put, mais s'étant brouillé avec Pompée, il ne put plus faire tête au Sénat, aux Chevaliers, à tous les bons citoyens de Rome et de l'Italie; Cicéron fut rappellé par une loi ſolemnelle après ſeize mois d'abſence; ſon retour depuis Dyrrachium à Rome fut un triomphe continuel;

---

† £ 3375000.

tinuel ; ſa route étoit bordée d'une foule de peuple qui le combloit de bénédictions ; tous les Ordres de la République allèrent l'attendre aux portes de Rome, et l'y reçûrent avec acclamations ; un decret du Sénat lui rendit tous ſes biens.

Juſqu'ici nous n'avons vû dans César qu'un ambitieux, il eſt tems de le voir comme Capitaine.

Il étoit encore à Rome, lorſqu'il apprit que les Helvétiens au nombre de trois cens ſoixante huit mille, hommes, femmes, enfans, avoient brûlé leurs villes et leurs villages, et s'avançoient vers l'Allobrogie pour pénétrer de là dans les Gaules, et s'y établir : il accourt à Genève, y fait brûler le pont du Rhône, élève le long du fleuve depuis Genève au Jura un mur de ſix milles de long, et de ſeize pieds de haut, ſoutenu de redoutes d'eſpace en eſpace : Les Helvétiens n'aiant pu le forcer, pénétrent par le pays des

Séquanois* et des †Eduens; Céſar les ſuit de près à la tête de cinq légions, les défait dans un grand combat près de la ville de Bibracte qui n'exiſte plus, et les renvoie dans leur pays au nombre de cent dix mille, pour ſervir de barrière contre les Germains.

Mais avant que de détailler la ſuite de ſes exploits dans la Gaule, il faut ſe faire une idée de ſon étendue, et du caractère de ſes habitans.

L'ancienne Gaule avoit pour bornes au Nord la Manche, à l'Occident l'Océan, au Midi les Pyrénées et le golfe de Lyon, à l'Orient le Rhin et les Alpes.

Elle ſe diviſoit en trois grandes parties, l'Aquitaine entre la Garonne et les Pyrénées, la Belgique entre la Marne, la Seine, et le Rhin, et la

---

* La Franche-Comté. † Le pays d'Autun.

Celtique, ou Gaule proprement dite, qui embraſſoit tout le reſte.

Dans toutes ces Provinces le peuple étoit preſque ſerf, et n'avoit nulle part au gouvernement; les Druides et les Nobles partageoient entr'eux le crédit, les emplois, les richeſſes; c'eſt à peu près le triſte ſpectacle qu'offre aujourd'hui la Pologne.

Les Druides étoient les Pontifes, les Philoſophes, les Poëtes, les Juges de la Nation; ils ne paioient point d'impôts, et n'étoient point obligés d'aller à la guerre; ils s'aſſembloient tous les ans dans le pays Chartrain, et y décidoient toutes les affaires importantes.

Les Nobles ſe vouoient par état à la guerre, et combattoient à cheval; leurs cliens ou leurs eſclaves les ſuivoient à pié, et formoient l'infanterie. Ces mêmes Nobles tenoient auſſi les rênes du gouvernement civil; ils éliſoient tous les ans dans chaque Canton un Magiſtrat chargé de la police intérieure, et un Général pour les commander. Tous vivoient moins de la culture des terres que de la chaſſe et de leurs troupeaux.

Leur bravoure n'eſt pas équivoque; et quand on n'en auroit d'autre preuve que l'effroi qu'inſpiroient à Rome les guerres Gauloiſes, elle ſuffiroit; mais il faut ajouter qu'ils avoient ſubjugué par leurs Colonies une partie de l'Italie, de la Germanie, et même de l'Aſie mineure; on leur reprochoit pourtant alors comme aujourd'hui de manquer de conſtance et de fermeté: "Les Gaulois," dit Tite-Live, "ſont plus "que des hommes au commence-"ment d'une action, et à la fin moins "que des femmes."

Ils adoroient quatre Dieux principaux: Teutatès l'inventeur des arts, Héſus le Dieu de la guerre, Taranis le Dieu du Ciel, Bélénus celui de la Médecine: Comme à peu près tous les peuples payens, ils leur offroient des victimes humaines; les Druides enſeignoient la métempſycoſe; les Peres avoient droit de vie et de mort ſur leurs enfans, et les Maris ſur leurs femmes; la polygamie n'étoit pas rare parmi eux.

Leur commerce avec Marſeille avoit adouci, et conſéquemment un peu amolli leurs mœurs, enſorte qu'au lieu qu'auparavant ils avoient été ſupérieurs aux Germains, ils leur étoient alors inférieurs.

Ce fut cette infériorité même qui fournit à Céſar l'occaſion de les ſubjuguer. Les Séquanois battus par les Eduens, implorèrent contr'eux l'appui d'Arioviſte Roi des Suéves *, qui aſſervit les uns les autres; les ſuccès de Céſar contre les Helvétiens leur perſuadèrent qu'il étoit l'homme le plus propre à briſer leurs fers, et ils l'en prièrent; Céſar qui ne cherchoit qu'à ſe ſignaler, partit ſur le champ au

---

* De la Souabe.

Prince Germain qu'il ſe gardât bien à l'avenir de paſſer le Rhin avec ſon armée, et qu'il rendît aux Séquanois leurs ôtages. Arioviſte pour réponſe entre en Gaule avec toutes ſes forces; mais vaincu par Céſar, il en ſortit peu après.

Ces deux victoires des Romains leur ſoumirent à peu près toute la Celtique, mais ne mirent pas fin à la guerre: Les Belges convaincus que s'ils leur donnoient le tems de s'affermir dans leurs conquêtes, leur tour d'être aſſervis arriveroit bientôt, prirent les armes au nombre de trois cens mille, et vinrent chercher les Romains: Céſar à la tête de huit légions leur alla au devant, paſſa la rivière d'Aiſne, et les battit en pluſieurs eſcarmouches.

Une armée d'Eduens entre en même tems ſur les terres des Bellovaques*: les Belges effraiés ſe ſéparent pour aller allèrent défendre chacun leur pays ; Céſar les ſuivit à la piſte, et en détruiſit un grand nombre ; Rheims lui avoit ouvert dès long-tems ſes portes ; Soiſſons, Beauvais, Amiens ſuivent cet exemple ; ſoixante mille Belges ſont exterminés ſur les bords de la Sambre ; ils livrent par leur défaite à Céſar le Vermandois, l'Artois, Valenciennes, Cambray, Namur et Tournay ; Craſſus l'un de ſes Lieutenans fils du riche Craſſus ſoumet en même tems la côte maritime depuis la Seine à la Loire.

---

* Ceux de Beauvais.

Nous avons dit qu'Auléte, pour s'aſſurer le trône d'Egypte, avoit partagé ſix mille talens entre Céſar et Pompée ; cette dépenſe aiant épuiſé ſes coffres, il mit pour les remplir d'énormes impôts ſur ſes peuples, et ſe rendit par-là ſi odieux, que ne ſe croiant pas en ſureté parmi ſes ſujets, il alla mendier contr'eux l'appui de Rome ; les Egyptiens mirent ſur le trône Bérénice ſa fille aînée, et lui firent épouſer Séleucus dernier de cette maiſon des Séleucides, qui à force de crimes et de perfidies avoient perdu le trône de Syrie. Le nouveau Roi ne ſut pas même ſe maintenir ſur celui d'Egypte; au bout de quelques mois ſa femme même le fit étrangler, et épouſa quelque tems après Archélaüs fils du Général vaincu par Sylla dans les plaines de Cheronée.

Le Sénat n'héſita pas à décider qu'Aulète ſeroit rétabli; le Conſul Spinther et Pompée ſe diſputèrent même avec chaleur cette commiſſion; la ſuperſtition confondit leurs intrigues; une ſtatue de Jupiter aiant été frappée de la foudre, l'on conſulta les livres Sybillins, et l'on y trouva cet oracle: “ Quand le Roi d'Egypte
“ viendra vous demander du ſecours,
“ accordez lui votre amitié, mais
“ n'emploiez point pour le défendre

« une multitude de bras ». L'oracle étoit viſiblement ſuppoſé par les ennemis des deux concurrens ; le peuple ne laiſſa pas d'en être frappé au point qu'il ne fut plus queſtion d'armer contre l'Egypte. Aulète, après avoir attendu deux ans, s'adreſſa enfin à Gabinius Proconſul de Syrie, et le détermina par la promeſſe de dix mille talens* à le rétablir. Péluſe fit à peine quelque réſiſtance, Archélaüs fut tué dans une bataille, et tout ſe ſoumit ; le premier ſoin d'Aulète fut de faire mourir Bérénice, et les plus riches Alexandrins.

An de R. 696-697. Av. J. C. 57-56. Piqué de n'avoir pu être ſon reſtaurateur, Pompée s'unit plus étroitement avec Céſar et Craſſus, et fit avec eux une eſpèce de partage de tout l'Empire ; ils convinrent que Pompée et Craſſus demanderoient un ſecond Conſulat, qu'après l'avoir obtenu, ils porteroient à dix ans le terme pendant lequel Céſar gouverneroit les Gaules, et que chacun d'eux choiſiroit ſur le reſte de l'Empire les Provinces qu'il lui plairoit. Tout fut exécuté ſur ce plan. Domitius aiant oſé diſputer le Conſulat aux deux Triumvirs, faillit être tué dans une embuſcade, et ſe déſiſta ; les nouveaux Magiſtrats tinrent à Céſar leur promeſſe, et obtinrent l'un le gouvernement de l'Eſpagne, l'autre celui de Syrie. Craſſus partit peu après pour l'Orient. Pompée Surintendant des vivres à Rome ſaiſit ce prétexte pour n'en pas ſortir, et régit l'Eſpagne par ſes Lieutenans.

---

* £ 42500000.

An de R. 696-697. Av. J. C. 57-56.

Pendant ce tems-là Céſar pourſuivoit ſes victoires en Gaule, ou pour mieux dire, il y faiſoit de nouvelles injuſtices et de nouveaux malheureux.

A peu près tous les peuples qui habitoient la partie occidentale des Gaules depuis Nantes aux embouchures du Rhin s'étant ligués contre lui, il partagea ſes troupes en quatre corps, en donna trois à ſes Lieutenans, envoia l'un du côté de Trêves, le ſecond dans l'Aquitaine, le troiſième dans la Normandie, lui-même attaqua la Bretagne; la victoire n'abandonna pas un moment les drapeaux romains, tous les peuples ligués furent vaincus et ſoumis.

Au commencement de la quatrième année du gouvernement de Céſar la Gaule entière paroiſſoit conquiſe, quand deux peuples Germains, les Teuctères et les Uſipiens fournirent à Céſar l'occaſion d'un nouveau triomphe.

An de R. 698-699.
Av. J. C. 55-54.

Chaſſés de leurs terres par les Suèves, ils paſſèrent la Meuſe, chaſſèrent à leur tour les Ménapiens des leurs, et offrirent à Céſar qui marchoit à eux de ſe ſoumettre à Rome, pourvu qu'on leur laiſſât le pays qu'ils avoient conquis, ou qu'on leur en donnât un autre; Céſar négocie avec eux, ſûreté les plonge dans la ſécurité, les attaque à l'improviſte, les taille en pièces. Il jette enſuite un pont ſur le Rhin au-deſſous de Cologne; mais les Sicambres et les Suèves s'étant retirés dans des marais et des bois, il n'oſa les y ſuivre, et repaſſa le fleuve.

Amoureux des entrepriſes d'éclat, il paſſa peu après dans la Grande Bretagne, qui avoit, diſoit-il, ſouvent ſecouru les Gaulois contre les Romains; mais les vaiſſeaux qui portoient ſa cavalerie, ayant été forcés par la tempête de regagner le port, il ne fit guère que ravager la côte, et ſe rembarqua.

An de R. 698-699. Av. J. C. 55-54. Il y revint le printems ſuivant avec cinq légions et deux mille chevaux; toutes les petites nations qui habitoient le pays avoient réuni leurs forces ſous le commandement de Caſſivellaunus l'un de leurs Rois; mais après différens échecs elles demandèrent la paix,

donnèrent

donnérent des ôtages, et s'engagérent à païer tribut.

César de retour en Gaule trouva que la recolte avoit été mauvaiſe, et crut devoir éloigner ſes quartiers plus que de coutume, pour leur faciliter les moiens de ſubſiſter. Les Liégeois qui n'avoient ſubi le joug qu'à regret, crurent que le moment de le rompre étoit arrivé; Ambiorix leur Roi leur fait prendre les armes, et attaque à leur tête une légion et cinq cohortes cantonnées dans leur pays; aiant été repouſſé, il a recours à la ruſe; il fait dire aux Romains, que tous leurs quartiers ſont aſſaillis, qu'il a été forcé de ſuivre l'exemple de la Nation, mais ne traverſera nullement leur retraite, s'ils veulent aller joindre le quartier le plus proche; les Romains le croient, et partent; Ambiorix s'empare d'un défilé ſur leur route, les y attaque à l'improviſte, et les taille en piéces: Encouragés par ce ſuccès les

Aduatiques * et les Nerviens ſe rangent ſous les drapeaux, et lui forment une armée de ſoixante mille hommes, avec laquelle il tente ſur la ſeconde légion ce qu'il avoit ſi bien exécuté ſur la huitiéme ; n'aiant pu la forcer, il l'enferme par des lignes de quinze mille pas de tour, et de quinze pieds de profondeur. Céſar apprend ce qui ſe paſſe, et accourt avec ſept mille hommes ; les Gaulois mépriſant la petite armée l'attaquent dans un poſte très-avantageux, ſont mis en déroute, et lévent le ſiége de la légion ; Céſar les pourſuivit dans le pays de Liége, où ils n'oſerent l'attendre, et qu'il changea en déſert.

An de R. 698—699. Av. J. C. 55—54.

Mais tandis qu'il faiſoit triompher les armes romaines des bords du Rhône à ceux de la Tamiſe, Craſſus les couvroit en Orient du plus grand affront qu'elles euſſent reçu depuis le déſaſtre de Cannes.

Ce

---

* Peuples qui habitoient les rivages de la Meuſe près de Namur.

Ce malheureux vieillard le plus opulent des Romains n'avoit point recherché le Conſulat comme Céſar et Pompée pour augmenter ſon pouvoir, mais pour accroître ſes tréſors: frappé de la facilité avec laquelle Luculle et Pompée avoient ſoumis tant de peuples en Aſie, il s'imaginoit n'avoir beſoin que d'y paroître pour renverſer l'Empire des Parthes, et s'enrichir de leurs dépouilles: c'étoit l'unique droit qu'il eut de leur faire la guerre, et de peur que le Sénat et le peuple ne l'approuvaſſent pas, il partit ſans les conſulter.

Mais avant que de détailler ſon expédition, il faut reprendre l'hiſtoire des Parthes au point où nous l'avons laiſſée.

Mithridate II. ſurnommé le Grand, dont nous avons déja parlé au Chapitre XLIX., fit avec ſuccès la guerre au Roi d'Arménie, et mourut après avoir régné quarante ans.

Deux Rois, dont l'hiſtoire ne dit que le nom, lui ſuccédèrent, et ſe laiſſèrent enlever par Tigrane les Provinces que le Père de ce dernier avoit cédées à Mithridate; Phraate II. hérita du ſceptre, et le perdit avec la vie par les mains de ſes deux fils.

Ces parricides ne tardèrent pas à ſe diſputer la proye qui les avoit portés à un ſi grand crime; Mithridate l'aîné tomba enfin entre les mains de ſon frère Orode qui le fit mourir; c'eſt cet Orode que Craſſus comptoit détrôner.

Arrivé en Syrie à la tête d'environ cinquante mille hommes, il paſſa l'Euphrate, et prit quelques bicoques au delà: les Parthes ne s'attendant point à cette irruption, il eût pu s'emparer preſque ſans obſtacle de Seleucie et de Babylone; il préféra de retourner ſur ſes pas, et employa l'hyver à piller les temples de la Syrie.

Artabaze fils de Tigrane, Roi d'Arménie, ſe rendit au camp, lui conſeilla d'éviter les plaines de la Méſopotamie, et lui offrit un paſſage par ſes États, et quarante mille hommes; Craſſus l'écouta froidement, et alla paſſer l'Euphrate à Zeugma.

Caſſius ſon Lieutenant vouloit alors qu'on deſcendit vers Séleucie en ſuivant le fleuve; on s'aſſuroit par-là des vivres, et l'on ſe mettoit hors d'état d'être enveloppé. Abgare Roi d'Edeſſe, ami autrefois des Romains, lorſqu'ils triomphoient ſous Pompée, mais alors eſpion des Parthes, perſuada à Craſſus qu'il avoit plus beſoin de pieds pour atteindre ſa proye que de bras pour la diſputer; il tourna vers la plaine; bientôt l'armée ſe trouve dans un deſert immenſe, où l'on ne voit que ſables brûlans, ſans arbres, ſans ruiſſeaux, ſans herbes; l'armée des Parthes arrive en même tems; Craſſus la fait attaquer avec ſon fils à la tête de ſept mille hommes; les Parthes fuient juſqu'à ce qu'ils aient ſéparé ce corps du gros de l'armée; ils l'enveloppent alors de toutes parts, et le criblent de ces flêches redoutables qui percent caſque, bouclier et cuiraſſe; tout le corps eſt pris ou tué: Les vainqueurs reviennent alors à Craſſus le Père, en lui montrant au haut d'une pique la tête de ſon fils, et recommencent le combat, qui n'en étoit preſque pas un du côté des Romains; s'ils ſe tenoient en effet fermes dans leurs rangs, ils eſſuioient ſans ſe venger les décharges de l'ennemi; s'ils s'ébranloient pour le joindre, le Parthe fuioit, et tiroit en fuiant: La nuit aiant mis fin à l'attaque, Craſſus prit le parti de ſe retirer, gagna la ville de Carres, et en repartit dès la nuit ſuivante; le Suréna, ou Général des Parthes craignant que ſa proye ne lui échappe, invite Craſſus à une entrevue, ſes ſol-

dats

LES brigues pour le Consulat furent si violentes [illegible] année, qu'il se passa plusieurs mois sans qu'on pût élire ; Milon ami de Cicéron étoit un des Candidats, et n'avoit pas de plus grand adversaire que Clodius, dont il avoit souvent reprimé les fureurs dans son Tribunat ; l'un et l'autre se rencontrerent sur le chemin de Lanuvium ; leurs gens accoutumés à se combattre dans Rome, s'insulterent de nouveau, des paroles on en vint aux coups, et Clodius fut tué.

An de R. 705.
Av. J. C. 53.

[illegible]

[illegible]

Mort de Clodius, Pompée ſeul Conſul, exil de Milon, demande de Céſar, Caton manque le Conſulat, nouvel effort des Gaulois pour briſer le joug, ſuccès de Céſar, [illegible], ſoumiſſion des Gaules, Caſſius repouſſe les Parthes, Cicéron fait le bonheur de la Cilicie.

An de R. 700. Av. J. C. 53.

LES brigues pour le Conſulat furent ſi violentes cette année, qu'il ſe paſſa pluſieurs mois ſans qu'on put élire; Milon ami de Cicéron étoit un des Candidats, et n'avoit pas de plus grand adverſaire que Clodius, dont il avoit ſouvent réprimé les fureurs dans ſon Tribunat; l'un et l'autre ſe rencontrèrent ſur le chemin de Lanuvium; leurs gens accoutumés à ſe combattre dans Rome, s'inſultèrent de nouveau, des paroles on en vint aux coups, et Clodius fut tué.

Cet événement mit le comble à la confuſion où étoit la République ; les amis de Clodius font porter ſon cadavre à la Tribune aux harangues, la populace qui étoit à ſes gages entre en fureur à ce ſpectacle, tranſporte le cadavre au palais Hoſtilien où s'aſſembloit le Sénat, et en fait à ſon idole un bucher ; le Sénat effraié ne voit que Pompée capable de rétablir l'ordre, et on le nomme ſeul Conſul, avec la permiſſion de ſe donner un Collégue au bout de deux mois.

Cette diſtinction inouïe flatta beaucoup ſa vanité ; il en remercia Caton en particulier, et lui demanda ſes conſeils : “ Ne m'aiez point d'obligation,” lui répondit Caton, “ c'eſt “ l'Etat, et non vous que j'ai voulu “ ſervir ; pour mes conſeils, je vous “ les donnerai volontiers en particulier, quand vous me les demanderez, ou dans le Sénat, quand même “ vous ne me les demanderiez pas.”

Le premier uſage que fit Pompée de ſon autorité fut de nommer une Commiſſion pour juger Milon ; Ciceron le défendit, Pompée l'écraſa ; il fut abſous par treize Juges, et condanné par trente huit à l'exil.

Céſar fit alors demander par ſes partiſans la permiſſion de poſtuler un ſecond Conſulat depuis ſa Province ; la propoſition étoit ſans exemple, et très-dangereuſe pour la liberté : Pompée en particulier avoit plus d'intérêt que perſonne à ſa rejection, le pouvoir de Céſar ne pouvant s'accroître que le ſien ne baiſſât d'autant ; il ne laiſſa pas d'appuier ſon rival qui obtint ainſi ſa demande.

Caton voioit avec douleur que ces deux hommes étoient les vrais Maîtres de la République ; pour la leur arracher, il demanda le Conſulat, et jamais Candidat ne fut plus digne de l'obtenir ; mais les mêmes vertus qui l'y auroient élevé ſans peine dans les beaux ſiécles de Rome, le lui firent manquer alors ; le peuple ne lui avoit point pardonné ſes lois contre la brigue, et ſ'en vengea en lui préférant Sulpicius et Marcellus.

Cependant les Gaulois, quoique affoiblis par leurs pertes, n'avoient perdu ni le déſir, ni l'eſpoir de briſer leurs fers ; Céſar aiant paſſé les Alpes pour obſerver de près ce qui ſe paſſoit à Rome, les Carnutes prirent les armes, et égorgérent d'abord à Génabum (Orléans) tous les Romains qui ſ'y trouvérent ; à ce ſignal les Auvergnats, les Senonois, ou habitans du pays de Sens, les Pariſiens, les peuples du Poitou, du Querci, de la Touraine, du Maine, du Limoſin, de l'Anjou, et de toutes les Provinces voiſines de l'Océan ſe ſoulevérent, unirent leurs forces, et prirent pour Chef Vercingetorix.

Céſar à ce bruit repaſſe les Alpes, joint ſes légions, prend, pille, brule

Genabum, et emporta Avaricum (Bourges) n'aiant après un mois de siège.

Mais ces succès n'empêchèrent pas les Eduens d'entrer dans la ligue, et cet exemple fut suivi par la plûpart de ceux qui étoient restés jusqu'alors fidèles ; César effraié pensoit à se retirer en Franche-Comté, quand les Gaulois prenant sa retraite pour une fuite, crurent n'avoir besoin que de l'attaquer pour le vaincre, et lui livrèrent près de Langres un grand combat de Cavalerie ; César après avoir vû longtems flotter la victoire, la fixe enfin, et ne pensa plus qu'à en profiter.

Vercingétorix s'étoit sauvé dans Alise ; César l'y poursuivit avec soixante mille hommes, et résolut de l'y assiéger, quoique la place fut très-forte, et que l'armée qui s'y étoit renfermée après sa défaite montât encore à quatre-vingt mille hommes :

Il fallut faire pour cela des lignes de contrevallation de quatre lieues de tour, et d'autres de circonvallation à peu près auſſi étendues pour ôter aux aſſiégés toute eſpérance de ſecours; ponts, chauſſées, tranchées, foſſés, paliſſades, il mit enſuite tout en œuvre pour rendre ſon camp imprenable.

Il n'en falloit pas moins pour réſiſter à l'orage qui ſe formoit. Animés par le danger que couroient leurs compatriotes, les Gaulois levèrent une armée de deux cens cinquante mille hommes, et accoururent pour les délivrer; mais [illegible] jours de ſuite Céſar eut à ſoutenir le choc effroiable de cette multitude, et des quatre-vingt mille hommes enfermés dans Aliſe. Il les repouſſa toujours avec avantage, et au troiſième jour les mit abſolument en déroute; les aſſiégés abattus ſe rendirent à diſcrétion.

Ce fut là le dernier effort général de la Nation pour briſer ſes chaînes; quelques

An de R. 701-702. Av. J.C. 52-51.

quelques villes, quelques peuples particuliers oſèrent encore ſe défendre, mais ils furent bientôt réduits; les Gaulois tirèrent pourtant cet avantage de leur longue réſiſtance, que Céſar craignit de leur mettre un joug trop peſant, et ne leur impoſa qu'un tribut très-médiocre.

Pendant qu'il achevoit ſa conquête, les Parthes à l'autre bout de l'Empire eſſaièrent de profiter de leur victoire ſur Craſſus, et ſe jettèrent ſur la Syrie; mais Caſſius aiant raſſemblé les débris de l'armée vaincue, les batit en pluſieurs rencontres, et les força à ſe retirer.

Tandis qu'il ſauvoit une Province, Cicéron faiſoit le bonheur de la Cilicie, dont il avoit été nommé Proconſul; loin de piller les villes, les temples, les particuliers, comme faiſoit la foule des Gouverneurs romains, il ne voulut pas même profiter des droits de ſa place; la recolte aiant manqué,

An de R.
701-702.
Av. J.C.
52-51.

[illegible] d'honneur les marchands de blé, [illegible] d'ouvrir leurs greniers, engagea de même les Magistrats municipaux des villes à rendre les sommes qu'ils avoient pillées; [illegible] châtia les brigands qui déſoloient ſa Province, et mit le comble à ſa gloire en refuſant les ſtatues, les temples, les chars de triomphe que lui offroient les Ciliciens, et en ſe contentant de ſimples atteſtations qu'il les avoit gouvernés avec équité et avec déſintéreſſement. Mais un tableau bien différent s'offre à nos regards. An de R. 702-703. Av. J. C. 51-50.

CHAPITRE LX.

DE ROME.

Guerre entre César et Pompée ; César soumet l'Italie, l'Espagne, Marseille ; revers de son parti en Afrique ; bataille de Pharsale, mort de Pompée, guerre de César en Egypte, et contre Pharnace ; le parti de Pompée se relève en Afrique, et puis en Espagne ; batailles de Thapſus et de Munda ; mort de Caton, Céſar Dictateur perpétuel et Empereur, sa conduite, ses projets, sa mort.

An de R. 702-703. Av. J. C. 51-50.

LE moment fatal arrivoit enfin, où l'ambition de Céſar et de Pompée devoit en ſe heurtant embraſer le monde Romain.

Le Poëte Lucain dit que Pompée ne vouloit point d'égal, ni Céſar de ſupérieur ; le fait eſt que tous deux vouloient primer dans la République ; mais que Pompée alloit à ſes fins par des voies plus douces et plus lentes, et que Céſar ambitieux plus déterminé y marchoit à front découvert.

Les hoſtilités commencèrent dès l'année précédente par la propoſition que fit au Sénat le Conſul C. Marcellus d'envoier dans les Gaules un nouveau Proconſul ; mais Céſar prévoiant l'orage, s'étoit ménagé un Avocat redoutable dans le Tribun Curion, qui, pour près de dix millions lui vendit ſon crédit, ſon éloquence, et pour ainſi dire l'Etat.

Il ne s'oppoſa pourtant pas de front à la propoſition du Conſul, il la loua même comme favorable à la liberté; mais ajouta que ſi Céſar déſarmoit, Pompée devoit auſſi licencier ſes troupes, ſans quoi il ſeroit maître de la République. Ce parti n'accommodant ni le Sénat, ni Pompée, fut rejetté; et c'eſt ce qu'avoit voulu Curion.

An de R.
702-703.
Av. J. C.
51-50.

L'année de ſon Tribunat étant expirée, le Sénat revint au premier projet, et décréta que Céſar licencieroit ſes troupes dans un tems fixé, et ſe-

ſeroit déclaré en cas de refus coupable d'attentat contre la République; mais les Tribuns Marc-Antoine et Q. Caſſius s'étant opposés au décret, les choſes ſe brouillèrent plus que jamais. Elles en vinrent enfin à une rupture; le Sénat avoit chargé les Conſuls, les Proconſuls, les Préteurs et les Tribuns de veiller à la ſûreté de la République, M. Antoine et Q. Caſſius qui ne ſe crurent pas en ſûreté dans Rome, et ſe ſauvèrent à Rimini en habit d'eſclaves.

Céſar qui n'attendoit qu'un prétexte pour agir, ſaiſit avidement celui-là; il étoit alors à Ravenne, et n'avoit avec lui que cinq mille hommes et trois cens chevaux; il ne laiſſe pas de les aſſembler, leur peint des couleurs les plus noires la violation des droits du Tribunat, les invite à les venger avec lui, les détermine, paſſe le Rubicon, et prend Rimini.

A cette

cette nouvelle Rome fut auſſi épouvantée qu'elle l'avoit été près de deux ſiécles auparavant après le déſaſtre de Cannes. La renommée qui groſſit toujours les objets, publioit que Céſar marchoit à Rome avec dix légions. On décida qu'il y avoit tumulte, c'eſt-à-dire, que tout citoyen étoit obligé de ſ'armer. On accabla Pompée de reproches pour avoir élevé Céſar, et l'on ne laiſſa pas de le nommer Généraliſſime, comme étant ſeul capable de détruire ſon propre ouvrage.

Pompée n'étoit pas moins interdit que ceux-même qu'il devoit défendre; plein d'une folle confiance, il avoit dit peu auparavant à ceux qui l'exhortoient à lever des troupes, "Si Céſar oſe entrer en guerre, je frapperai la terre du pié, et il en ſortira des légions;" mais il ne ſçut alors que fuir; il abandonna Rome, le tréſor public, et bientôt après toute l'Italie.

Céſar faute de flotte ne put le ſuivre en Epire, il vint donc à Rome avec ſon armée, pilla le tréſor, et repartit pour l'Eſpagne.

Nous avons dit au Chapitre LVIII, que Pompée en avoit obtenu le gouvernement, et la régiſſoit par ſes Lieutenans. Céſar craignant qu'ils n'attaquaſſent l'Italie, pendant qu'il ſeroit occupé en Gréce, réſolut d'aller combattre, diſoit-il, ces troupes ſans Général, pour attaquer enſuite un Général ſans troupes.

La ville de Marſeille lui aiant fermé ſes portes, il la fit aſſiéger par trois légions, et douze galéres, et pourſuivit ſa route en Eſpagne.

Afranius et Petreius Lieutenans de Pompée y avoient raſſemblé près de Lérida ſoixante mille hommes; Varron avec vingt-quatre mille défendoit l'Eſpagne ultérieure.

Céſar marcha d'abord contre les deux premiers, et par une ſuite de petits combats, de marches et de contremarches ſavantes les réduiſit à demander la paix, et à licencier leurs troupes; il fit alors rendre à celles-ci tout ce que les ſoldats leur avoient pris dans la guerre, et la plupart par gratitude ſe rangèrent ſous ſes drapeaux; Varron abandonné de la moitié de ſon armée, lui remit l'autre ſans combat; Marſeille à ſon retour lui ouvrit ſes portes, et paia la réſiſtance de ſes vaiſſeaux et de ſon tréſor.

Cependant les armes de Céſar n'étoient pas heureuſes par tout; Curion à la tête de deux légions ſoumit, il eſt vrai, la Sicile, et paſſa de là en Afrique, où il remporta divers avantages ſur le parti de Pompée; mais enflé de ſes ſuccès il attaqua témérairement Sabura Général de Juba

An de R. 704.

Av. J. C. 49.

Roi de Mauritanie, et perdit à la fois la bataille et la vie.

Le Prince Maure prenoit au fond très-peu d'intérêt aux diſſenſions des Romains, mais Curion dans ſon Tribunat aiant propoſé au peuple de réduire ſon Roiaume en Province, Juba en avoit conçu contre lui le plus vif reſſentiment, qui le jetta dans le parti du Sénat.

Pompée de ſon côté avoit profité du répi forcé que lui avoit donné Céſar pour aſſembler des troupes et les exercer ; il ſe voioit alors à la tête de ſoixante mille hommes, et d'une flotte de cinq cens vaiſſeaux.

Il avoit d'abord voulu nommer Caton ſon Vice-Amiral, mais craignant que Céſar vaincu, Caton ne le forçât à déſarmer lui-même, et à rétablir la République, il lui préféra Bibulus.

An de R. 704. Av. J. C. 49. Céſar revenu de Marſeille à Rome, s'y fit élire Conſul, et nomma à tous les emplois ; il partit peu après pour

Brindes, et s'embarqua avec vingt mille hommes et ſix cens chevaux ; Antoine le joignit bientôt avec des forces à peu près pareilles.

Pompée étoit à Dyrrachium ; Céſar y marche, et lui offre la bataille ; Pompée maître de la mer, et dans l'abondance, ne l'accepta point, et réſolut de miner ſon ennemi par la faim ; Céſar forme alors le hardi projet de l'enfermer dans ſon camp par des lignes de cinq lieues de tour, et en vient à bout ; ſes propres troupes étoient réduites à vivre de racines, mais elles étoient faites à tout, et diſoient qu'elles vivroient, s'il le falloit, d'écorces d'arbres, plutôt que de laiſſer échapper Pompée ; tel étoit l'enthouſiaſme que leur avoit inſpiré Céſar.

Bientôt l'armée ennemie ne fut guère en meilleur état ; l'eau, le blé, les fourages lui manquèrent à la fois ; contraint par la néceſſité, Pompée réſolut enfin de ſe délivrer du ſiége qui le conſtruiſoit, et attaqua l'extrémité des lignes ennemies qui aboutiſſoit à la mer. Les lignes furent forcées, un corps de troupes envoié pour venger ces affronts fut battu, et toute l'armée de Céſar ſi effraiée par ces deux échecs, que de l'aveu du dernier même elle eut été totalement défaite, ſi Pompée eut donné un aſſaut général aux lignes; mais il craignit une embuſcade, et perdit une occaſion qui ne revint plus.

Céſar forcé de décamper, prit la route de la Theſſalie; Pompée l'y ſuivit de près, toujours déterminé à éviter une action générale, et à mater l'ennemi par le tems; mais l'affaire de Dyrrachium avoit ſi fort enflé les Chefs de ſon parti, qu'ils partageoient déja entr'eux les dépouilles des vaincus, et faiſoient des railleries continuelles de la circonſpection de leur Général. "Il ſe plait," diſoit l'un, "à faire l'Agamemnon, et le Roi des

“ Rois. Je vous avertis, diſoit un autre, que nous ne mangerons pas “ encore cette année des figues de “ Tuſcule. Vaincu par ces petits quolibets, Pompée réſolut de donner bataille.

Les plaines de Pharſale en furent le théatre, Pompée fort ſupérieur à Céſar en Cavalerie, la plaça toute à ſon aile gauche, pour écraſer celle des ennemis, prendre enſuite en flanc et à dos leur infanterie, et déterminer la victoire. La Cavalerie de Céſar plia en effet, mais à l'inſtant ſix cohortes choiſies fondirent ſur les vainqueurs, et par ordre de leur Général leur portérent leurs lances au viſage; les Cavaliers preſque tous jeunes Patriciens, et jaloux de leur bonne mine, ne purent ſoutenir ce genre d'attaque, et ſe débandérent; alors les ſix cohortes attaquent elles-même en flanc, et en queue, tandis que le reſte de l'infanterie charge en front avec fureur, rent les légions de Pompée ne peuvent réſiſter à ce double choc, et gagnent leur camp en déſordre. Céſar les y pourſuit, les en force encore; quarante mille hommes ſont pris ou tués, et tout le reſte diſperſé.

Si Pompée ſe fût tenu à portée de ſa flotte, il eut pu s'y ſauver après la déroute, y recevoir les débris de ſes troupes, et redevenir redoutable; faute de cette attention, il fut obligé de gagner en fuiant Lariſſe, et puis la mer, où il s'embarqua pour l'Egypte.

Aulète n'y régnoit plus, il étoit mort depuis trois ans; Ptolomée et Cléopatre les aînés de ſes enfans occupoient, ou plutôt diſputoient ſon trône; l'un n'avoit que treize ans, l'autre dix-ſept; mais Achillas et Pothin Miniſtres du jeune Prince avoient dépouillé ſa ſœur des droits qu'elle avoit à l'Empire, elle armoit pour les recouvrer, quand Pompée y vint chercher un aſyle.

A ſon

[illegible] Pompée, Achillas, Pothin, Théodote tinrent un grand Conſeil ſur le parti qu'il devoit prendre; l'un vouloit qu'on le reçût, l'autre qu'on le refuſât. Théodote ſoutint au contraire qu'il falloit le recevoir et l'aſſaſſiner, que lui donner un aſyle, et lui refuſer du ſecours, c'étoit ne l'obliger qu'à demi, et s'expoſer à éprouver un jour ſa vengeance, que le recevoir et le défendre, c'étoit le moien d'attirer ſur eux toutes les forces de Céſar, au lieu qu'en le perdant on le mettoit hors d'état de nuire, et l'on faiſoit ſa cour au vainqueur. Ce lâche avis l'emporta; on envoie une chaloupe à Pompée, il y entre ſeul, et peu après Achillas et quelques ſoldats Romains le poignardent à la vue de tous ſes gens.

An de R. 705. Av. J. C. 48.

Céſar devinant le cours de ſa fuite l'avoit ſuivi avec quatre mille hommes; arrivé en Egypte, on lui en préſenta

la

[illegible], mais il détourna les yeux, et lui fit [illegible] contre Cléopatre.

Comme Aulete en mourant avoit mis ses enfans sous la tutelle du Sénat, César se porta pour arbitre entr'eux, et leur ordonna de plaider devant lui leur cause; Cléopatre n'osant obéir ouvertement, parce que son frère étoit maître d'Alexandrie, s'embarque sur un petit bateau, arrive de nuit au pié du château qu'occupoit César, se met dans un paquet de hardes bien envelopé, et se fait porter de cette manière par Apollodore dans l'appartement de César; Apollodore entre et dépose son fardeau, d'où l'on voit sortir une Princesse toute brillante de graces; César ravi de ce stratagême, et plus encore de sa beauté, l'aima, dit-on, dès ce moment, et ne fut pas rebuté.

An de R. 705. Av. J. C. 48.

Ptolemée de son côté n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit qu'il se crut perdu; Achillas plus hardi fait avancer

Alexandrie s'étoit ſoulevée contre Cléopatre, et veut d'abord s'emparer du port pour fermer tout paſſage aux troupes qui attendoit Céſar; celui-ci fait mettre en feu la flotte Egyptienne, et conſume avec elle la fameuſe bibliothèque des Ptolémées; il ſe livre trois nouveaux combats, où les Romains ont l'avantage, ſans remporter de victoire complette.

An de R. 705. Av. J. C. 48.

Ce fut un bâtard du fameux Mithridate qui la termina: Aiant ſuivi Céſar à Alexandrie, il fut envoié en Syrie pour lever des troupes, et y réuſſit; il s'avance alors vers l'Egypte, et prend Péluſe et Memphis; Céſar le joint, et attaque avec lui le camp Egyptien un peu au deſſus du Delta; les Egyptiens fuient, et leur Roi périt dans le Nil.

Il y avoit neuf mois que duroit cette guerre, et c'étoit déja un bien long repos pour le parti de Pompée; Céſar épris de Cléopatre ne put pourtant ſe

reſuſer

refuſer au plaiſir de goûter avec elle les douceurs de la molleſſe; il paſſoit avec elle en repas de débauche les jours et les nuits; ils remontèrent même enſemble le Nil, et auroient pénétré juſqu'en Ethyopie, ſi la nouvelle des ſuccès de Pharnace n'eût enfin réveillé Céſar.

Ce fils indigne du grand Mithridate s'étoit d'abord trouvé fort heureux de conſerver le Boſphore, mais lorſqu'il vit les Romains aux priſes, il crut l'occaſion favorable pour rentrer dans les Etats de ſes Pères, et les ſaiſit; il ſoumit d'abord la Colchide, puis le Pont, puis la petite Arménie; Domitius Calvinus Lieutenant de Céſar crût arrêter ſes ſuccès par une bataille, et lui livra par ſa défaite la Cappadoce entière.

Céſar arrive ſur ces entrefaites avec une légion, y joint les reſtes de l'armée vaincue, et marche à Pharnace; le combat ſe livre à Ziéla ou Zéla dans le Pont, et dans le même endroit où Mithridate avoit exterminé vingt ans auparavant les légions de Triarius; le ſuccès cette fois fut fort différent; Pharnace céda même avec tant de facilité, que Céſar n'emploia pour peindre ſa victoire que ces trois mots devenus célébres, "Veni, vidi, "vici, je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu."

Ce combat termina la guerre; Domitius aiant chaſſé de Sinope le Prince défait, celui-ci gagna le Boſphore, mais en trouva le trône occupé par Aſandre qu'il en avoit nommé Vice-roi; il lui livra bataille, et la perdit avec la vie.

Céſar après ſa victoire ſe rendit à Rome, y vendit à l'encan les biens de Pompée, et ceux des vaincus, ſe fit nommer Dictateur, et ſe diſpoſoit à partir pour l'Afrique, lorſqu'une ſédition furieuſe excitée en Campanie parmi ſes vieilles légions faillit le priver en un moment du ſupplice de tous les forfaits.

Au commencement de la guerre il leur avoit fait d'immenſes promeſſes, qu'il n'avoit pu juſqu'alors remplir ; mécontentes de ce délai, et ſentant combien leur Général avoit beſoin d'elles, elles demandèrent les gratifications promiſes et leur congé, comme aiant fini leur tems de ſervice ; Céſar leur envoia Salluſte * pour les appaiſer, en leur déclarant qu'après que la guerre d'Afrique ſeroit terminée, elles recevroient tout ce qui leur étoit dû, et mille deniers † de plus pour chaque ſoldat ; mais ces offres étoient ſi fort au deſſous de leurs prétentions, qu'elles faillirent égorger Salluſte, et marchèrent ſur le champ à Rome.

Céſar à cette nouvelle fait fermer les portes, et place ſur les murs les troupes

---

[*] C'eſt l'hiſtorien ; les Cenſeurs l'avoient exclu du Sénat pour les excès de ſa jeuneſſe ; Céſar l'y fit rentrer, et le créa même Préteur.

[†] £ 600.

troupes qui lui reſtent, il va trouver enſuite les ſéditieux au champ de Mars, monte fiérement ſur ſon Tribunal, et leur demande d'un ton menaçant ce qui les amène ; ſon audace les déconcerte, et ſans parler de récompenſes, ils ſe contentent de repréſenter, qu'épuiſés et caſſés par tant de fatigues, ils méritent bien leur congé : " Je vous le donne," répond Céſar avec la même fierté, " et lors," ajouta-t-il après un moment de ſilence, " que j'aurai vaincu avec
" d'autres troupes, je ne laiſſerai pas
" de tenir les promeſſes que je vous
" ai faites."

Ces paroles achèvent de les atterrer ; ils s'écrient qu'ils ſentent leur faute, et ſont prêts à l'expier par la décimation, et à le ſuivre partout ; Céſar ſe fait un peu preſſer, reſte inexorable pour la dixiéme légion juſqu'alors ſa favorite, pardonne aux autres, et paſſe en Afrique.

C'étoient là que s'étoient rendus les débris de Pharſale, Scipion, Labiénus, Caton ; Juba Roi de Mauritanie fier de la victoire que ſes ſoldats avoient remportée ſur Curion, leur joignit ſes forces, et le ſéjour de Céſar en Egypte leur donna le tems de ſubjuguer toute la Province.

Le Dictateur étant arrivé à Adrumette avec peu de troupes, ſe tint d'abord tranquille dans ſon camp, mais dès qu'il eut reçu toutes ſes légions, il attaqua Scipion et Juba près de la ville de Thapſus, et les mit entiérement en déroute.

An de R. 706. Av. J.C. 47.

Cette bataille fut déciſive ; aucun des Généraux ne ſçut rallier les vaincus ; Caton qui étoit reſté dans Utique vouloit la défendre ; l'effroi des habitans ne le lui permit pas ; il ſe borna donc à fournir de l'argent, des vaiſſeaux, des vivres aux Sénateurs Romains ; après quoi déſeſpérant de

la

tâche de ſa vie ; il ſe hâta trop en efla République, et ne voulant pas lui ſurvivre, il ſe perça de ſon épée.

Cicéron fit ſon éloge, et Céſar y oppoſa une ſatyre ; mais les louanges de l'un n'ont rien ajouté à ſa gloire, et les cenſures de l'autre ne l'ont point ternie ; tous les ſiècles ſe ſont accordés à le regarder comme l'un des plus grands hommes de l'antiquité.

A ſon amour intrépide pour la juſtice et la liberté, il joignoit beaucoup de douceur et d'humanité ; il aima tendrement ſon frère ; il verſa pluſieurs fois des larmes ſur la guerre fatale qui armoit les Romains contre les Romains, et prévoiant les vengeances qu'exerceroit ſon parti, s'il étoit vainqueur, il avoit réſolu de s'en épargner le ſpectacle, en allant achever ſes jours loin de Rome dans quelque endroit écarté.

Sa mort eſt peut-être la plus grande tache de ſa vie ; il ſe hâta trop en efſer de perdre l'eſpoir; le parti de Pompée ſe releva en Eſpagne, et ſi Caton en eut été le Chef, il auroit pu produire une révolution.

Juba, avant d'aller combattre Céſar, avoit fait élever dans Zama ſa Capitale un bucher, pour s'y précipiter en cas de malheur avec ſes tréſors, ſes enfans, ſes femmes, et tous les autres habitans; mais ceux-ci aimant mieux céder au vainqueur que périr avec le vaincu, lui fermèrent à ſon retour les portes de la ville; Juba déſeſpéré ſe fit tuer par un eſclave; Scipion enveloppé par une eſcadre ennemie, ſe tua lui-même; la Mauritanie fut réduite en Province, Salluſte l'hiſtorien, auſſi déréglé dans ſes mœurs que ſévère dans ſes écrits, la gouverna en Pirate.

Elle eut pourtant encore de beaux jours; Juba fils de celui que vainquit Céſar fut, il eſt vrai, mené par lui en triomphe à Rome, mais Auguſte devenu Maitre de l'Empire lui rendit l'Etat de ſon Père, et il le régit ſi bien que ſes ſujets le déifièrent. Ce Prince bienfaiſant compoſa auſſi ſur l'hiſtoire, la phyſique, et la grammaire différens ouvrages qui ſe ſont perdus, mais dont les Athéniens firent aſſez de cas pour ériger à l'Auteur une ſtatue.

Céſar de retour à Rome triompha de ſes ennemis, reçut du Sénat la Dictature pour dix ans, et une ſtatue qu'on plaça dans le Capitole, et qui avoit pour inſcription, " A Céſar Demi-Dieu ;" il donna à ſon tour des repas, et des fêtes au peuple, des terres et de l'argent à ſes troupes ; chaque fantaſſin reçut trois mille livres, les Centurions le double, les Tribuns et les Cavaliers le quadruple ; ce qui, à ſuppoſer ſon armée ſeulement de ſoixante mille hommes, fit une dépenſe de plus de deux cens cinquante millions.

Pour réparer les pertes de la Nation, Céſar encouragea enſuite les mariages, et promit des récompenſes aux péres de pluſieurs enfans ; il réforma le Calendrier, renouvella les lois ſomptuaires, donna la bourgeoiſie à ceux qui enſeignoient les beaux arts à Rome ; mais il flêtrit toute la gloire qu'il acquéroit par ces réglemens en ouvrant la porte du Sénat à des gens ſouillés de crimes, exclus par les Cenſeurs précédens, à des Gaulois, à des barbares ; il vouloit avoir un puiſſant parti dans ce Corps, et ce deſir l'aveugloit ſur la nature des moiens. Atterrés par ſes victoires, les Romains ne lui oppoſèrent que la vengeance des foibles, la plaiſanterie : " Voulez-" vous, diſoit l'un dans un placard, " embarraſſer beaucoup les nouveaux " Sénateurs ? Ne leur indiquez point " où le Sénat s'aſſemble :" Quelqu'un aiant prié Cicéron de faire recevoir

An de R. 707. Av. J. C. 46.

ſon fils Sénateur dans une ville municipale, " A Rome, lui répondit l'Orateur, " la choſe ſeroit aiſée, mais à Pompeies, vous aurez bien de la peine."

Cependant le parti républicain ſe releva encore : Céſar, après avoir enlevé l'Eſpagne aux Lieutenans de Pompée, en avoit établi gouverneur Longin, homme avide et cruel qui ſe fit déteſter ; les deux légions que Varron avoit autrefois commandées donnèrent l'exemple de la rébellion, et furent imitées par diverſes villes ; elles envoièrent alors demander Cnéus fils du grand Pompée à Scipion en Afrique ; Cnéus arrive, bat quelques troupes ennemies, ſéduit le reſte, et ſe voit enfin maître de l'Eſpagne, et de treize légions.

A ces nouvelles Céſar accourt de Rome avec les vieilles bandes, pourſuit ſon ennemi au fond de la Bétique, l'atteint

An de R. 707.
Av. J. C. 46.

l'atteint à Munda,* derniere bataille, eſt ſur le point de la perdre, et de ſe tuer, mais la gagne enfin par adreſſe; Cneus eſt tué dans ſa fuite, ſon parti écraſé, et l'Eſpagne rançonnée. Le Sénat récompenſa Céſar de cette nouvelle victoire ſur la liberté en déclarant ſa perſonne ſacrée, en le nommant Imperator, ou Généraliſſime des armées de la République, et Dictateur perpetuel; c'étoit moins encore pour lui plaire qu'on lui prodiguoit tant d'honneurs que pour le rendre odieux.

An de R. 708. Av. J. C. 45. Elevé à une ſi haute fortune, Céſar, loin d'en jouir en paix, ne fut pas plutôt de retour à Rome, qu'il forma de nouveaux projets; il vouloit renverſer l'Empire des Parthes, et venger Craſſus, entrer enſuite en Scythie, prendre à revers et ſoumettre la Germanie, et revenir enfin par les Gaules;

---

* Petite ville du Roiaume de Grenade voiſine de Malaga.

ſa mort tragique fit avorter tous ces grands deſſeins.

Il prépara lui-même cet événement non ſeulement par l'uſurpation de la puiſſance ſuprême, mais plus encore peut-être par l'indécence et le faſte avec leſquels il jouit de la victoire.

Au lieu de cacher aux Romains le joug qu'il leur avoit impoſé, on eut dit qu'il appréhendoit qu'ils n'en ſentiſſent pas aſſez le poids ; il déclaroit ſans myſtère que la République n'étoit plus qu'un nom, et qu'on devoit regarder ſes paroles comme des lois ; non content d'être Roi de fait, il eut la petiteſſe d'en deſirer le titre, et de ſe faire offrir dans la place publique un diadême par Antoine ; le ſilence et l'air conſterné du peuple purent ſeuls l'engager à le refuſer.

An de R. 708.
Av. J. C. 45.

Un jour que le Sénat lui apporta divers décrets qu'il venoit de dreſſer à ſon honneur, il dédaigna de ſe lever ; il faiſoit fréquemment les décrets lui-même, et les ſignoit du nom des premiers Sénateurs qui lui venoient dans l'eſprit; on conçoit à quel point ces procédés révoltoient des hommes qui peu d'années auparavant donnoient des lois à la moitié du globe.

Leur indignation fut telle, qu'ils formèrent enfin le projet d'aſſaſſiner leur Maitre; Caſſius et Brutus en furent les Chefs, ſoixante Sénateurs y entrèrent, et entr'autres Galba, Caſca, Cimber, Décimus Brutus, Trébonius, Baſilus, qui tous avoient ſervi ſous Céſar, étoient comblés de ſes bienfaits, et n'en ſentoient que plus vivement la perte de la liberté.

An de R. 709. Av. J. C. 45.

Caſſius étoit ce même Général, qui avec les débris de l'armée de Craſſus avoit repouſſé les Parthes, et ſauvé la Syrie.

Brutus prétendoit deſcendre de celui qui chaſſa les Tarquins de Rome; Céſar qui avoit eu des liaiſons criminelles avec Servilie ſa mère, le regardoit et l'aimoit comme ſon fils, pour lui, gendre et neveu de Caton, il ſe faiſoit gloire à ſon exemple de n'aimer rien autant que Rome et la liberté, et paſſoit pour le plus aimable et le plus vertueux des Romains.

César le connoiſſoit aſſez bien, et l'on rapporte qu'étant un jour averti de ſe défier de Dolabella et d'Antoine, “ Ce ne ſont pas,” répondit-il, “ ces
“ gros garçons bien nourris et friſés
“ que je crains, ce ſont ces maigres et
“ ces pâles que voilà,” montrant Brutus et Caſſius.

Enfin le jour fixé par les conjurés pour l'exécution du complot arrivé, c'étoit le 15e de Mars, que les Romains appelloient les Ides, et où par accommodement le Sénat devoit permettre à César de s'appeller Roi hors de l'Italie.

Un ſonge funeſte de Calpurnie femme de César le fit héſiter quelque tems s'il ſe rendroit à l'aſſemblée;

mais Décimus Brutus lui aiant remontré, quel affront le Sénat croiroit recevoir, ſi pour voir ſon Chef à ſa tête il lui falloit attendre que Calpurnie eut fait d'heureux rêves, il réſolut de ſortir; ſur la route un Philoſophe grec nommé Artémidore perce la foule pour le joindre, lui remet par écrit un détail de la conſpiration, et l'exhorte à le lire inceſſamment; Céſar obſédé par la multitude de ceux qui lui parlent, met l'écrit en poche, et entre au Sénat; les conjurés l'environnent, et lui demandent avec beaucoup d'inſtances la grace du frère de Cimber exilé; Céſar la refuſe, Caſca le frappe alors le premier d'un poignard, et tous les autres l'imitent; il eſſaia d'abord de ſe défendre, mais aiant vu Brutus parmi ſes meurtriers, "Et toi, mon fils, auſſi," lui dit-il, et perdant courage, il ſe couvrit le viſage de ſa robe, et tomba percé de vingt trois coups aux pieds de la ſtatue de Pompée.

An de R.
708.
Av. J. C.
45.

CHA-

CHAPITRE LXI.

DE ROME.

Parti mitigé que prend le Sénat après la mort de Céſar ; conduite artificieuſe d'Antoine ; Octave le combat, et trompe le Sénat ; ſiége de Modène : Second Triumvirat ; proſcriptions : Succès de Brutus et de Caſſius ; batailles de Philippes, mort de Brutus et de Caſſius : Sextus Pompée maitre de la mer ; irruption des Parthes en Syrie, élévation d'Hérode, guerres entre Octave et Sextus.

ON comprend aiſément la ſurpriſe et l'effroi de la plupart des Sénateurs en voiant périr ſous leurs yeux leur Chef et leur Maitre ; aucun ne ſe joignit à ſes ennemis, aucun ne prit ſa défenſe ; le coup frappé Brutus voulut les haranguer ; mais loin de l'écouter, ils prirent la fuite, et allèrent publier la grande nouvelle ; on ferme auſſitôt les boutiques, les uns attendent avec An de R. 708. Av. J. C. 45.

impatience les évènemens, les autres penſent à les déterminer.

Les conjurés s'emparent du Capitole; Lépide créature de Céſar ſe ſaiſit de la place publique à la tête d'une légion; le peuple indécis reſte neutre.

Les Sénateurs revenus de leur première émotion ſe raſſemblent dans le deſſein de déclarer Céſar un Tyran, et d'annuller tous ſes Actes; Antoine Conſul leur demande alors, s'ils veulent renoncer à tous leurs emplois, qu'ils tiennent de Céſar bien plus que du peuple? Cette queſtion les arrête, et ils prennent le parti mitigé de ratifier tout ce qu'avoit fait Céſar, et d'aſſurer l'impunité aux conſpirateurs; afin même de parer, autant qu'il ſe pouvoit, aux révolutions, on donna aux principaux meurtriers des Gouvernemens importans, à Brutus celui de la Macédoine, à Caſſius celui de Syrie, à Trébonius l'Aſie proprement dite, à

Cimber la Bithynie, à Décimus Brutus la Gaule Ciſalpine.

La paix ſembloit rétablie, mais ne fut pas longue; Antoine brulant du déſir de ſuccéder à Céſar, ſe ſaiſit de ſon livre de raiſon, gagne ſon Sécretaire, et y fait écrire tout ce qu'il veut; des dons aux uns, des priviléges à d'autres; quiconque étoit porté à ſe vendre au Conſul, en trouvoit ſoudain la récompenſe dans les livres du Dictateur.

Le peuple enchanté des largeſſes qu'il lui faiſoit par ſon teſtament, lui avoit promptement rendu ſon affection, et s'étoit mis au contraire de mauvaiſe humeur contre les conjurés; Antoine en célébrant ſes obſéques enflamme ce feu naiſſant, il préſente à la multitude la robe ſanglante de Céſar, y joint les plaintes les plus touchantes ſur ſon triſte ſort, et anime tellement les ſpectateurs, qu'ils ſaiſirent les tiſons du bucher, et allèrent mettre le feu aux maiſons des conjurés.

Comme ſa puiſſance n'étoit pourtant pas encore affermie, il affecta quelquefois de ménager le Sénat; ainſi Sextus Pompée, qui après la défaite de Munda s'étoit ſauvé dans la Celtibérie, aiant demandé de là au Sénat les biens de ſon Père, et la permiſſion de revenir à Rome, Antoine conſentit à ce qu'on lui donnât une ſomme immenſe, et le commandement des mers, tel que l'avoit eu autrefois ſon Père.

Mais feignant de s'être rendu odieux au peuple par ſa facilité, il demanda au Sénat une garde, l'obtint, et fit dès lors tout trembler; Brutus et Caſſius ne ſe croiant plus en ſureté dans Rome, partirent pour leurs Provinces.

Tandis qu'ils s'éloignoient de la Capitale, un nouvel acteur y parut, c'étoit le jeune Octave, neveu de Ceſar, ſon fils adoptif, et ſon principal héritier, qui venoit demander ſes biens.

Antoine qui le craignit, affecta de le mépriſer; il comptoit par là l'étourdir, et l'humilier; il ne fit que le roidir; ſes graces, ſes largeſſes, le nom de Céſar lui gagnèrent bientôt les cœurs de la foule, et des ſoldats même d'Antoine, qui le forcèrent à ſe réconcilier avec lui.

Cette réconciliation fut ſi peu ſincère, qu'Octave ſuborna peu de tems après quelques gardes du Conſul pour l'aſſaſſiner; celui-ci fit d'abord grand bruit de la choſe, mais le parti d'Octave étoit ſi puiſſant, que le Conſul n'oſa le pouſſer, et fit avec lui une ſeconde paix auſſi ſûre que la première.

Il en retira pourtant ce grand avantage, que le peuple lui donna les gouvernemens de la Macédoine, et de la Gaule Ciſalpine dont le Sénat avoit diſpoſé en faveur des deux Brutus.

Il y avoit ſix légions dans la première de ces deux Provinces ; Antoine leur mande de ſe rendre à Brindes, et les y fait à peine arrivées, qu'il va ſe mettre à leur tête.

Octave craignant alors d'être écraſé par ſon rival, court les cantons de l'Italie, où les vieux ſoldats de Céſar étoient établis, leur rappelle tous ſes bienfaits, leur en promet de plus grands, les perſuade, lève ainſi trois légions, et en débauche deux autres à Antoine.

Mais il étoit ſans titre pour les commander, et il falloit au moins dans les commencemens montrer quelques égards au Sénat ; Octave lui écrit, et lui offre ſes troupes, et ſes ſervices ; le Sénat qui n'avoit point de forces à oppoſer à Antoine, accepte avec joie, donne à Octave le titre de Propréteur, et le droit d'aſpirer aux charges avant l'âge fixé par les lois : Cicéron dupe des careſſes et des flatteries que lui prodiguoit ce jeune homme, eut la principale part au décret qui fut la baſe de ſa puiſſance ; nous verrons bientôt quel prix il en reçut.

Cependant les principaux Chefs du parti républicain, Brutus et Caſſius amaſſoient de très-grandes forces ; le premier n'eut qu'à paroître en Macédoine pour raſſembler autour de lui les anciens ſoldats de Pompée, que la journée de Pharſale avoit diſperſés ; trois légions même de Céſar ſe donnèrent à lui, et les collecteurs des tributs lui remirent leur caiſſe.

Caſſius ne fut pas moins heureux en Syrie ; Marcus, Criſpus et Baſſus lui remirent huit légions, à la tête deſquelles il contraignit Alliénus Lieutenant de Dolabella à lui en céder quatre autres ; Dolabella lui-même, qui, à l'exemple de ſon Collégue Antoine, s'étoit fait donner le gouvernement

ment de Syrie, fut trahi par ſes ſoldats dans Laodicée, et ſe fit tuer par un eſclave.

An de R. 709. Av. J.C. 44. Cependant Antoine s'étoit mis en devoir de chaſſer Décimus Brutus de la Gaule Ciſalpine, et le tenoit déja aſſiégé dans Modène ; le Sénat allarmé pour lui charge les nouveaux Conſuls Hirtius et Panſa de ſe joindre avec une armée à Octave pour le délivrer ; les trois Généraux livrent bataille à Antoine, Antoine eſt défait, et Modène ſauvée ; mais Hirtius eſt tué dans le combat, et Panſa meurt peu de jours après d'une bleſſure qu'il y avoit reçue.

Leur perte affligea moins le Sénat, que leur victoire ne lui cauſa de joie ; il crut Antoine perdu, et ne ménagea plus Octave ; celui-ci de ſon côté demanda d'être admis à poſtuler le Conſulat, fut refuſé, marcha à Rome avec ſon armée, et ſe fit élire.

Mais comme Brutus et Caſſius avoient de très-grandes forces, que les débris de l'armée d'Antoine étoient encore conſidérables, et que Lépide revenant des Gaules l'avoit joint avec ſon armée, Octave ne ſe crut pas en état d'écraſer ſeul tant d'ennemis, et réſolut de s'accommoder avec les deux derniers; ils ſe virent pour cet effet dans une Iſle du Réno près de Boulogne, et y formérent ce ſecond Triumvirat, dont les horreurs effacérent toutes les horreurs des ſiécles paſſés. An de 709. Av: J. 44.

Ils convinrent d'abord de s'abandonner mutuellement leurs amis, pour avoir le plaiſir de ſe venger de leurs ennemis; ils réſolurent enſuite de ſe faire nommer Conſuls pour cinq ans ſous le titre de Triumvirs; ils partagérent entr'eux les Provinces de l'Empire dont ils étoient Maitres; Lépide eut l'Eſpagne et la Gaule Narbonnoiſe, Antoine les Gaules Belgique, Celtique, et Ciſalpine, Octave l'Afrique, la Sicile, et la Sardaigne; l'Italie reſtoit en commun; enfin ils s'engagèrent à réunir au plutôt leurs troupes contre Brutus et Caſſius, et à les diſtribuer en Colonies après la victoire dans dix-huit des plus belles villes d'Italie.

Cet accord fait, les contractans ſe rendirent à Rome avec quelques légions, furent élus Triumvirs ſans difficulté, et firent auſſitôt afficher les noms de trois cens Sénateurs, de deux mille Chevaliers, et d'un plus grand nombre encore de citoyens qu'ils dévouoient à la mort, et pour la tête de chacun deſquels ils offroient une groſſe ſomme: Parmi ces proſcrits ſe trouvoient un frère de Lépide, un oncle d'Antoine, Cicéron qu'Octave appelloit ſon Père, et Toranius qui avoit été ſon Tuteur.

Pour aſſurer encore mieux leurs vengeances, les Triumvirs joignirent à leurs

À leurs promeſſes [illegible] la terreur, ils publièrent que quiconque fourniroit à quelque proſcrit un aſyle, ou les moiens de ſe ſauver, ſeroit lui-même proſcrit; auſſi la plupart des victimes périrent-elles; Cicéron en particulier fut égorgé par un homme pour qui il avoit gagné un procès; les femmes ſeules eurent le courage de braver la mort pour en garantir leurs maris.

Pendant que ces Tyrans multiplioient les meurtres, Brutus et Caſſius réuniſſoient leurs troupes pour leur en demander compte; Antoine et Octave leur vinrent au devant, et les rencontrèrent en Macédoine dans les plaines de Philippes; chacune des deux armées étoit forte de cent mille hommes.

An de R.
710.
Av. J. C.
43.

Comme Brutus et Caſſius étoient maîtres de la mer, et que l'Aſie leur fourniſſoit des vivres en abondance, Caſſius vouloit trainer la guerre en longueur; Brutus croioit au contraire qu'on ne pouvoit trop tôt en venir aux mains, ou pour briſer les fers de Rome, ou pour mettre fin aux maux de la guerre ; pluſieurs Officiers de Caſſius, aiant embraſſé cet avis, ce dernier céda, et la bataille fut réſolue.

Elle ſe livra le lendemain ; Brutus mit en fuite les troupes d'Octave, Antoine défit de même celles de Caſſius, qui croiant ſon Collégue battu comme lui, ſe donna la mort.

Brutus reſté ſeul revint dans ſon camp, et y rallia les fuiards ; ſa flotte battit peu après un puiſſant renfort qui venoit d'Italie aux Triumvirs, mais il ignora ce ſuccès, qui l'eut mis peut-être en état de les conſumer ſans tirer l'épée par la diſette où ils ſe trouvoient, en ſorte que revenant à ſon premier plan d'accélérer la déciſion du procès, vingt jours après la première bataille, il en livra une ſeconde, et fut encore victorieux dans l'endroit où il commandoit ; mais tandis qu'il accabloit l'aile gauche des ennemis, ſon centre et ſon aile gauche furent enfoncés, et lui-même envelopé dans leur fuite.

An de R. 711. Av. J. C. 42.

Ce revers l'abattit au point, qu'au lieu de raſſembler les débris de ſon armée, il ſe mit à faire des imprécations : “ Malheureuſe vertu, ” dit-il, “ je t'ai cultivée comme quelque choſe “ de réel, mais tu n'ès que l'eſclave “ de la fortune ; ” il exhorta enſuite ſes amis à fuir, et ſe perça de ſon épée.

Le premier ſoin des vainqueurs fut de partager entr'eux les fruits de la victoire, et comme Lépide n'y avoit point contribué, bien loin de l'y aſſocier, ils lui ôtèrent même les Provinces qu'il avoit obtenues par le premier accord, et lui donnèrent l'Afrique en échange ; Octave acquit l'Eſpagne, la Numidie, la Gaule Ciſalpine ; Antoine eut la Grèse et l'Aſie.

An de R. 711. Av. J. C. 42. Les ſoldats ne furent pas oubliés; ils étoient au nombre de cent ſoixante et dix mille; ils reçurent chacun des terres, et une gratification d'environ trois mille livres; article qui fit ſeul plus de cinq cens millions.

Cette rémunération acheva la révolution des fortunes que les diſtributions pareilles de Céſar et de Sylla avoient déja bien avancée; des milliers de gens qui n'avoient rien devinrent riches; et des milliers d'autres qui étoient riches furent réduits à la miſère; c'eſt cette révolution qu'avoient prévu les Gracques, et qu'ils avoient voulu prévenir; l'avarice inſatiable des Nobles les aſſaſſina, et pour vouloir tout poſſéder, ils perdirent tout; les citoyens qu'ils s'obſtinèrent à tenir dans l'indigence, ſe vendirent, les vendirent eux-mêmes à qui voulut les acheter, et parvinrent ainſi à les dépouiller; malheureuſement

ment les coupables ne furent pas les ſeuls qui ſouffrirent.

Sextus Pompée fils du grand Pompée mit le comble à tant de maux; Nous avons dit que peu après la mort de Céſar il reçut du Sénat le commandement des mers, et des ſommes immenſes en dédommagement des biens de ſon père que Céſar avoit confiſqués; il ſe ſervit de ces richeſſes et de ce titre pour s'emparer de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corſe; une foule de proſcrits ſe retirèrent auprès de lui, et il vint à bout d'établir une puiſſante marine, avec laquelle il affama l'Italie, et en déſola les côtes: Les Triumvirs n'aiant point de flotte à lui oppoſer, furent forcés de lui céder ce qu'il poſſédoit, et de rétablir les proſcrits dans leurs priviléges; Sextus promit de ſon côté de ne plus troubler les convois de blé qui alloient à Rome, et d'y envoier lui-même les

An de R.
712–714.
Av. J. C.
41–39.

tributs que les trois Iſles paioient, ci-devant.

An de R. 712-714. Av. J.C. 41-39.

Cependant l'Orient n'étoit pas tranquille; la Grèce et l'Aſie s'étoient ſoumiſes, il eſt vrai, aux vainqueurs de Philippes; mais Antoine étant retourné en Italie, Orode Roi des Parthes crut devoir profiter de l'éloignement des forces romaines, et envoia en Syrie une armée qui la ſoumit.

Ce ſuccès produiſit une autre révolution: Nous avons vû au Chapitre LVII., qu'Ariſtobule Roi de Judée fut forcé par Pompée de céder le trône à ſon frère Hircan; Ariſtobule étoit mort, mais Antigone ſon fils profita du voiſinage des Parthes pour revendiquer la couronne, et offrit mille talens à Pacorus leur Chef fils d'Orode, s'il vouloit le rétablir; Pacorus accepte avec joie, entre en Judée, la ſoumet, en donne le ſceptre à ſon protégé, et emmène Hircan priſonnier.

Ce Prince infortuné n'en avoit guère que le nom, et ſe laiſſoit depuis long-tems gouverner par deux frères Iduméens, Phaſaël et Hérode; Phaſaël aiant été pris avec lui par les Parthes ſe tua de déſeſpoir, Hérode ſe ſauva à Rome, inſtruiſit le Sénat de la révolution, et fit ſi bien ſa cour aux Triumvirs, qu'ils le nommèrent Roi des Juifs.

Pacorus ne ſoutint pas la gloire que lui avoient acquiſe ſes premiers exploits; Ventidius qu'Antoine envoia contre lui, le défit dans trois batailles, le tua dans la dernière, et remit ſous le joug toute la Syrie: Il alla enſuite triompher à Rome, où lui-même dans la guerre ſociale avoit été mené en triomphe; et ce qui releva ſa gloire, c'eſt qu'il fut le premier qui triompha des Parthes, et qu'il s'écoula plus d'un ſiécle avant qu'il eut un ſecond.

Les revers des Parthes préparèrent la chûte d'Antigone; Hérode et Soſius ſucceſſeur de Ventidius l'aſſiégèrent dans Jéruſalem, l'y forcèrent au bout de cinq mois, et lui firent paier de ſa vie les courts momens qu'il avoit régné.

L'Italie ne jouit pas long-tems du repos que l'accord fait avec Sextus ſembloit lui promettre : Comme les Triumvirs et ſurtout Octave n'avoient traité que malgré eux avec lui, ils n'obſervèrent pas fort exactement les conditions de l'accommodement, et Sextus à ſon tour ſe crut en droit de les négliger ; Octave qui avoit profité du tems pour équiper une grande flotte, ſaiſit l'occaſion d'écraſer le dernier rejetton d'une Maiſon ennemie, et ſe mit en mer ; mais le ſuccès trompa ſes eſpérances, il perdit deux batailles, et une tempête affreuſe lui enleva les vaiſſeaux qui échappèrent au vainqueur.

An de R. 715-716. Av. J.C. 38-37.

Octave ne ſe rebuta pas ; il fit conſtruire de nouveaux vaiſſeaux, en obtint

tint ſix-vingts d'Antoine, et engagea Lépide à paſſer en Sicile à la tête d'une flotte, et de douze légions.

Agrippa Lieutenant d'Octave battit d'abord une eſcadre de Sextus, Sextus en défit une d'Octave; enfin les deux rivaux ſe livrérent une bataille déciſive près de Myles et de Nauloque. Sextus la perdit, ſe ſauva en Gréce, et puis en Aſie, où aïant voulu s'établir ſur les ruïnes d'Antoine, il fut pris et puni de mort.

CHAPITRE LXII.

DE ROME.

Dégradation de Lépide; mort d'Orode; expédition d'Antoine en Médie, ſa paſſion pour Cléopatre, ſa rupture avec Octave; bataille d'Actium; mort d'Antoine et de Cléopatre; l'Egypte réduite en Province; honneurs déférés à Octave; fin de la République.

An de R. 716. Av. J. C. 37. LA liberté de Rome avoit péri à Philippes avec Brutus et Caſſius; la défaite et la mort de Sextus Pompée achevèrent de livrer l'Empire aux mains de ſes oppreſſeurs.

La fin de cette grande querelle eût dû, ce ſemble, terminer les maux de la guerre; mais telle eſt la folie des ambitieux, que le pouvoir qu'ils ont acquis n'eſt pour eux qu'un éguillon à en acquérir davantage; à peine les Triumvirs eurent-ils écraſé tous leurs ennemis,

ennemis, qu'ils commencèrent à s'en diſputer les dépouilles.

Lépide prétendit qu'aiant beaucoup contribué à la défaite de Sextus, il devoit y gagner au moins la Sicile, avec laquelle il reſteroit encore fort inférieur à ſes Collégues; Octave, loin de l'écouter, gagna ſes légions, le réduiſit à l'état de particulier, et l'envoia en exil.

Pendant cette double révolution, Antoine, après avoir épouſé Octavie ſœur d'Octave, avoit pris le chemin de l'Aſie à la tête de cent mille hommes pour achever d'abattre l'Empire des Parthes, que les victoires de Ventidius avoient déja bien ébranlé.

Ce n'étoit plus Orode qui le gouvernoit; accablé de la mort de ſon cher Pacorus, il s'étoit hâté de ſe nommer pour ſucceſſeur Phraate l'aîné de tous ſes enfans, mais par malheur le plus méchant; Phraate impatient de regner fit mourir ſon père; Orode avoit traité de même le ſien.

Antoine ne ſoutint pas ſa réputation dans cette guerre; aprés avoir pénétré en Médie, et affiégé la ville de Praaſpe, il fut forcé de ſe retirer.

An de R. 717-720. Av. J. C. 36-33.

Cléopatre le conſola de ce mauvais ſuccès: Il y avoit cinq ans que cette artificieuſe Princeſſe l'étoit venu voir à Tarſe pour ſe juſtifier des ſecours qu'on l'accuſoit d'avoir fourni à Caſſius, et qu'elle l'avoit enchanté; ſon mariage avec Octavie plus belle, et auſſi vertueuſe que Cléopatre l'étoit peu, avoit amorti ſes feux, mais ils ſe rallumèrent alors avec une ardeur incroiable.

Pour première marque d'amour il lui donna la Phénicie, la Célé-Syrie, une partie de la Judée et de l'Arabie, l'iſle de Chypre et Cyrène.

Ils paſſoient enſemble les jours et les nuits en feſtins, et y emploioient des ſommes immenſes; il y en eut un où Cléopatre fit diſſoudre dans du vinaigre, et avala enſuite une perle eſtimée plus de cent mille livres.

S'étant rendu maître par la trahiſon plus que par les armes d'abord de la perſonne du Roi d'Arménie, et enſuite de ſes Etats, Antoine en triompha dans Alexandrie, et amena ſes captifs au pié du trône de Cléopatre.

An de R. 717-720. Av. J. C. 36-33.

Il la reconnut peu après pour légitime épouſe, et donna le titre de Roi aux deux fils qu'il en avoit eus ; Alexandre l'ainé devoit avoir l'Arménie, et l'Empire des Parthes, quand on l'auroit conquis ; Ptolémée devoit régner ſur la Syrie, la Phénicie et la Cilicie.

On comprend à quel point ces démembremens, ce triomphe, ce mariage déplurent aux Romains, et quel parti en tira Octave pour leur rendre Antoine odieux.

L'animoſité des deux Chefs augmentant ſans ceſſe, dégénéra enfin en une guerre ouverte, qu'Octave déclara non à ſon Collégue, mais à Cléopatre ; il parut cependant ſ'être un peu hâté, car ſes préparatifs n'étoient point achevés, et ſi Antoine l'eut attaqué ſur le champ avec toutes ſes forces, Octave auroit été probablement accablé ; mais Antoine vieux guerrier ne redoutoit point ſon rival, dont la réputation militaire étoit fort mince, et il perdit dans les plaiſirs à Samos le tems qu'il eut dû emploier à vaincre.

An de R. 721. Av. J.C. 32.

Enfin les deux Triumvirs ſ'avancèrent l'un contre l'autre, traînant après eux, Antoine toutes les forces de l'Orient, Octave toutes celles de l'Occident : Le premier avoit une armée de terre de cent douze mille hommes, et une flotte de cinq cens vaiſſeaux ; le ſecond n'avoit que quatre-vingt douze mille hommes, et deux cens cinquante vaiſſeaux : toutes ces troupes ſe rencontrèrent ſur les rivages de l'Epire près du promontoire d'Actium.

Les anciens Officiers d'Antoine le preſſoient inſtamment de décider ce grand procès ſur terre, et lui donnoient pour raiſon, que rien ne pourroit ſoutenir l'effort de ſes vieilles légions accoutumées dès long-tems à vaincre ſous lui, que ſa flotte étoit mal pourvue de rameurs, que ces rameurs même étoient nouveaux dans le métier, que la groſſeur de ſes vaiſſeaux rendroit leur manœuvre plus lente, tandis qu'Octave au contraire dans ſes guerres contre Sextus avoit formé une puiſſante marine; ces raiſons étoient fortes, et peut-être euſſent-elles déterminé Antoine, s'il eut eu une volonté; mais il n'étoit plus que l'eſclave de Cléopatre, et cette Reine moins occupée des moiens de vaincre, que de ceux de fuir en cas de diſgrace, préféroit un combat ſur mer; il fallut donc s'y réſoudre.

An de R.
721.
Av. J. C.
32.

Il ſe livra peu après, mais à peine eut-il commencé, que Cléopatre à la tête de ſoixante vaiſſeaux Egyptiens prit la fuite; Antoine à ce ſpectacle oublie qu'il lutte pour l'Empire du Monde, et pour ſa propre vie, et la ſuit; le reſte de ſa flotte ne laiſſa pas de ſe battre avec courage, juſqu'à-ce qu'aiant appris la fuite de ſon Amiral, elle ſe ſoumit à Octave.

Le ſort d'Antoine n'étoit pourtant pas encore déſeſpéré, puiſqu'il lui reſtoit dix-neuf légions; mais au lieu de s'aller mettre à leur tête, il envoia ordre à Canidius qui les commandoit de les conduire en Aſie; Canidius en prit la route, mais perdant peu après courage, il s'enfuit de nuit; ſon armée n'aiant plus de Chef, et ſe voiant prête à manquer de vivres, paſſa ſous les drapeaux d'Octave.

Il uſa de cette victoire avec aſſez de clémence; les têtes du parti républicain étoient abattues, et les amis d'Antoine accoutumés à ſervir un Maître, le mépris qu'eut le vainqueur pour eux, les ſauva.

An de R. 722. Av. J. C. 31.

Antoine et Cléopatre avoient gagné l'Egypte, et ſe propoſoient de s'y bien défendre ; mais la Reine ne perſiſta dans ce deſſein que juſqu'à l'arrivée d'Octave ; comptant toujours ſur ſes charmes, elle eſpéra l'enflammer comme elle avoit ſubjugué Céſar et Antoine ; et pour commencer à gagner les bonnes graces de ſon vainqueur, elle lui fit ouvrir Péluſe, lui livra ſa propre flotte, et pour comble de trahiſon fit dire à Antoine qu'elle étoit morte ; Antoine le croit, et ſe tue.

Octave entre peu après dans Alexandrie, et va voir la Reine ; elle s'étoit préparée à le recevoir, et ſentant que ſon ſort dépendoit du ſuccès de cette entrevue, elle n'oublia rien pour en profiter ; apologies, prières, excuſes, elle mit tout en œuvre pour toucher ſon vainqueur ; elle lui montroit les portraits de Céſar, les lettres de tendreſſe qu'elle en avoit reçues ; "Ah !" s'écrioit-elle enſuite, "que n'ai-je pu mourir avec ce grand "homme ? Mais je le retrouve en "vous, il revit pour moi dans votre "perſonne :" Toutes ces belles choſes ne firent que blanchir ſur l'eſprit d'Octave, qui deſirant pourtant avec paſſion de la mener en triomphe, lui parloit avec politeſſe, et lui promettoit mille égards ; mais elle étoit trop fine pour s'y méprendre, et ſachant qu'on devoit l'embarquer dans trois jours, elle ſe fit apporter un aſpic dans une corbeille de figues, lui donna ſon bras à piquer, et termina ainſi ſa carrière ; avec elle finit la domination des Lagides, qui pendant près de trois ſiécles avoient donné des lois à l'Egypte.

Octave la réduiſit en Province, en tira des richeſſes immenſes, en donna le gouvernement à un ſimple Chevalier, et défendit à tout Sénateur d'y mettre le pié ſans ſa permiſſion : La fertilité de ce beau pays, ſon commerce, ſa ſituation, l'humeur inquiéte et ſéditieuſe de ſes habitans le lui faiſoient regarder comme un dépôt dangereux, qu'on ne devoit confier qu'à des gens qui par leur naiſſance et par leurs talens ne ſeroient pas capables d'en abuſer.

An de R. 723. Av. J. C. 30.

Octave revint enſuite à Rome, où l'on le combla d'honneurs ; après lui avoir déféré le triomphe, le Sénat promit par ſerment de ſe conformer à ſes ordonnances, et le mit au nombre des Dieux ; les Provinces lui érigérent en cent lieux des temples ; Octave accepta ces hommages comme autant de moiens de rendre ſa perſonne ſacrée, et de jouir tranquillement du fruit de ſes crimes.

C'eſt ainſi qu'après ſept cens ans de vertu, de combats, de gloire et de rapines, Rome qui avoit impoſé ſon joug à la moitié du monde connu, devint eſclave elle-même de l'un de ſes citoyens ; c'eſt ainſi que les conſtitutions en apparence les plus fortes ne ſont jamais que des ouvrages d'hommes, et par-là même ſujettes à périr.

* * *

CHAPITRE LXIII.

De la Religion, des mœurs, des arts et des ſciences des Romains.

LA Religion des Romains étoit fille de celle des Grecs, mais un peu plus ſage que la Mère ; les Grecs grands babillards et faiſeurs de contes donnoient à leurs Dieux et à leurs Deeſſes toutes les foibleſſes humaines, et en publioient mille choſes ſcandaleuſes ; les Romains plus ſérieux ne donnèrent aucun corps à leurs Divinités, et rejettèrent en conſéquence tout ce que diſoient les Poëtes Grecs de leurs métamorphoſes et de leurs amours ; ils les ſervirent même pendant près de deux ſiécles ſans ſtatues et ſans images ; il eſt vrai qu'enſuite ils multiplièrent ſi fort les premières, qu'un bel eſprit diſoit qu'il étoit plus aiſé de rencontrer à Rome un Dieu qu'une perſonne.

Non contens d'imputer à leurs Dieux des crimes, les Grecs les rendoient encore reſponſables de ceux des mortels, et ſuppoſoient qu'ils forçoient ces derniers à s'en rendre coupables; les Romains rejettèrent ce dangereux fataliſme, ſi propre à enhardir au vice, et à prévenir les remords, et crurent l'homme libre de commettre le mal, ou de l'éviter.

Les deux peuples admirent un Tartare, et un Elyſée, où les méchans et les gens de bien devoient recevoir après le trépas le prix de leurs crimes ou de leurs vertus; mais au lieu que les Grecs croioient que les méchans, quoiqu'entraînés au mal par la deſtinée, ſeroient tourmentés éternellement, Rome penſoit que leurs ſupplices ne ſerviroient qu'à les purifier, et qu'ils ſeroient admis dans le ſéjour des juſtes, dès qu'ils ſeroient dignes d'y entrer.

Les Oracles ſi nombreux et ſi fameux dans la Grèce le furent beaucoup moins à Rome; dans les tems difficiles on y conſultoit à leur place les livres ſybillins, dont nous avons parlé au Chapitre XIV.

Les jeux inſtitués à l'honneur de la Courtiſane Flora déifiée, furent bien auſſi indécens que les myſtères de Vénus en Grèce, mais ne ſe célébrèrent jamais avec la fureur et l'emportement qui régnoient dans les Bacchanales des Grecs.

Les ſacrifices humains avoient été pratiqués en Grèce pendant les tems qu'on appelle héroïques, et qu'à beaucoup d'égards on devroit plutôt appeller barbares; Rome ne les adopta jamais, mais dans ſes grandes calamités elle fit ſouvent pis encore, elle enterra tout vifs un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloiſe.

En déteſtant ces horreurs il faut avouer, que la Religion fut une des ſiècles de la République, et la ſauva pluſieurs fois du naufrage : Ce fut elle qui fit avorter le projet de lui donner deux têtes en tranſportant à Veies la moitié du Sénat et des citoyens : Ce fut le reſpect pour le ſerment qui retint pluſieurs fois ſous le drapeau les légions levées, quand les querelles des deux Ordres empêchoient qu'on n'en levât de nouvelles : Après le déſaſtre de Cannes une foule de Romains croiant tout perdu, ne penſoient qu'à fuir leur patrie, et l'on ſent combien cette déſertion eut été dangereuſe dans ces circonſtances ; le premier Africain harangue ces lâches, et tirant l'épée menace d'en percer quiconque ne jurera pas de ne point abandonner Rome ; ils jurent, demeurent, et Rome triomphe.

Après la Religion l'agriculture et l'art militaire furent les grandes cauſes de la proſpérité des Romains : L'agriculture leur donna des mœurs ſimples, et les forma à la fatigue ; l'art militaire leur apprit à tirer de leurs forces tout le parti poſſible, et leur donna l'empire de la moitié du monde connu.

Les autres arts leur furent ſi longtems étrangers, que lors de la priſe de Rome par les Gaulois on y comptoit très-peu de perſonnes qui ſçuſſent lire et écrire ; ils écrivoient communément ſur des tablettes d'une écorce très-fine légérement enduite de cire, un poinçon de fer leur ſervoit de plume ; ils écrivirent auſſi ſur le velin, le parchemin, et les feuilles du papyrus, arbre égyptien qui a donné ſon nom à notre papier ; ils emploièrent encore au même uſage la toile de lin, dont ils faiſoient des livres en forme de rouleaux, et chaque rouleau ſe nommoit volume.

Au lieu des titres faſtueux ou ſerviles que nous plaçons à la tête, ou à la fin de nos lettres, les Romains commençoient les leurs de cette manière, "Un tel à un tel, Salut;" ils les terminoient par le mot "vale, portez "vous bien:" Cela changea ſous les Empereurs, mais Auguſte et Tibère même refuſèrent le nom de Seigneur, que le poſſeſſeur du plus petit fief exige aujourd'hui de tous ſes vaſſaux.

Pour revenir aux arts des Romains, ce ne fut que l'an 477 que Papyrius Curſor fit tracer ſur le mur d'un temple un cadran ſolaire, et ce ne fut qu'un ſiècle après que Scipion Naſica leur donna une horloge d'eau.

Telle étoit l'ignorance de Romulus en aſtronomie, qu'il ne donna que dix mois à l'année; Numa la fit de douze, mais ſeulement de 355 jours; Jules Céſar lui donna enfin ſa vraie étendue de 365 jours et ſix heures,* et le Calendrier prit de lui le nom de Julien.

---

* Cela n'eſt pas tout-à-fait exact; il s'en faut de onze minutes que l'année ſoit auſſi longue que la ſuppoſoit Céſar, et cette différence avoit à la fin du

Les Grecs furent les vrais Precepteurs des Romains; les jeux ſceniques établis parmi eux l'an 390 ne furent d'abord en effet que de miſérables farces, et ils n'eurent des Acteurs et des Poëtes dignes de ce nom, que lorſqu'ils commencèrent à cultiver les Muſes Grecques.

Une reflexion affligeante, c'eſt qu'en acquérant du gout et des connoiſſances, ils n'en conſervèrent pas moins la dureté de caractère que leurs longues guerres leur avoient donnée; Un Romain, par exemple, avoit droit de vie et de mort ſur tous ſes eſclaves; ſi l'un d'eux ôtoit la vie à ſon maitre, on faiſoit périr avec le coupable tous les autres eſclaves qui ſe trouvoient dans la maiſon; ſi un eſclave tomboit malade, ſon maitre avoit le droit de le faire porter dans une iſle du Tibre,

---

ſeizième ſiecle mis dans le Calendrier une erreur de dix jours; le Pape Gregoire XIII. la fit corriger.

de l'y laiſſer ſans ſecours, et de le reprendre comme ſon bien, s'il y recouvroit la ſanté; ce ne fut que ſous Claude gouverné par des affranchis que les maitres perdirent le privilége de s'en reſſaiſir.

Les triomphes de leurs Généraux n'offroient pas un ſpectacle moins révoltant pour l'humanité: Epargner les vaincus, terraſſer les ſuperbes faiſoit, ſi l'on en croit Virgile, le caractère du peuple romain; groſſière flatterie: Quelle pitié y avoit-il en effet à enchainer les Princes captifs, leurs enfans, leurs femmes, à les faire marcher à pié devant le char du vainqueur, à les jetter enſuite en priſon, à les y faire périr, ou à les condanner à un éternel eſclavage? Et ces ſuperbes que terraſſoit Rome, qu'étoient-ils que des Rois, ou des Nations qui ne vouloient point de ſon joug, et lui réſiſtoient les armes à la main? Si l'orgueil mérite d'être rabaiſſé, qui fut plus digne qu'elle d'être humiliée? Qui porta jamais plus loin qu'elle et l'inſolence et la hauteur?

Mais rien ne choque plus dans les mœurs de Rome que les combats de gladiateurs: Ces gladiateurs étoient de trois ſortes, des priſonniers de guerre, des criminels condannés à mort, ou des eſclaves achetés; on les mettoit aux priſes deux à deux, ou avec des lions, des tigres, des panthères; hommes, femmes, enfans, tous les Ordres et tous les ſexes accouroient à ces ſpectacles, et goutoient un plaiſir extrême à voir le ſang ruiſſeller ſur l'arène, et les combattans expirer ſous la griffe ou la dent des bêtes féroces: Ces affreux combats ne furent abolis qu'au quatriéme ſiécle par le premier Empereur Chrétien, Conſtantin: Juſqu'alors les parens en donnèrent ſouvent à l'honneur de leurs parens morts, ou pour obéir à leurs ordres, les ambitieux pour parvenir aux honneurs, les Empereurs pour plaire à la multitude : Les grandes villes de l'Empire les adoptèrent à l'exemple de Rome ; Athènes ſeule les rejetta toujours : " Avant de nous " les faire admettre, " répondirent ſes Magiſtrats à ceux qui les leur proposèrent, abattez cet autel érigé par " nos pères à la miſéricorde."

Les Romains cultivèrent peu les arts méchaniques et le commerce ; ils les regardoient comme au deſſous d'eux, et ils les abandonnoient aux eſclaves et aux affranchis ; ils obligeoient les premiers à travailler pour eux tant d'heures par jour, en leur donnant par mois quatre boiſſeaux de blé ; ſi les eſclaves travailloient au delà, ce qu'ils gagnoient leur appartenoit, et formoit ce qu'on appelloit leur pécule, qui les mettoit ſouvent à la longue en état de ſe racheter ; ils devenoient alors citoyens ſous le nom d'affranchis, qui rappelloit leur premier état.

Si les Romains négligèrent beaucoup les arts méchaniques, ils cultivèrent en revanche avec ſoin les arts libéraux; leurs ſuccès furent médiocres dans la muſique et la peinture, mais ils en eurent de très-grands dans l'architecture, la ſculpture, l'éloquence et la poëſie.

On eſt, par exemple, étonné, de ce que les Auteurs raportent de leurs thermes; c'étoient des bains publics conſtruits par les Empereurs, où l'on pouvoit ſe laver à peu près pour rien dans l'eau chaude, l'eau tiéde, et la froide, et même dans de l'eau de mer; ils étoient partagés en ſalles auſſi hautes que vaſtes, ſoutenues par des colonnes du marbre le plus précieux; une moſaïque auſſi de marbre formoit le pavé; des vaſes, des tableaux, des ſtatues ſans nombre, ouvrages des plus grands Maitres, en ornoient les murs; des galeries, des portiques ſuperbes ſervoient à prendre différens exercices; on y trouvoit même de grands baſſins pleins d'eau pour nager, et quelquefois des bibliothéques.

Mais il eſt tems de dire un mot des Auteurs qui ſe ſont illuſtrés ſous la République, et dans ce qu'on appelle le ſiécle d'Auguſte, époque la plus brillante de la littérature parmi les Romains.

Leurs principaux Poëtes furent Térence, Lucréce, Virgile, Horace, Ovide, et Phédre; leurs meilleurs Hiſtoriens furent Salluſte, Cornélius Népos, Tite-Live, Céſar, Patercule; Varron eſt à la tête de leurs Antiquaires, et Cicéron à celle de leurs Orateurs.

Térence nâquit à Carthage peu après la ſeconde guerre punique, et fut dans ſon enfance eſclave de Térentius Lucanus Sénateur Romain, qui lui trouvant des talens, prit plaiſir à les cultiver, et l'affranchit de bonne heure : Il compoſa plus de cent comédies, dont la plupart n'étoient que des traductions de Ménandre ; mais il n'en reſte aujourd'hui que ſix ; ſon ſtile eſt très-pur, et ſes caractères vrais ; mais ſes intrigues ſont froides, et peu variées, et il manque en général de ce qu'on appelle la force comique : Le bruit public à Rome étoit que Lélius et Scipion avoient travaillé à ſes piéces.

Lucréce qui nâquit près d'un ſiécle après lui, mit le ſyſtême d'Epicure en vers, dont on admire plus la nobleſſe et la force que la douceur et l'harmonie ; il avoit d'aſſez longs accès de fureur, cauſés, dit-on, par un philtre qu'il avoit pris, et il faut en effet avoir la cervelle un peu démontée pour croire le monde formé par hazard ; il ſe tua à l'âge de quarante quatre ans.

Le jour même qu'ïl perdit la vie, Virgile la reçut dans un village voiſin de Mantoue; Auguſte aiant donné à ſes vétérans les terres du Mantouan et du Crémonois, Virgile perdit la ferme qui faiſoit toute ſa fortune; plongé dans la douleur il vint à Rome la redemander, et l'obtint par le crédit de Mécéne et de Pollion favoris d'Auguſte, et protecteurs des gens de lettres: On n'a rien de plus achevé dans aucune langue que ſes Eglogues, ſes Géorgiques, et ſon Enéide; N'aiant pas eu le tems de porter ce dernier ouvrage à la perfection qu'ïl lui deſtinoit, il voulut le bruler, mais ſes amis l'en empêchèrent."

Auguſte au reſte ne ſe borna pas à lui faire rendre ſa terre, il le combla de bienfaits; et ſa ſœur Octavie fut ſi attendrie de l'éloge de ſon fils Marcellus inſéré par le Poëte dans le ſixiéme livre de ſon Enéide, qu'elle lui fit donner dix grands ſeſterces pour chacun des vingt ſix vers qui compoſoit l'éloge, ce qui lui valut près de cinquante mille livres.

Horace fils d'un affranchi écrivit des Satyres, des Odes, des Epîtres, une Poëtique excellente; Virgile qui auroit pu le craindre comme un rival, l'introduiſit lui-même à la Cour d'Auguſte; l'Epicuréiſme qui dégrada ſes mœurs, déſhonora quelquefois auſſi ſes écrits, et ſa Muſe ſpirituelle fut aſſez ſouvent indécente: Mécène faiſoit mieux que de le protéger, il l'aimoit: "Je vous conjure," dit-il à Auguſte dans ſon teſtament, "de "vous ſouvenir d'Horace comme de "moi-même:" Auguſte voulut le faire Sécretaire du cabinet, mais le Poëte préféra à ce poſte ſa campagne et ſa liberté.

Ovide Chevalier Romain mérita peut-être plus que perſonne l'éloge d'être né Poëte, mais fut beaucoup moins correct que fertile; ſa facilité à compoſer ne lui permit jamais de limer ſes ouvrages ; la licence de ſa Muſe, moins chaſte encore que celle d'Horace, ſervit de prétexte à Auguſte, qu'il avoit offenſé on ne ſait comment, pour l'envoier en exil à Tomes, aujourd'hui Tomiſmar, ſur la côte occidentale du Pont Euxin ; il y paſſa triſtement neuf à dix années, ſurvécut à ſon Juge, et n'eut pas honte de lui dreſſer un autel. Ses Métamorphoſes ſont le meilleur de ſes écrits ; les autres ſont l'Art d'aimer, les Faſtes, ou l'Almanac Romain, des Héroïdes, ou lettres d'amour, et les Triſtes, ou lamentations ſur ſa deſtinée.

Phédre affranchi de Tibère ſucceſſeur d'Auguſte verſifia les fables d'Eſope avec un gout et une ſimplicité élégante, qui placent ſon ouvrage parmi ceux du premier rang.

Salluſte contemporain de Céſar écrivit l'hiſtoire de Jugurtha et de Catilina avec tant d'éloquence, de rapidité, et de force, qu'il en fut ſurnommé le Thucydide Latin ; à la ſévérité des maximes dont il abonde, et des cenſures qu'il y fait des vices, on le prendroit pour un ſage auſtère ; ſes débauches le firent chaſſer du Sénat.

Cornélius Népos publia ſous Auguſte la vie des grands Capitaines Grecs, et de deux Carthaginois, Amilcar Barca, et le fameux Annibal : Son ſtyle eſt élégant et pur, ſes réflexions juſtes ; mais faute des détails où entre Plutarque, il intéreſſe beaucoup moins que lui.

Tite-Live de Padoue compoſa l'hiſtoire de Rome pendant environ ſept ſiécles et demi ; toujours éloquent, mais quelquefois partial, il admire preſque partout les Romains, et pallie de ſon mieux leurs plus atroces perfidies : Un Eſpagnol fut ſi charmé de ſon ouvrage, qu'il vint exprès d'Eſpagne pagné à Rome uniquement pour voir l'auteur, les trois quarts de cette hiſtoire ont péri; un Allemand célèbre nommé Freinſhémius s'efforça le ſiécle dernier d'en remplir les lacunes, et y réuſſit à peu près auſſi bien qu'il étoit poſſible.

Jules Céſar mania la plume auſſi bien que l'épée; ſes Commentaires ſur la guerre des Gaules et la guerre civile ſont un modéle de la maniére dont on doit faire des mémoires; l'hiſtorien et l'homme de guerre peuvent également s'y inſtruire.

Il ne reſte de Patercule qu'un fragment de l'hiſtoire Grecque, et l'hiſtoire de Rome depuis la défaite de Perſée juſqu'à la ſeiziéme année du régne de Tibère; il écrivit ſous ce Prince, et il y paroit bien, car il l'accable de louanges, ainſi que l'indigne Séjan ſon Miniſtre; ſon ſtyle eſt d'ailleurs digne de ſon ſiécle.

Varron le plus ſavant des Romains compoſa près de cinq cens volumes ſur différentes matières, mais il n'en reſte que deux traités ſur la langue latine et l'agriculture; ſon éloquence n'égaloit pas ſon ſavoir, et c'eſt probablement l'une des raiſons qui ont cauſé la perte de ſes ouvrages.

Cicéron homme d'Etat fut encore Orateur, Rhéteur, Philoſophe ; ou pour mieux dire, ce fut ſon éloquence qui le promut aux emplois, et le mit en état de ſauver ſa patrie des fureurs de Catilina : Ses harangues, ſans avoir le nerf de celles de Démoſthène, n'en ſont pas moins des modéles, qu'il eſt beaucoup plus aiſé d'admirer que d'imiter ; celle qu'il fit pour Ligarius le ſauva, quoique Céſar, maitre alors de la République, fut venu l'entendre bien réſolu à reſter inflexible ; ſes lettres à ſes amis, ſes traités de philoſophie, ou ſur l'art oratoire ſont des chefs-d'œuvre de gout et d'eſprit ; on s'apperçoit ſouvent qu'il aimoit trop la louange ; mais c'eſt la dernière foibleſſe dont ſe dépouillent les grands hommes, et l'on eſt excuſable d'ambitionner des éloges, quand on les mérite ſi bien.

DISCOURS

Sur la Queſtion,

Si les anciens Grecs et les Romains furent ſupérieurs aux peuples modernes.

SI l'on m'avoit propoſé il y a vingt ans la queſtion que j'élève, je l'aurois décidée affirmativement, et me ſerois peut-être ſcandaliſé que l'on oſât en faire un problême ; j'ai changé d'avis, je l'avoue ; ſi c'eſt à tort, qu'on en juge.

On me demandera peut-être l'utilité d'un pareil procès ; elle n'eſt pas ſi mince qu'on pourroit le croire : D'abord il ſeroit bien plus doux de pouvoir eſtimer nos contemporains que des Nations dès long-tems éteintes, comme il eſt plus agréable de poſſéder ſes amis, que de pleurer ſur leur cendre : Il me paroit enſuite que c'eſt un très-mauvais mojen de rendre les hommes ce qu'ils doivent être, que de ne leur parler jamais que de leurs taches et de leurs défauts; c'eſt en louant ce qu'ils font de louable qu'on peut les rendre dociles à la cenſure; c'eſt en reconnoiſſant qu'ils valent quelque choſe, qu'on peut les engager à valoir encore davantage.

On a ſouvent ſuivi juſqu'ici un plan tout contraire; on n'a pas cru pouvoir trop vanter les anciens, ni trop dépriſer les modernes; on a peint les premiers comme des Géans, les ſeconds comme des pygmées; je proteſte aujourd'hui contre ces tableaux.

Ce n'eſt pas cependant la vieille querelle de leur mérite littéraire que je prétens ici réchauffer, querelle interminable à mon ſens, ſoit parce que nous n'avons pas tous les ouvrages des anciens, ſoit parce que nous perdons néceſſairement une foule des beautés de ceux qui nous reſtent.[*]

---

[*] De deux hommes, par exemple, qui liront le Spectateur, l'un en feuilletant laborieuſement ſon Boyer,

Mais, je le répète, mon but n'eſt point d'examiner s'ils ont eu plus d'eſprit que nous,

Boyer, l'autre, après avoir appris l'Anglois en Angleterre, et s'être inſtruit des uſages de la Nation, le ſecond, en lui ſuppoſant autant de goût qu'au premier, verra dans Addiſon mille traits charmans, mille alluſions fines et délicates qui échapperont au premier; il faudroit donc reſſuſciter les anciens, et vivre quelque tems avec eux, pour bien apprécier le mérite de leurs productions: J'avoue auſſi que je ne conçois pas que la nature ſe ſoit épuiſée en formant Homère, Virgile et Platon; et lors même que l'on conviendroit que La Motte et Fontenelle eurent tort de ſoutenir que les modernes les ont égalés, il ne s'enſuivroit point que ceux-ci euſſent perdu ſans retour leur cauſe, vû que les forces des anciens reſtent toujours les mêmes, au lieu que les modernes font chaque ſiécle des acquiſitions; Monteſquieu, Buffon et Rouſſeau en ſont trois en particulier que l'on peut oppoſer ſans crainte aux plus beaux génies de l'antiquité; Voltaire même avec ſon Charles XII, pluſieurs tragédies, et une foule de piéces fugitives, pèſe ſurement dans la balance: Quant à ſon élégante Henriade, je ſuis du nombre de ceux qui la trouvent trop maigre et trop à la glace, pour en faire le pendant d'aucun des grands poëmes de l'antiquité.

nous, mais s'ils ont eu plus de vertu, plus de juſtice et d'humanité ; et je penſe que cette queſtion vaut tout au moins la première.

C'eſt par les faits ſans doute qu'on doit la décider ; je vai donc rapporter ceux qui me font croire qu'on a exagéré les éloges dûs aux anciens, et qu'il eſt au moins très-douteux qu'ils aient été plus ſages que nous.

Je ne veux même puiſer mes preuves que dans la période de leur liberté et de leur puiſſance, et comme on le dit ordinairement, de leur gloire : Je ne peindrai ni les Lacédémoniens qui précédèrent Lycurgue, ni ceux qui gémirent ſous la tyrannie de Machanidas et Nabis : Je ne prendrai les Athéniens qu'à la guerre médique, et je les quitterai à la mort de Phocion : Je ſuivrai les Romains depuis l'expulſion des Tarquins juſqu'aux batailles de Philippes qui leur donnèrent pour jamais des fers : C'eſt qu'en effet un peuple aſſervi eſt moins l'auteur de ſes actions, que l'inſtrument paſſif de celles de ſon Maître ; et l'on ne peut lui imputer pleinement que ce qu'il fait étant libre.

Aiant déja tracé au Chapitre X. les grands défauts des lois de Lycurgue, je n'en veux point reparler ici ; je dirai ſeulement que pour faire de bons ſoldats des Spartiates, il les rendit en quelque ſorte étrangers aux plus aimables des vertus, à la douceur et à l'humanité ; et ce défaut total de bonté et de compaſſion eſt un opprobre conſtant qui déshonore toute leur hiſtoire.

Aiant pris, par exemple, la ville d'Amphée, ils en égorgèrent tous les habitans.

Ils égorgèrent de même dans la guerre du Péloponnèſe deux cens Platéens priſonniers, quoique Platée peu auparavant les eut ſecourus contre leurs eſclaves.

Trois ans après ils invitent ceux des Ilotes qui les avoient le mieux ſervis dans cette guerre à s'indiquer pour être affranchis ; deux mille ſe préſentent, et ſont maſſacrés.

Sachons gré à Sparte de n'avoir pas détruit Athènes, lorſqu'elle l'eut priſe, mais avouons qu'elle lui vendit bien cher cette grace : Non contente de l'avoir miſe ſous le joug de trente tyrans, elle défendit à toute la Grèce de donner aſyle aux infortunés citoyens qui abandonnoient leur patrie ; elle ordonna qu'on les livrât à leurs oppreſſeurs, et condanna quiconque s'oppoſeroit à ce décret à une amende de plus de vingt mille livres : Eſt-ce là pardonner, ou prolonger la vengeance ?

Lyſandre avoit terraſſé Athènes, et ce ſervice parut ſi grand à Lacédémone, qu'elle ferma les yeux ſur toutes les horreurs dont ce malheureux ſe ſouilla dans les Colonies d'Aſie : Huit cens citoyens furent égorgés par ſes ordres dans la ſeule ville de Milet ; il fit couler de même des flots de ſang dans les autres pour aſſouvir l'avarice, ou la vengeance de ſes partiſans.

Cyrus le jeune projette peu aprés de détrôner ſon frère Artaxerxe, projet d'autant plus odieux, qu'aiant déja voulu le poignarder, il avoit été pardonné, et même renvoié dans ſon gouvernement. La magnanime Sparte qu'il avoit ſecourue contre les Athéniens, ne lui en fournit pas moins une flotte pour exécuter ſon noble deſſein.

Argos, Thèbes, Corinthe voiant qu'en abaiſſant Athènes elles n'avoient fait que ſe mettre ſous le joug de Lacédémone, prennent les armes pour le rompre. Lacédémone, pour conſerver ſon empire, offre la paix au Roi de Perſe, et lui livre d'un trait de plume toutes les Colonies Grecques de l'Aſie.

Peu après Phébidas s'empare en pleine paix de la citadelle de Thèbes; l'auguſte Sénat de Sparte ſcandaliſé de ſa perfidie, le met à l'amende, et lui ôte le commandement, mais à bon compte garde la Cadmée.

Sphodrias tente ſur Athènes le même coup que Phébidas avoit frappé ſur Thèbes ſa voiſine; il échoue, et pour ne pas aggraver ſa douleur, Agéſilas le fait abſoudre.

Le Roi Agis eſſaie, en rétabliſſant les lois de Lycurgue, de ramener les compatriotes à l'égalité et à la vertu, il eſt étranglé : Cléomène ſon ſucceſſeur fait en partie la révolution, mais une bataille perdue le réduit à fuir en Egypte, Sparte ouvre ſes portes aux vainqueurs, et n'eſt plus connue que par ſes tyrans.

Le caractère des Athéniens étoit plus aimable ſans comparaiſon que celui des Lacédémoniens ; leur joug étoit moins dur ; leurs eſclaves mêmes eurent de beaux droits ; et la preuve qu'ils en jouirent, c'eſt qu'ils ne ſe révoltèrent jamais : Mais pourtant que de taches ſouillèrent cette gloire ! Diſons un mot des principales.

On peut d'abord affirmer que ſi aucune République ne produiſit plus de grands hommes qu'Athènes, aucune auſſi ne les traita plus mal.

Miltiade qui l'avoit ſauvée à la bataille de Marathon, échoue dans une entrepriſe contre l'Iſle de Paros ; il revient bleſſé à Athènes ; on l'y condanne à une amende énorme qu'il ne peut paier ; on le met en priſon, et il y finit ſa carrière.

Le vertueux, l'aimable Ariſtide eſt banni, parce qu'on ſ'ennuie de l'entendre appeller le juſte.

Le vainqueur de Salamine, le ſauveur de la Grèce entière, Thémiſtocle eſt banni de même : Cimon auſſi brave que lui, et plus digne encore d'être chéri par ſa bienfaiſance, Cimon fils de Miltiade a le même ſort.

Six Généraux, après une grande victoire navale, ſont empêchés par une tempête de rendre aux morts les derniers devoirs ; on les fait périr.

Socrate, au nom de qui l'on ſe ſent fier d'être homme, Socrate qui avoit emploié ſa vie à prêcher la vertu, et à la pratiquer, Socrate eſt condanné à boire la ciguë.

S'il étoit poſſible de rendre une ſentence plus injuſte, ce ſeroit celle qui fit périr Phocion : Phocion quarante cinq fois Général, qui ſeul avoit ſû réprimer Philippe, qui environné d'ames mercénaires avoit mépriſé les plus grandes offres des oppreſſeurs de ſa patrie, et joignoit toutes les vertus d'un ſage à tous les talens d'un grand Capitaine, Phocion n'en ſubit pas moins le ſort de Socrate.

Qu'on ſe rappelle enſuite les concuſſions, les meurtres et les violences que commirent les Quatre Cens, les Trente * et les Dix, pendant qu'ils gouvernèrent Athènes, et l'on ſera convaincu que les Grands n'y valoient pas mieux que le peuple, et qu'ils avoient tous beaucoup plus d'eſprit que d'humanité.

Si l'on penſe enfin que pendant la fatale guerre du Péloponnèſe, ils rejettèrent pluſieurs fois les conditions de paix équitables que leur offroit Lacédémone, que dans le tems même que Philippe rempliſſoit la Grèce de la terreur de ſes armes, ils établirent peine de mort contre quiconque oſeroit propoſer de conſacrer à défendre l'Etat les mille talens qu'abſorboient par année les repréſentations de théatre, on ſera peu ſurpris qu'ils aient ſuccombé ſous l'une et ſous l'autre, et l'on ſe-

---

* Xénophon dit que les Trente firent mourir en huit mois de paix plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tués en vingt-ſept ans de guerre ; En prenant même cela au rabais, il ſera toujours vrai que leur domination fut très-ſanguinaire.

[illegible] tenté de trouver vrai ce que leur dit un jour un Spartiate : " O Athéniens ! Vous n'êtes que des enfans.

* Le reſte de la Grèce n'offre pas un ſpectacle plus conſolant pour l'humanité, mais pour abréger, je me contenterai de traduire ici un morceau de Mr. Hume, tiré de ſon eſſai ſur la population des anciens.

" Pour n'être pas ſurchargés de famille, les anciens," dit-il, " expoſoient leurs enfans dès l'âge le plus tendre ; aucun Auteur du tems ne parle de cet uſage fort commun avec l'horreur qu'il mérite ; à peine même le blament-ils ; le bon, l'humain Plutarque fait un mérite à Attale Roi de Pergame d'avoir maſſacré, ou ſi vous voulez, expoſé ſes enfans, pour laiſſer la couronne à ſon neveu Eumène.

" Solon permit aux Pères par une loi expreſſe de tuer leurs enfans.

" Dans le temps que les trente Tyrans rempliſſoient Athènes de ſang et de deuil, le peuple d'Argos ſe défit de douze cens Nobles, et même de ſes

" Démagogues, parce qu'ils refuſoient de porter plus loin la vengeance.

" Les Corcyriens tuèrent auſſi quinze cens Nobles, et en bannirent mille.

" Dans l'eſpace de ſoixante ans du plus beau ſiècle de la Grèce, cinq cens citoyens furent bannis de Sybaris, ſix cens de Chios, mille d'Ephèſe, et trois cens quarante tués; cinq cens Nobles furent tués à Cyrène, et les autres bannis; cinq cens furent bannis de Corinthe, et cent vingt tués; Phébidas bannit trois cens Thébains; dans la décadence de Lacédémone la Démocratie fut rétablie dans pluſieurs Républiques, et les Nobles punis cruellement; ceux-ci, après avoir été bannis, revinrent en forces dans bien des villes, et firent une boucherie de leurs ennemis à Phiales, à Corinthe, à Mégare, à Philaſie; dans ce dernier endroit ils tuèrent trois cens citoyens; les autres ſe révoltèrent, tuèrent à leur tour ſix cens Nobles, et bannirent le reſte.

" Avant qu'Agathocle eut aſſervi Syracuſe, le peuple en avoit banni ſix

“ cens Nobles : Agathocle en fit périr enſuite quatre mille, et en bannit ſix mille : Son frère bannit huit mille autres perſonnes ; les habitans d’Egeſte, hommes, femmes, enfans furent tous égorgés : Sept mille exilés furent auſſi maſſacrés, après avoir capitulé.

“ Quand Alexandre rendit les exilés à leurs différentes patries, ils ſe trouvèrent monter à vingt mille.

“ Il ſeroit plus aiſé, diſoit Iſocrate, à Philippe, de lever une armée en Grèce de vagabonds que dans les villes.

“ Lyſias dans un plaidoier parle froidement comme d’un uſage des Athéniens, que toutes les fois qu’ils manquoient d’argent, ils mettoient à mort quelques perſonnes riches, étrangers ou citoyens pour le profit de la confiſcation.

“ La nouvelle Colonie d’Héraclée s’étant diviſée en factions, eut recours à Sparte, qui envoia Héripidas avec un pouvoir abſolu pour les diſſiper ; ce ſage Plénipotentiaire n’y ſçut trouver d’autre expédient que de faire mourir cinq cens citoyens.”

En voilà ſans doute aſſez pour prouver que les Grecs, qui traitoient ſi cavaliérement tous les étrangers de barbares, n'étoient rien moins eux-mêmes que des prodiges de bonté : A ces faits cependant je ne puis m'empêcher d'en ajouter un qui les vaut tous peut-être ; ce ſont les vêpres ſiciliennes, antérieures de dix-ſept ſiécles à celles qui furent ſi funeſtes aux François.

Denys l'ancien aiant aſſervi les Syracuſains, imagina pour les diſtraire du ſentiment de leur eſclavage, de les engager à la guerre contre les Carthaginois, et y reuſſit : Auſſitôt il leur abandonne les biens et la perſonne d'un grand nombre de Carthaginois, qui ſur la foi des traités exerçoient le commerce à Syracuſe ; on force les maiſons de ces infortunés ; on les pille ; on les torture, on les maſſacre eux-mêmes ; toutes les villes de Sicile où les Carthaginois ne dominoient pas, leur firent éprouver les mêmes fureurs. *Rollin Hiſt. Anc. T. I. p. 269 Paris.*

Mais, dira-t-on ſans doute, les Romains ! les Romains ! Voions donc ce qu'ont été les Romains.

Je reconnois d'abord que Rome a produit, ainſi que la Grece, une foule de grands hommes, qui ſeront honorés tant qu'on honorera la vertu, et qu'on lira leur hiſtoire.

Mais le peuple Romain en corps doit-il partager cette eſtime? La queſtion prend une autre face.

Ses mœurs furent long-tems ſaines et vigoureuſes, et dans le cours de ſes démélés avec le Sénat, il montra pluſieurs fois de la modération et du patriotiſme; on eſt pourtant forcé d'avouer, que ce fut le délire de la liberté qui lui donna le droit de faire des lois ſans le concours du Sénat et des Patriciens, c'eſt-à-dire, de l'Ordre le plus éclairé, et après tout le plus intéreſſé à la proſpérité de Rome, vu qu'il y poſſédoit le plus.

Si quelque choſe peut pallier cet écart, c'eſt la maniere dure et tyrannique dont cet Ordre traita preſque toujours les plébeïens, et la réſiſtance opiniâtre qu'il fit à leurs demandes les plus raiſonnables.

On peut ſans doute en quelque degré colorer les refus d'abolir les dettes contractées pendant la guerre contre les Tarquins; mais comment juſtifier l'uſage barbare de livrer les débiteurs aux créanciers, qui les tenoient chez eux en priſon, et les faiſoient même battre de verges à leur gré*?

Depuis l'extinction de la roiauté les Conſuls jugeoient arbitrairement; le peuple veut des lois fixes et écrites; le Sénat a le front de les refuſer, et ne cède qu'à l'extrémité.

Peu après Rome tombe ſous le joug de ſes Décemvirs, qui pendant plus d'une année égorgent et pillent tous ceux qu'il leur plaît.

Telle étoit déja la juſtice de ce peuple ſi célèbre, que les Ardéates et les Ariciens l'aiant pris pour arbitre de quelques terres qu'ils ſe diſputoient, il ſe les adjugea, et s'en empara.

On a peine à comprendre ce qu'étoit ce patriotiſme ſi vanté des Romains, quand on penſe que le Sénat aima mieux laiſſer la République cinq ans dans l'anarchie, que d'admettre les plébeïens à partager le Conſulat, et de donner aux pauvres citoyens les terres qu'avoient les riches au delà de cinq cens arpens par perſonne.

---

* Cet uſage déſhonora près de deux ſiècles la République. On en ſera pourtant moins ſurpris, ſi l'on ſe rappelle qu'un Père avoit à Rome le droit affreux de vendre ſes enfans, et même de les faire mourir; un Maître jouiſſoit de la même autorité ſur tous ſes eſclaves.

Les Campaniens s'étant ſoumis volontairement, on mit des garniſons dans leurs villes pour les défendre contre les Samnites; ces garniſons forment auſſitôt l'honnête projet de maſſacrer ces nouveaux ſujets, et de s'établir à leur place; la trame éventée, elles prennent les armes, et marchent contre Rome même; un pardon abſolu fut le ſeul moien de les arrêter.

Les deux Conſuls à la tête de deux armées ſe laiſſent enfermer par les Samnites à Caudium, et paſſent ſous le joug pour ſe libérer; Rome caſſe l'accord qui lui avoit ſauvé quarante mille citoyens, et lui laiſſoit ſes lois, ſa liberté, ſon empire.

Le Général Samnite eſt pris peu après, conduit à Rome les mains liées derrière le dos comme un malfaiteur, mené en triomphe, et décapité.

On traite aujourd'hui un peu différemment les Généraux qu'on fait priſonniers; on les renvoie fréquemment dans le ſein de leur famille ſur leur ſimple parole d'honneur qu'ils ne ſerviront plus pendant la guerre; ou ſi l'on les retient, on les traite avec toute ſorte de politeſſe et d'égards: Cela vaut bien, me ſemble, le droit des gens des Romains.

L'horrible complot que leurs garniſons avoient fait dans la Campanie, celle de Rhége l'exécuta dans le même ſiécle; elle en égorgea tous les habitans, et s'empara de leurs femmes et de leurs biens: Rome en fit juſtice, il eſt vrai; mais c'eſt preſque le dernier trait d'équité que l'on trouve dans ſon hiſtoire.

Quelques ſoldats Campaniens avoient traité Meſſine, comme la garniſon Romaine avoit traité Rhége; il ſembloit impoſſible que ceux qui avoient puni ſévérement les aſſaſſins des Rhégeois, deviniſſent les protecteurs des brigands Mamertins; la choſe arriva cependant; ces Mamertins preſſés par Hiéron Roi de Syracuſe, implorerent l'appui des Romains; les Romains le leur accorderent pour ſ'ouvrir l'entrée de la Sicile, et ce fut l'origine de la premiere des guerres Puniques.

Cette guerre finie à leur avantage, Carthage en eut un autre terrible à ſoutenir contre les étrangers qu'elle ſoudoioit; la généreuſe Rome profite de ſon épuiſement pour lui ravir la Sardaigne, et la Corſe, et en arracher douze cens talens*, et elle oſoit parler de la foi Punique.

Nabis Tyran de Sparte aide la République dans ſa guerre contre Philippe; mais à peine a-t-elle vaincu, qu'elle tourne ſes armes contre ſon allié, et ne lui laiſſe la Capitale qu'en ſe faiſant paier cinq mille talens †.

On regarderoit avec horreur aujourd'hui tout Prince, qui, à la fin d'une guerre, voudroit obliger le vaincu à lui livrer ſes Généraux: Rome peu ſatiſfaite d'avoir privé Carthage de ſa marine et de ſes conquêtes, ne rougit pas

---

* Plus de cinq millions tournois.

† Plus de vingt et un millions tournois.

de lui demander Annibal; elle en fait une condition dans son traité avec Antiochus; elle le poursuit chez Prusias Roi de Bythinie, qu'elle prie fort civilement de lui livrer son hôte, et son bienfaiteur: ce grand homme est enfin forcé de s'empoisonner pour avoir bien servi sa patrie, et voulu préserver la terre du joug de fer que Rome lui préparoit.

Un ſeul trait peut faire juger si j'exagère la dureté de ce joug. Le petit pays de l'Epire aiant été ſoumis par Anicius, les habitans de chaque ville furent obligés d'apporter à un jour fixé tout l'or et l'argent qu'ils avoient; leurs maiſons furent enſuite pillées, ſoixante et dix villes démantelées, et cent cinquante mille perſonnes emmenées en eſclavage: Je ne crains pas le dire, Rome fut l'Alger de l'antiquité.

Paul Emile vainqueur de Perſée pilla ſi bien la Macédoine, qu'il rapporta à Rome aſſez de richeſſes pour y faire ceſſer les tributs juſques à la mort de Céſar.

Les Etoliens qui s'étoient diſtingués dans la guerre contre Philippe, ſe voiant négligés après la victoire [illegible] de [illegible] Antiochus [illegible] [illegible] la [illegible] Un peuple généreux, ou du moins un peuple reconnoiſſant ſe ſeroit fait un plaiſir de pardonner leur défection récente en faveur de leurs ſervices paſſés; Rome n'avoit point de foibleſſe humaine, et les malheureux Etoliens ne purent trouver grace devant elle qu'en livrant leurs chevaux et leurs armes, en payant mille talens d'amende, et s'engageant à combattre ſous ſes drapeaux toutes les fois qu'ils en ſeroient requis. Un traitement ſi dur n'aiant pas ramené les cœurs, Bébius pour impoſer ſilence aux mécontens, en fit maſſacrer quatre cens cinquante, en exila un plus grand nombre, et confiſqua leurs biens au profit des eſpions que Rome avoit dans le pays.

Après la défaite de Perſée, il ne reſtoit plus aux Romains qu'à détruire la ligue Achéenne pour dominer dans la Grèce; deux Commiſſaires viennent en Achaïe, [illegible] les Chefs et les Magiſtrats d'avoir favoriſé le malheureux Prince, et demandent ſous ce prétexte qu'ils aillent à Rome ſe juſtifier : Plus de mille Achéens furent ainſi forcés de quitter leur patrie pour comparoître devant un Tribunal étranger, et pour comble d'injuſtice, Rome ne voulut ni les entendre, ni les renvoier : Tel fut le prix des ſervices que la Ligue lui avoit rendus contre Antiochus et Philippe.

Mais ce n'étoit là que le prélude des coups que les Romains vouloient lui porter : Quelques années après de leur pleine puiſſance et autorité ils en ſéparèrent cinq villes des plus puiſſantes ; la ligue indignée arme, ſes troupes ſont défaites, Corinthe eſt priſe et raſée, et la Grèce aux fers.

Que dirai-je des noirceurs et des perfidies que Rome emploia pour ruïner Carthage ? L'une des conditions du traité qui finit leur ſeconde guerre, défendoit à Carthage de faire la guerre ſans l'aveu de ſa rivale ; Maſſiniſſa digne allié de la dernière, profite de la clauſe pour attaquer les Carthaginois, et leur prend en deux campagnes ſoixante et dix châteaux ou villes ; Carthage ſupplie

Rome ou d'arrêter Maſſiniſſa, ou de lui permettre à elle-même de ſe défendre, ou de décider une fois pour toutes ce qu'elle doit céder au Numide : Rome refuſe tout ; les Carthaginois ſe laſſent de ſe voir enlever pièce à pièce tous leurs domaines, et lèvent une armée contre l'aggreſſeur ; Rome leur déclare auſſitôt la guerre.

Carthage épouvantée croit conjurer l'orage en ſe donnant aux Romains : Le Sénat décréte en effet qu'on lui laiſſera ſes loix, ſes biens et ſes terres, à condition qu'elle donne des ôtages, et exécute les ordres des Conſuls : Les ôtages ſont envoiés, et l'on demande aux Conſuls leurs ordres : " Rome vous protége," déclarent ceux-ci, " livrez nous donc " des armes dont vous n'avez plus be- " ſoin," on les livre : " La dernière " volonté du Sénat," leur dit alors Cen- ſorinus, " eſt que vous ſortiez de Car- " thage qu'il veut détruire, et que vous " vous établiſſiez dans tel endroit qu'il " vous plaira de votre domaine, pourvu " qu'il ſoit éloigné de quatre lieues de " la mer."

A l'ouïe de cette affreuſe ſentence les Députés ſe roulant dans la poudre, et rempliſſant l'air de leurs hurlemens, conjurent les deux Conſuls à mains jointes de leur permettre d'envoier à Rome pour en obtenir la révocation ; ils ſont inflexibles ; vrais flibuſtiers, les Romains ne connoiſſoient pas plus la pitié que la crainte.

Il ne manquoit à leur honte que d'échouer, et il s'en fallut peu qu'ils n'échouaſſent en effet : Carthage déſarmée s'arma du déſeſpoir, et rendit vains pendant deux ans tous les efforts de quatre-vingt mille hommes : Le ſecond Scipion eut enfin la gloire lugubre d'enſevelir la Reine du commerce dans la cendre de plus de ſix cens mille de ſes habitans ; mais ſuppoſons qu'il n'eut pas vécu, et qu'au contraire Carthage eut retrouvé un Annibal, qui eut fait éprouver à Rome la cataſtrophe qu'éprouva ſa rivale, qui ne célébreroit aujourd'hui ce vainqueur, et n'applaudiroit à la chute de cette mère de brigands ?

Ce qui indigne le plus contr'elle, c'eſt qu'à tous ſes forfaits elle joignoit l'hypocriſie, artifice, elle ſçoit jouer quelquefois le rôle de la vertu ; elle empêcha, par exemple, Antiochus Epiphane d'enlever l'Egypte à Philométor ; elle exhortoit dans le même tems Attale à demander le Royaume d'Eumène ſon frère dont elle étoit mécontente ; et peu après elle refuſa de reconnoître Démétrius légitime héritier du trône de Syrie, et y laiſſa monter un enfant.

Voici quelques-uns des exploits qui lui fournirent l'Eſpagne.

Luculle oblige la ville de Cauca à recevoir garniſon ; mais à peine la garniſon eſt-elle introduite, qu'elle ouvre les portes à toute l'armée, et fait main baſſe avec elle ſur tout ce qui peut ſe défendre ; vingt mille hommes périſſent dans cette boucherie, les enfans, les vieillards, les femmes ſont tous vendus pour eſclaves.

Galba force les Luſitaniens à demander la paix, et la leur accorde ; il les établit même dans des terres excellentes, les engage par ce préſent à lui remettre leurs armes, et les fait égorger au nombre de trente mille.

Viriathe ranime les Eſpagnols conſternés, bat les Romains en pluſieurs rencontres, enferme dans un défilé le Conſul Fabius Servilianus, lui offre alors généreuſement la paix, et n'y met d'autre condition que la liberté de ſes compatriotes; Fabius accepte avec joie; le Sénat même ratifie l'accord; mais le peuple permet à Cépion de n'en tenir compte; Cépion renouvelle les hoſtilités, eſt battu, et déſeſpérant de vaincre Viriathe, il le fait aſſaſſiner.

Numance force deux fois les Romains à un traité pareil à celui que Fabius avoit conclu, Scipion n'en vient pas moins l'aſſiéger; des jeunes gens d'une ville voiſine projettent de la ſecourir; les vieillards en donnent avis à Scipion, qui accourt, demande, obtient les prétendus coupables, et fait couper les mains à quatre cens.

Les Numantins vaincus par la famine offrent de capituler à des conditions honorables; le barbare Romain les refuſe; il exige qu'ils livrent leurs armes, et ſe rendent à diſcrétion; la plupart préferent de s'égorger mutuellement; les autres ouvrent leurs portes pour être vendus ; et le ſac de Numance achève de couvrir Scipion de gloire aux yeux de Rome, et d'infamie à ceux de tout homme ſenſible.

Le lecteur révolté ſ'imagine peut-être que Rome rachetoit tant de brigandages par le patriotiſme qu'elle faiſoit régner entre ſes enfans ; voici ce qui ſe paſſoit à peu près alors dans ſes murs.

Des milliers de citoyens y étoient réduits à la plus extrême miſère ; en vain une ancienne loi leur adjugeoit une portion des terres confiſquées ſur les ennemis ; les nobles l'éludoient, et ſ'emparoient de tout ; un Tribun entreprend de la faire revivre ; il eſt aſſaſſiné avec trois cens citoyens ; ſon frère forme le même projet ; il eſt aſſaſſiné de même, et trois mille citoyens ſont avec lui jettés dans le Tibre.

Tous les genres de crimes dont un peuple peut ſe ſouiller, Rome nous les préſente dans la guerre de Jugurtha ; abandon de ſes alliés, vénalité des Magiſtrats, violation de la foi publique, tels furent les principaux inſtrumens de la [illegible] de la [illegible]. Métellus même [illegible] mis tout en œuvre pour porter Bomilcar à la plus noire des perfidies, à lui livrer son Prince, son bienfaiteur.

Mais le moment arrive où les tyrans du monde devoient le venger en tournant contr'eux-mêmes leurs parricides armes. Marius le premier ose assiéger Rome, la force, et la livre pendant cinq jours et cinq nuits à tout ce que le carnage et le pillage ont d'affreux. Sylla arrive ensuite, et ce qui ſembloit impoſſible, enchérit ſur ſes barbaries. Comme s'il eut fait vœu de briſer d'un ſeul coup tous les liens de la ſociété, il promet * deux talens à quiconque lui apportera la tête d'un de ſes adverſaires, fut-ce un eſclave qui eut poignardé ſon maître, ou un fils ſon père, et il lambriſſe ſon Palais, dirai-je, ou ſa tanière de ces têtes toutes ſanglantes. Le monde avoit vu bien des crimes; il ignoroit encore ce comble des horreurs.

Tirons pourtant de tous ces faits une vérité importante, c'eſt que l'amour du [illegible]

---

* £ 8500.

gion [illegible] affoibli le patriotiſme, comme l'a prétendu un Auteur célèbre du ſiécle, elle en eſt au contraire le plus ferme appui : Celui qui reſpecte dans ſes ennemis la qualité d'hommes, les reſpectera bien mieux dans ſes concitoyens. Ce fut au contraire en immolant tous les peuples à Rome, que les Romains apprirent à s'immoler Rome elle-même, ils ſe traitèrent réciproquement comme ils avoient traité l'Univers.

Athènes éleva un autel à la miſéricorde ; et quoiqu'il s'en faille beaucoup qu'elle l'ait toujours reſpectée, cet hommage fait voir au moins qu'elle la croiroit reſpectable ; Rome au contraire immoloit toutes les vertus douces à ſon ambition ; qu'avant de faire partir ſes armées pour aller déſoler le monde, elle leur donnoit ordinairement le ſpectacle d'un combat de gladiateurs : Ce ſpectacle de bêtes féroces pouvoit bien apprendre aux ſoldats à voir couler le ſang ſans émotion, mais quelles mœurs devoit-il inſpirer ? Et ſi Rome eſſuïa des proſcriptions, ne peut-on pas l'accuſer de les avoir préparées ?

Je ne m'anéantis point devant la majeſté roiale; je ſuis très-convaincu que ce qu'il y a de plus grand dans le plus grand de tous les Monarques, c'eſt l'homme lui-même; mais la manière indigne dont Rome traitoit ceux qu'elle avoit vaincus, n'en excite pas moins mon indignation: Les détrôner fut preſque toujours une injuſtice criante; mais les charger enſuite de chaines, les étaler dans cet état aux regards inſultans de tous ſes enfans, les confiner dans des cachots, ou les égorger, non, quand l'hiſtoire ne lui reprocheroit autre choſe, je ne pourrois que la déteſter.*

Quand Mithridate promenoit dans l'Aſie le Conſul Aquillius monté ſur un âne, et le forçoit de crier de tems en

---

* Le contraſte fera peut-être mieux ſentir encore l'odieux de cette conduite: Le Prince Noir, fils d'Edouard III. Roi d'Angleterre, aiant fait priſonnier Jean I. Roi de France, le traita avec le plus grand reſpect, lui donnoit toujours la droite, ne ſe couvroit et ne s'aſſeioit devant lui qu'après lui en avoir demandé la permiſſion: J'avoue qu'en comparant ces procédés à ceux des Romains, le Prince Noir me paroit un Ange, et les Romains des Démons.

tems qu'il étoit Aquillius, que faiſoit-il dont Rome ne lui eut donné l'exemple, et que lui eut fait ſubir l'equivalent à lui-même, ſi le ſort des combats l'eut mis dans ſes mains?

On me pardonnera de finir ici le tableau que j'avois promis du caractere des Romains; je me laſſe de ne marcher que ſur des maſſacres, ou ſur des cadavres, et l'on comprend ſi ma cauſe y perdroit à rapporter les crimes des deux Triumvirats, qui ſont l'eſſentiel du reſte de l'hiſtoire de la République, et qui, après avoir embraſſé le monde, le ſoumirent enfin au deſpotiſme d'un ſeul: Il me ſuffit d'avoir mis le lecteur en état de juger du degré d'eſtime qu'il doit aux Romains, et ſi l'Europe gagneroit beaucoup à la formation d'un Etat modelé ſur eux.

On peut aiſément partager leur hiſtoire en trois périodes.

Dans la premiere les Patriciens et les Plébeiens furent preſque ſans ceſſe aux priſes, ceux-là pour retenir ceux-ci ſous le joug, et les Plébeiens pour le ſecouer: Dans leurs intervalles de paix ils devaſ-

terent

tèrent l'Italie, et finirent par la ſubjuguer.

Dans la ſeconde, les deux Ordres aſſez balancés peſèrent de tout leur poids ſur l'Europe, l'Aſie, et l'Afrique, et n'y trouvant que des Princes lâches, ou des Républiques dans leur décadence, y firent de vaſtes conquêtes ; mais y prirent en même tems le germe de tous les vices avec les moiens de les ſatisfaire, et s'y livrèrent enfin avec toute l'énergie de leur caractère.

Dans la troiſiéme, comme des voleurs qui, après avoir commis le crime en commun, ſe diſputent ſur le butin, les Romains s'entr'arrachèrent les tréſors du monde avec la même fureur avec laquelle ils les avoient envahis ; les Nobles et les riches voulurent tout avoir ; les plébeiens réduits au déſeſpoir, et n'aiant plus que leurs ſuffrages et leurs épées pour vivre, les vendirent à quiconque voulut les paier ; pluſieurs acheteurs furent exterminés ; mais enfin il y en eut un dont la victoire conſacra l'audace, et qui mit aux fers ceux qui en forgeoient au reſte du monde.

Dans aucun tems ils ne furent heureux, et ceci dit tout pour qui ſait penſer.

Mais, dira-t-on ſans doute, ſi vous n'admirez ni les anciens Romains, ni les Grecs, qui admirez vous?

Je réponds que l'admiration ne me paroit pas faite pour un Etre auſſi pauvre, auſſi petit que l'homme; et juſques à préſent du moins je ne connois aucun peuple qui la mérite; je ſerois donc d'avis qu'on la réſervât pour l'Etre Suprême, à l'égard de qui nous ne riſquons pas de la porter jamais trop loin: Mais ſi l'on ſe borne à l'eſtime, j'avouerai qu'il y a trois peuples modernes qui me ſemblent y avoir plus de droit que tous les anciens; ces peuples ſont les Anglois, les Hollandois, et les Suiſſes.

Je croi d'abord avec Monteſquieu, que la légiſlation Angloiſe eſt le chef-d'œuvre des légiſlations, qu'aucun peuple n'a mieux connu la nature de la liberté, et n'a ſçu lui donner une baſe plus ferme.

La douceur, la modération, la tranquillité avec laquelle s'opéra la grande révolution qui la leur aſſure, eſt auſſi l'un de ces phénomenes que l'Angleterre ſeule a préſentés à l'Univers.

Ses loix civiles ſont beaucoup trop nombreuſes, et ſe reſſentent à divers égards de leur origine normande *; mais ſes loix criminelles ſont les plus ſages qu'on ait jamais faites.

Si l'on compare la maniere dont elle régit l'Irlande à celle dont les Romains et les Grecs traitoient leurs conquêtes, on croira être revenu du ſiecle de fer à celui d'argent.

C'eſt ſous ſa douce adminiſtration que les Colonies Angloiſes ont monté ſi rapidement au point de grandeur et de force où nous les voions. Elle ſemble, il eſt vrai, avoir depuis peu adopté d'autres maximes; hélas!

Les Anglois eurent un temps des combats de gladiateurs; ce n'étoient pas, il eſt vrai, comme à Rome des centaines d'hommes, que l'on unit malgré eux aux priſes avec d'autres centaines d'hommes, ou

---

* Le bruit public étoit il y a peu d'années que le Roi en préparoit la réformation; je n'imagine pas ce qu'il pourroit faire qui fut plus propre à l'immortaliſer.

ou avec des bêtes féroces ; c'étoient quelques individus qui de leur plein gré en venoient aux mains, et dont le combat finiſſoit à l'inſtant que l'un d'eux s'avouoit vaincu ; cela même étoit encore très-odieux ſans doute ; le ſang humain eſt trop précieux pour qu'on doive le répandre par amuſement ; on l'a ſenti, et l'uſage eſt aboli depuis long-tems.

L'Anglois a long-tems haï l'étranger, et l'on ne doit pas en être ſurpris : Les invaſions des Romains, des Saxons, des Danois, des Normands, les dévaſtations, les maſſacres, la ſervitude enfin qui en furent les ſuites, ne pouvoient que laiſſer des impreſſions ſiniſtres et profondes dans l'eſprit d'un peuple dont tous les ſentimens ont de l'énergie ; les efforts de Philippe II. pour le conquerir au ſeiziéme ſiécle, et ceux de Louïs XIV. au dix-ſeptiéme pour rétablir les Stuarts, n'étoient nullement propres à diſſiper le préjugé ; mais enfin il n'eſt plus, et les victoires mêmes des Anglois ont contribué à les en guérir ; plus ſûrs de leurs forces, ils ceſſent de haïr ceux qu'ils ne penſent plus avoir ſujet de craindre ; ils

ont

ont ſigné, pour ainſi dire, leur réconciliation avec eux en habillant les priſonniers François qu'ils avoient faits dans la dernière guerre.

Mr. Rouſſeau dit quelque part* (avec un peu d'humeur, me ſemble) que les Anglois ont beau crier qu'ils ſont un bon peuple, [a good-natured people,] et qu'il n'entend perſonne le répéter après eux : Je ſai pour moi qu'avant de devenir leur compatriote, j'avois ouï célébrer cent fois leur généroſité, et leur bienfaiſance, et que douze ans de ſéjour parmi eux ont rehauſſé plutôt qu'affoibli l'idée avantageuſe que ces éloges m'en avoient donnée : Vingt quatre hôpitaux entretenus ſeulement dans Londres ou par des legs pieux, ou par des ſouſcriptions volontaires, ſuffiſent au moins pour faire juger, ſi l'adulation ſeule a pu vanter leur humanité.† Et

---

[*] Emile. I. 480.

[†] Dans le tems même que j'écrivois ceci, le * ~~Docteur Thomas~~ Eccléſiaſtique dépoſoit dans les fonds publics 20000 livres ſterling de ſon bien, dont il conſacre l'intérêt à l'entretien de cinquante aveugles : C'eſt ainſi que l'on voit de ſimples particuliers faire en Angleterre des fondations qui honoreroient des Princes.

* Mr. Guillaume Hetherington

Et le prix même que mettent les Anglois au titre de peuple de bon naturel, ne prouve-t-il pas ſeul qu'ils y ont des droits ? Un particulier peut bien affecter des vertus qu'il n'a pas, une nation auſſi fière que l'Angloiſe ne ſauroit avoir telle hypocriſie.

Il faut cependant l'avouer, on a deux grands reproches à lui faire, les conquetes dans l'Inde, et l'eſclavage des Negres ; Je ſai bien que la Compagnie n'a jamais ordonné à ſes Généraux de dépoſſéder les Nababs, et de piller leurs Provinces ; il n'en eſt pas moins vrai que pluſieurs l'ont fait, et n'ont jamais été punis ; c'eſt ſans doute une tache à la gloire de l'Angleterre.

L'eſclavage des Négres en eſt peut-être encore une plus grande, parcequ'il n'eſt rien qui la colore ; l'injuſtice eſt pleine et entière, et nous n'avons pas plus droit de les acheter, ou de les vendre, que les Corſaires d'Afrique n'en ont de faire des deſcentes ſur les côtes d'Eſpagne, et d'en ravir les habitans.

Quand des peuples aſſervis méconnoitroient des principes, c'eſt dans le coeur d'une Nation libre, que l'on detruit les reſſources.

Je ne puis donc aſſez bénir l'hiſtorien politique de nos établiſſemens dans les Indes, d'avoir enfoncé à coups redoublés le poignard de ſon éloquence dans la conſcience de tous ceux qui font cet infame trafic, et ſurement elle eſt bien à l'épreuve du remords, s'ils peuvent le lire, et ne pas rougir.

Les Hollandois, comme les Anglois, ont des Négres en Amérique, et je paſſerois pour un vil flateur, ſi je diſois que leurs procédés avec les Princes de l'Aſie ont tous été marqués au coin de la juſtice mais en convenant de ces torts, que d'éloges l'hiſtoire ne leur doit-elle pas ? Ils ont acquis la liberté par plus de cinquante ans de guerre contre le peuple alors le plus riche, et le plus puiſſant de l'Europe : Habitans d'un pays où les quatre élémens ſont mauvais, ils ont bonifié la terre, ils ont donné des digues à la mer, ils ont rendu le monde entier tributaire de leur induſtrie : Vainqueurs de la Maiſon d'Autriche, ils ont eu dans la ſuite la gloire de la protéger, de diſputer à l'Angleterre l'empire des mers, et de combattre, ſouvent avec ſuccès, pour la balance de l'Europe : Enrichis par leur frugalité, et par leur commerce, ils ont fait chez eux mille fondations en faveur de l'humanité ſouffrante ; ils ont cent fois ouvert généreuſement leur bourſe aux victimes étrangères de la perſécution ; ils l'ouvrent aujourd'hui encore en faveur de pluſieurs Egliſes Proteſtantes : Ils ont enfin compris les premiers tout le reſpect qu'on doit à la conſcience ; et ce que le genre humain ne ſauroit aſſez reconnoître, ils ont les premiers ouvert un aſyle à la liberté de penſer et d'écrire, ſi néceſſaire aux progrès en tout genre : Si cela n'eſt pas de la vraie gloire, j'ignore où il faudra la chercher.

Le plus grand reproche que l'on faſſe aux Suiſſes, eſt le ſervice étranger, et il n'eſt pas aiſé de le juſtifier : il paroît aujourd'hui aſſez bien prouvé, que tout homme doit être prêt à combattre pour ſa patrie, mais non pour autrui, et que le Réformateur Bullinger avoit raiſon de dire après Zwingle, qu'il n'eſt pas

“ juſte de s’engager pour de l’argent
“ à tuer gens qui ne nous ont fait aucun
“ mal ”. Mais en paſſant condannation ſur ce point, ce n’en eſt pas moins une injuſtice atroce à l’Auteur de la Henriade d’y avoir appellé les Suiſſes

Barbares dont la guerre eſt l’unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut les paier.

Premiérement tous les membres du Corps Helvétique ne donnent pas des troupes aux Puiſſances étrangères ; il en faut au moins excepter les Valaiſans, et Genève.

En ſecond lieu, il eſt très-faux que les Suiſſes n’aient d’autre métier que la guerre ; plus ſages que les Lacédémoniens,

---

* Dict. de Bayle, T. I. Art. Bullinger. Note E. Voiez auſſi de quel ton le Conſeil de Zurich parloit de ce ſerviee aux autres Cantons l’an 1525 : “ C’eſt introduire un très-mauvais exemple, et “ accoutumer nos gens à vivre dans l’oiſiveté ; “ ou s’ils viennent à périr à l’armée, ils réduiront leurs femmes et leurs enfans à une extrême miſère : D’ailleurs il nous paroit fort “ indigne de ſervir à notre grand déſavantage les “ paſſions d’un Prince, et de ſoumettre preſque “ nos gens à devenir ſes eſclaves ” Hiſt. de la Réformation par Sleidan de la traduction du P. le Courayer. Liv. IV.

biens, ils n'arroſent point leurs campagnes des ſueurs et des larmes d'eſclaves opprimés ; ils les cultivent de leurs propres mains ; ils cultivent de plus les arts, le commerce, toutes les ſciences ; et l'on ſeroit peut-être embarraſſé à en nommer une ſeule dont quelque Suiſſe n'ait reculé les bornes *.

---

* Je pourrois faire ici une longue liſte des Savans diſtingués qu'a produits l'Helvétie ; mais quel citoyen de la République lettrée ne connoit les Bernoulli, les Buxtorf, les Zimmermann, les Turrettin, les Haller, les Bonnet, &c. &c. &c. ? Je me bornerai donc à donner l'extrait d'une lettre qu'un Catholique écrivoit à l'Evêque d'Annecy il y a près de dix-huit ans.

« Il eſt humiliant pour nous, il faut l'avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des Paſteurs hérétiques qui ſont au rang des plus ſavans hommes de l'Europe, qui poſſedent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de pourſuivre leurs paroiſſiens pour un arpent de ſeigle ou de vignes, ſont leurs Conſolateurs et leurs Pères : » De qui croit-on que ſoit ce témoignage ? De Voltaire, oui, de Voltaire même ! Il eſt vrai qu'il a peint les mêmes perſonnes de couleurs un peu différentes dans ſon poëme de la guerre de Genève ; il voudra bien ſans doute nous apprendre à ſon loiſir, ſi ces contradictions ſont auſſi de la Philoſophie.

Enfin il eſt très-faux que les Suiſſes méritent la qualification de barbares. Leur hiſtoire fourmille au contraire de traits d'humanité, de patriotiſme, de modération qui honoreroient les Annales de quelque peuple que ce ſoit.

Quand les trois Brutus de la Suiſſe, Verner de Stauffacher, Valter Furſt, et Arnold de Melchtal eurent pris les châteaux qui ſervoient de repaires aux oppreſſeurs de leurs pays, loin de faire aucun mal à leurs ſoldats, ou à leurs domeſtiques, ils les renvoiërent libres, et ſe bornèrent à les bannir.

Leopold fils d'Albert étant venu avec une armée pour les remettre ſous le joug, cinquante hommes exilés des trois Cantons pour crimes demandèrent en grace à leurs compatriotes, qu'on leur permît d'expier leurs fautes en combattant l'ennemi commun dans le poſte le plus périlleux que l'on voudroit leur aſſigner; mais quoique les Cantons n'euſſent que quinze cens hommes à oppoſer à vingt mille, ils rejettèrent l'offre; ils dirent que des gens flétris n'étoient pas dignes de verſer leur ſang pour la noble cauſe de la liberté, et couronnèrent cette belle réponſe en terraſſant peu de jours après les Autrichiens à Morgarten.

Proménerai-je mon lecteur ſur les champs de bataille où ils déploiérent le même courage, à Naſels, à Sempach, à St. Jacob, à Granſon? Non; bornons-nous à dire, qu'ils ont acquis la liberté par vingt victoires auſſi glorieuſes que celles de Platée, et de Salamine: Le redoutable Charles n'eut probablement jamais eu le nom de Téméraire, s'il ne ſe fut attaqué à eux.

Auſſi braves que les anciens Grecs, les Suiſſes ont été plus ſages; contens d'être libres, ils n'ont jamais aſſervi leurs voiſins; ils refuſérent même la Bourgogne, lorſqu'après leur troiſiéme victoire ſur ſon Prince, elle voulut ſe donner à eux.

Leurs conquêtes ſur la Maiſon d'Autriche dans l'intérieur de la Suiſſe, furent plutôt l'ouvrage de la prudence que de l'ambition; ils avoient droit ſans doute de chaſſer de leur ſein un ennemi auſſi implacable, et de s'indemniſer par-là des frais des longues et cruelles guerres que ſes Princes leur avoient faites.

Leurs poſſeſſions en Italie n'ont point été acquiſes par la force; elles ſont un préſent de la reconnoiſſance des Ducs de Milan, ou le fruit d'accords libres conclus avec les anciens Seigneurs: Ces peuples obtinrent les plus grands priviléges, et ils en jouiſſent encore.

Zug étoit autrefois un domaine autrichien; les trois premiers Cantons s'en étant rendus maitres, auroient pu ſe l'aſſujettir; ils préférèrent d'en faire un nouveau Canton, et rendirent ainſi leur victoire plus utile encore aux vaincus qu'à eux-mêmes.

Inſpirés par le même eſprit, les citoyens de Zug envoient bien des Baillifs à leurs ſujets, mais n'envoient que ceux que les ſujets mêmes ont choiſis.

Dans les pays que pluſieurs Cantons poſſèdent en commun, les Baillifs rendent compte de leur geſtion non ſeulement à leur propre Canton, mais à tous ceux à qui le pays appartient: On ſent combien ce réglement doit prévenir d'injuſtices.

Le plus puiſſant des Cantons eſt celui de Berne, et conſéquemment l'on pourroit s'attendre, que c'eſt celui qui traite le moins bien les ſujets ; mais pour ſe démontrer l'injuſtice de ce ſoupçon, on n'a qu'à comparer la rive du lac de Genève qui lui appartient à celle qui obeït au Roi de Sardaigne ; ſur la premiere tout annonce l'abondance, la population, le bonheur ; la triſteſſe, l'abattement, la miſère ſemblent avoir fixé leur ſéjour ſur l'autre.

N'eſt-il pas enfin admirable, que depuis près de cinq ſiecles que ſubſiſte la Ligue Helvétique, la différence des intérêts et des Religions n'ait allumé que trois à quatre fois la guerre entre ſes Membres, que toutes ces guerres aient été bientôt terminées par des traités équitables, qu'aucun Canton n'ait été conquis par les autres, qu'aucune ville n'ait été détruite ? On chercheroit en vain dans l'hiſtoire du reſte du monde un ſecond exemple d'une modération et d'une harmonie pareilles.

Admire donc qui le voudra cette Rome toujours ſouillée du ſang des Nations, ou de celui de ſes propres enfans, et qui dans le cours de ſept cens années ne ferma que trois fois le temple de la guerre ; je lui préférerai toujours un peuple moins brillant, ſi l'on veut, mais plus humain et plus ſage, qui n'a point étonné la terre, mais qui ne l'a point ravagée, qui a ſu être libre ſans être oppreſſeur, et qui enfin s'eſt rendu heureux, ſans faire le malheur des Etats voiſins.

J'ajouterai, avant de conclure, qu'en opposant les Suiſſes, les Hollandois et les Anglois aux anciens Grecs et aux Romains, je ne prétens point décider qu'aucune autre Nation de l'Europe ne put ſoutenir le même parallêle avec avantage, et ſerois plus charmé qu'étonné qu'on me prouvât le contraire.

Ce qui me paroit bien certain, c'eſt que le bon ſens et l'humanité gagnent partout du terrain ; l'éclat des conquêtes ne cache preſque plus à perſonne l'injuſtice des Conquérans, et l'on paroit aſſez généralement convaincu, que les Rois n'ont reçu les rênes du monde que pour en faire le bonheur.

Les François en particulier me paroiſſent avoir fait, depuis le dernier ſiécle, des progrès très-marqués vers la raiſon et la philanthropie : Leurs pères furent enivrés des conquêtes de Louis XIV, leurs petits fils avouent aujourd'hui qu'elles furent la plupart injuſtes: Luxembourg traita en Tartares les bourgs de Bodegrave et de Swammerdam; Turenne et le grand Dauphin incendièrent deux fois le Palatinat: Dans la dernière guerre les Officiers François * promirent une récompenſe aux ſoldats, qui après la bataille ſauveroient la vie à un ennemi bleſſé: Louis XIV enfin révoqua l'Edit de Nantes qu'il avoit juré d'obſerver, et déſola les Réformés par trente Edits plus ou moins injuſtes: Ses Succeſſeurs, ſans les annuller, les ont laiſſés preſque toujours dormir, et la Na-

tion

---

* Diſcours de Mr. Suard à l'Académie Françoiſe le jour de ſa réception.

A ce beau trait j'en joindrai un autre, qui pourra lui ſervir de confirmation, ainſi qu'à l'extinction de la haine que les Anglois portoient aux étrangers. Le jour même que George II. déclara la dernière guerre à la France, une Dame en traverſant le Palais de St. James vit un ſoldat tout en pleurs, et lui en demanda la cauſe: “ Madame, ” lui dit-il, “ j'ai été priſonnier parmi les François, “ et ils m'ont ſi bien traité, que je frémis à l'idée “ que nous allons répandre leur ſang. ” La Dame attendrie tira de ſa bourſe une piéce d'argent, et la lui donna: C'eſt d'elle même que je tiens le fait.

tion l'a vu avec joie : Peut-être enfin ne manque-t-il aux François qu'un autre Henri IV. pour égaler les peuples les plus reſpectables : Veuille le Ciel confirmer leur eſpoir de le poſſéder dans Louïs XVI. !

Gardons-nous donc de déſeſpérer de l'eſpèce ; admirons, célébrons, imitons ſurtout ce que l'antiquité a fait d'admirable ; mais n'idolatrons pas juſqu'à ſes fureurs ; combattons les défauts de nos contemporains, mais en rendant juſtice à leurs vertus ;* c'eſt l'unique moien d'accréditer nos cenſures, et par là de les rendre utiles.

---

* Il a manqué, il faut l'avouer, à la plupart des Héros modernes un hiſtorien digne d'eux, un Plutarque : Mais où ſont ces héros, demandera peut-être d'un ton dédaigneux l'un de ces fanatiques adorateurs de l'antiquité, qui n'imaginent pas qu'on puiſſe être un grand homme ſans avoir un nom en us ou en ès ? Il n'eſt point dans mon plan d'en épuiſer ici la liſte ; mais je place ſans crainte à côté des Illuſtres de la Grèce et de Rome

Alfred le Grand Roi d'Angleterre, qui l'affranchit du joug étranger, la rendit heureuſe et puiſſante, et de qui l'on a fait ce ſuperbe éloge, dont nos élégans débauchés plaiſanteront peut-être, mais qui n'en eſt pas moins magnifique, qu'une fille eut pu ſous ſon règne traverſer ſes Etats une bourſe à la main ſans avoir rien à craindre ni pour ſon argent, ni pour ſon honneur.

Huniade Vaivode de Tranſilvanie, et Scanderbeg Roi d'Epire, qui arrêtèrent ce terrible Mahomet II. le vainqueur de Conſtantinople, et ſans leſquels l'Europe entière eut peut-être ſubi le joug Ottoman.

Louis XII. Roi de France, qui monté ſur le trône pardonna à tous ceux qui l'avoient offenſé, lorſqu'il n'étoit que Duc d'Orléans, qui ſçut faire la guerre en diminuant les impots, qui défendit aux Parlemens d'enrégiſtrer les édits injuſtes que l'importunité pourroit lui arracher, et n'oppoſa aux railleries que faiſoient ſes ſujets de ſa frugalité que cette réponſe ſi noble et ſi paternelle: “J'aime bien mieux qu'ils rient de mon économie, que s'ils pleuroient de mes profuſions.”

Guſtave Vaſa Roi de Suéde, qui ſans autre ſecours que ſon courage et ſes lumières transforma en héros les payſans de la Dalécarlie, et délivra ſa patrie du triple joug de Chriſtiern, de la ſuperſtition, et des Papes.

Jean Frédéric Electeur de Saxe, qui refuſa de ſauver ſes jours au prix de ſa foi, et qui recevant l'arrêt de ſa mort au milieu d'une partie d'échecs, fut aſſez maitre de lui-même pour l'achever et la gagner.

Elizabeth Reine d'Angleterre, adorée de ſes ſujets, et admirée par ſes ennemis mêmes, qui brava les foudres de Rome, éteignit ceux de Philippe II., et fut l'appui du Proteſtantiſme, de Henri IV., et des Hollandois.

Henri IV. qui ſut également bien gagner les cœurs et les batailles, qui aima mieux menager Paris que l'expoſer au pillage, qui en dix-ſept ans de regne, répara tous les maux que trente ans de guerres civiles avoient cauſés à la France, et qui non content d'en être le Pere, alloit par une courte guerre aſſurer à l'Europe une paix éternelle, quand la main d'un monſtre trancha ſes deſtins.

Sully l'ame des entrepriſes de ce grand Monarque, et le fléau de tous les brigands qui devoroient la France.

Guſtave Adolphe Roi de Suéde, qui briſa les peſantes chaines dont l'Autriche écraſoit l'Empire, qui dans l'eſpace de ſix mois porta ſes armes triomphantes des bords de la Baltique au Lac de Conſtance, et qui ſupérieur à tous ſes exploits, diſoit à ſon Chapelain Fabrice à l'ouïe des acclamations que lui prodiguoient les Saxons délivrés deux fois par ſon bras : “ Ne craint-on pas que
“ ces gens me regardent comme leur Dieu !
“ Dieu pourroit bien leur prouver comme à moi
“ que je ne ſuis qu'un foible mortel.”

Ruiter qui à force de mérite devint de mouſſe Amiral, qui diſputa à l'Angleterre l'empire des mers, humilia l'indigne Charles II., et aida puiſſamment l'intrépide et profond Guillaume à arracher la Hollande aux François.

Guillaume III., qui après avoir ſauvé ſa patrie, ſauva l'Angleterre, et fut l'ame de toutes les ligues qui réprimèrent l'orgueil de Louis XIV.

Sobieſki Roi de Pologne, qui après avoir écraſé les Turcs à Chocſim, les terraſſa de nouveau devant Vienne, et fut ainſi le Sauveur de la patrie, de l'Allemagne, et peut-être de l'Europe.

Marlborough à la tête froide, auſſi grand Négociateur que grand Général, qui n'aſſiégea point de ville ſans la prendre, qui compta ſes victoires par le nombre de ſes batailles, et fit trembler le Roi qui depuis quarante ans faiſoit trembler toute l'Europe.

Staniſlas le bienfaiſant Roi de Pologne, qui ſupérieur au ſceptre voulut le réſigner pour procurer la paix au Nord de l'Europe, et qui aiant depuis reçu celui de la Lorraine, la gouverna comme eut fait Titus.

Je pourrois aiſément groſſir ce catalogue du nom de quelques grands hommes vivans; mais les Princes les plus mépriſables ont tous été pendant leur regne ſi criblés d'éloges, que le bien qu'on dit des plus reſpectables ſera toujours ſuſpect de flaterie; bornons nous donc à les chérir, et laiſſons aux ſiécles ſuivans la douce tâche de les célébrer.

Il me ſuffit d'avoir prouvé par ce peu d'exemples qu'avec quelque mépris qu'on parle quelquefois de la fange des tems modernes, on y trouve encore des diamans.

. . . . . . Sua ſunt et noſtro Sidera Cœlo.

F I N.

ERRATA.

Page.	Ligne.			
62.	5.	d'airains	liſez	d'airain
119.	14.	le leur		la leur
122.	15.	bate		bat
216.	21 & 23.	Gélius		Gellius
347.	2.	compoſoit		compoſoient

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAPITRE XLVI.

Cenſure de Caton, réduction des Iſtriens et des Liguriens, guerre de Maſſiniſſa contre les Carthaginois, guerre de Rome avec Perſée, réduction de la Macédoine, de l'Illyrie et de l'Epire, humiliation des Rhodiens, deſpotiſme de Rome avec les Achéens. - 3

Rome, Grèce et Aſie.

CHAPITRE XLVII.

Impoſteurs en Macédoine, la Macédoine réduite en Province, guerre de Carthage avec Maſſiniſſa; troiſiéme guerre Punique; deſtruction de Carthage; guerre d'Achaïe, deſtruction de Corinthe, fin de la Ligue Achéenne, et de la liberté de la Grèce. 30

Rome, Afrique, et Grèce,

CHA-

CHAPITRE XLVIII.

Grecs. De la Religion, des arts et des ſciences des Grecs. — — 46

CHAPITRE XLIX.

Syrie et Egypte. Antiochus Epiphane envahit l'Egypte, et perſécute les Juifs; Eupator ſon fils eſt détrôné par Démétrius Soter, Soter par Bala, Bala par Nicator, Nicator par Antiochus Théos, Théos par Tryphon, Tryphon par Sidète, Sidète eſt tué par les Parthes, Nicator remonte ſur le trône, Zébina l'en précipite, et en eſt précipité par Grypus fils de Nicator, régnes de Philometor et et de Phyſcon en Egypte. — 92

CHAPITRE L.

Rome et Eſpagne. Guerre en Eſpagne, perfidie de Lucullus, trahiſon de Galba, Viriathe, guerre de Numance, fuite et traité de Mancinus, mauvaiſe foi des Romains, deſtruction de Numance, guerre des eſclaves en Sicile, lois nouvelles. — 118

CHAPITRE LI.

Rome et les Gaules. Affaire des Gracques, jugemens tranſportés du Sénat aux Chevaliers, mort de Scipion; réduction

réduction des Baléares, guerre avec les Salluviens, les Allobroges et les Auvergnats, fondation d'Aix et de Narbonne. — 133

CHAPITRE LII.

Règnes de Maſſiniſſa et de Micipſa, Hiempſal et Adherbal fils du dernier détrônés et maſſacrés par Jugurtha; vénalité des Grands de Rome; guerre de Jugurtha; défaite d'Albinus; ſuccès de Metellus; Bocchus Roi de Mauritanie allié de Jugurtha; ſuccès de Marius contre eux; mort de Jugurtha. 147 — Rome et Numidie.

CHAPITRE LIII.

Lathyre Roi d'Egypte, Alexandre de Chypre, Apion de la Cyrénaïque; Antiochus de Cyzique enlève à Gripus la Célé-Syrie et la Phénicie; Hircan Roi des Juifs ſubjugue la Samarie; Lathyre chaſſé d'Egypte, Grypus aſſaſſiné, tragédies dans la famille des Séleucides, les Syriens les excluent du trône, et ſe donnent à Tigrane Roi d'Arménie; rétabliſſement et mort de Lathyre, Cléopatre ſa fille lui ſuccède, la Cyrénaïque donnée par teſtament aux Romains. — 162 — Aſie et Egypte.

CHAPITRE LIV.

Guerre des Cimbres, ſeconde guerre des eſclaves en Sicile, Saturnin, exil et rappel — Rome.

de

de Métellus, concuſſions des Publicains réprimées, exil de Rutilius, traits de ce grand homme. — — — — — 170

CHAPITRE LV.

Rome. Guerre Sociale ; Mithridate ſoumet l'Aſie mineure ; guerre civile entre Marius et Sylla ; Rome aſſiégée et priſe, vengeances de Marius, maſſacre général des Romains en Aſie ; Mithridate ſoumet la Grèce ; Sylla prend Athènes ; batailles de Chéronée et d'Orchomène ; Mithridate demande la paix ; retour de Sylla, ſes proſcriptions, ſes lois. — — — — — — 184

CHAPITRE LVI.

Rome. Projets de Lépide, guerres contre Sertorius, Spartacus, et Mithridate ; ſiége de Cyzique, ſuccès de Lucullus, ſes réglemens contre les Financiers, il ſoumet le Pont, bat Tigrane, et perd le fruit de ſes victoires. — — 210

CHAPITRE LVII.

Rome. Popularité de Pompée, rétabliſſement du Tribunat, guerre des Pirates, conquête de l'Iſle de Créte par les Romains, loi Manilia, troiſiéme guerre de Mithridate, ſes malheurs, ſoumiſſion de Tigrane, mort de Mithridate ;

date; la Judée rendue tributaire, conjuration de Catilina. — — — — 225

CHAPITRE LVIII.

Premier Triumvirat, exil de Cicéron, Chypre réduite en Province, rappel de Cicéron, Céſar, mœurs des Gaulois, irruption des Helvétiens; campagnes de Céſar en Gaule, il entre en Allemagne, fait deux deſcentes dans la Grande Bretagne, malheureuſe expédition de Craſſus contre les Parthes. - 239 Rome.

CHAPITRE LIX.

Mort de Clodius, Pompée ſeul Conſul, exil de Milon, demande de Céſar, Caton manque le Conſulat, nouvel effort des Gaulois pour briſer le joug, ſuccès de Céſar, ſiége d'Aliſe, ſoumiſſion des Gaules, Caſſius repouſſe les Parthes, Cicéron fait le bonheur de la Cilicie. — — — — — — — 266 Rome.

CHAPITRE LX.

Guerre entre Céſar et Pompée, Céſar ſoumet l'Italie, l'Eſpagne, Marſeille; revers de ſon parti en Afrique; bataille de Pharſale, mort de Pompée, guerre de Céſar en Egypte, et contre Pharnace; le parti de Pompée ſe relève en Afrique, et puis en Eſpagne, batailles de Thapſus et de Munda; mort de Rome.

Caton, Céſar Dictateur perpétuel et Empereur, ſa conduite, ſes projets, ſa mort. 274

CHAPITRE LXI.

Rome. Parti mitigé que prend le Sénat après la mort de Céſar; conduite artificieuſe d'Antoine; Octave le combat, et trompe le Sénat; ſiége de Modène: Second Triumvirat; proſcriptions: Succès de Brutus et de Caſſius; batailles de Philippes, mort de Brutus et de Caſſius: Sextus Pompée maitre de la mer; irruption des Parthes en Syrie, élévation d'Hérode, guerres entre Octave et Sextus. — — — — — — 303

CHAPITRE LXII.

Rome. Dégradation de Lépide; mort d'Orode; expédition d'Antoine en Médie, ſa paſſion pour Cléopatre, ſa rupture avec Octave; bataille d'Actium; mort d'Antoine et de Cléopatre; l'Egypte réduite en Province; honneurs déférés à Octave; fin de la République. — — — — — — 322

CHAPITRE LXIII.

Rome. De la Religion, des mœurs, des arts et des ſciences des Romains. — — — 333

Le DISCOURS. — — — — 353

FIN DE LA TABLE DU TOME III.

71105

MVSEVM BRITANNICVM

Caton, Céſar Dictateur perpétuel et Empereur, ſa conduite, ſes projets, ſa mort. 274

CHAPITRE LXI.

Rome. Parti mitigé que prend le Sénat après la mort de Céſar; conduite artificieuſe d'Antoine; Octave le combat, et trompe le Sénat; ſiége de Modène: Second Triumvirat; proſcriptions: Succès de Brutus et de Caſſius; batailles de Philippes, mort de Brutus et de Caſſius: Sextus Pompée maitre de la mer; irruption des Parthes en Syrie, élévation d'Hérodes, guerres entre Octave et Sextus. — — — — — — 303

CHAPITRE LXII.

Rome. Dégradation de Lépide; mort d'Orode; expédition d'Antoine en Médie, ſa paſſion pour Cléopatre, ſa rupture avec Octave; bataille d'Actium; mort d'Antoine et de Cléopatre; l'Egypte réduite en Province; honneurs déférés à Octave; fin de la République. — — — — — — 322

CHAPITRE LXIII.

Rome. De la Religion, des mœurs, des arts et des ſciences des Romains. — — — 333

Le DISCOURS. — — — — 353

FIN DE LA TABLE DU TOME III.